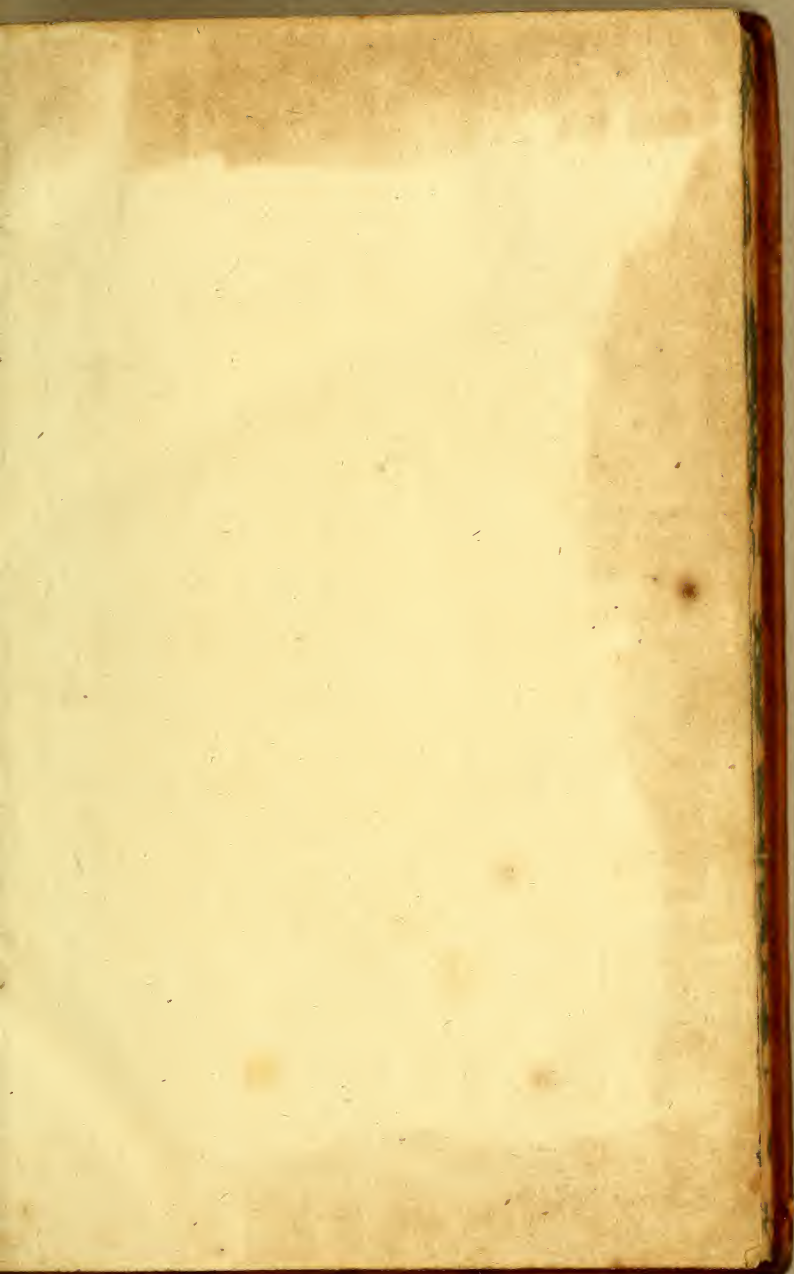
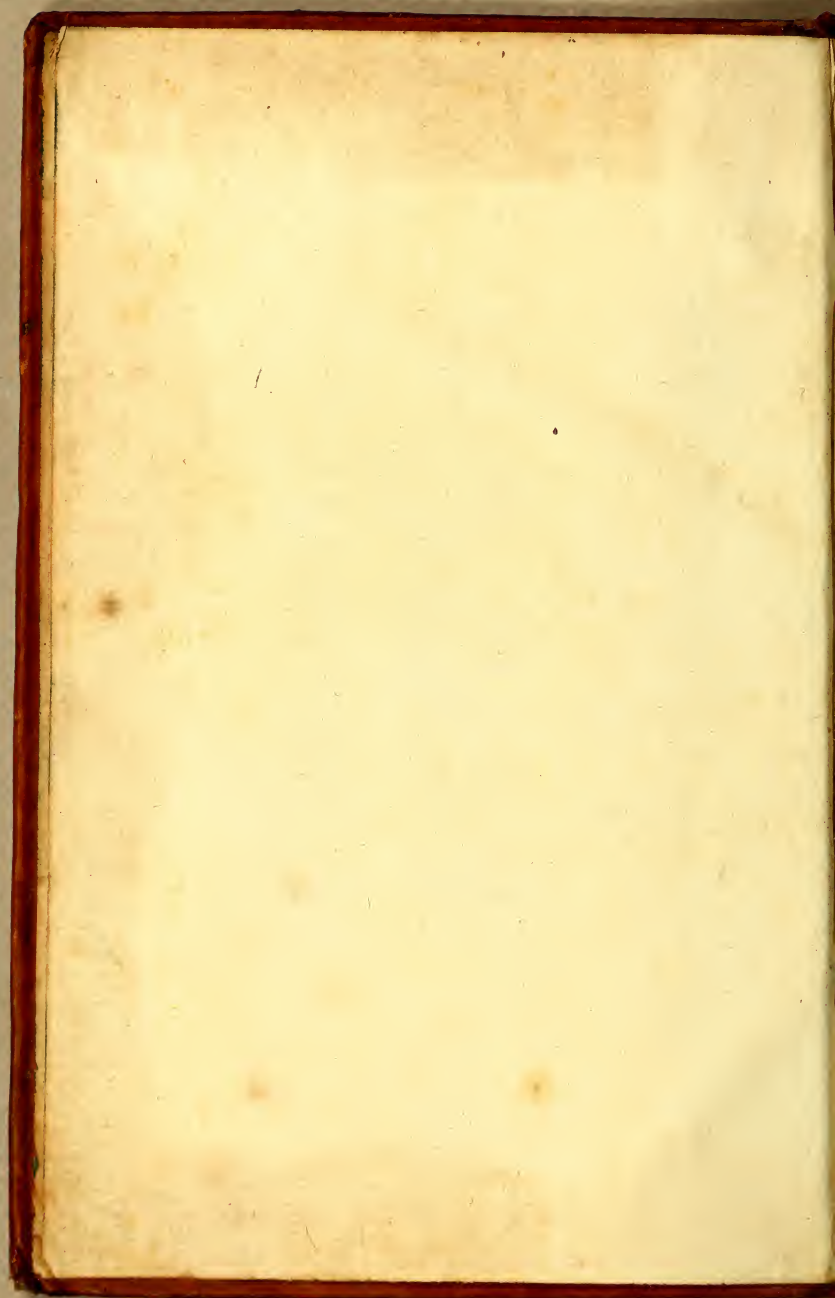


John Carter Brown.







RPJC



*Dampier trouve dans l'Isle Fernandes un Moskite  
qu'on y avoit laisse depuis trois ans .*



COLLECTION

DE

TOUS LES VOYAGES

FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS  
DE L'EUROPE;

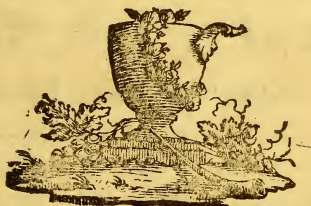
RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

---

T O M E III.

---



A PARIS;

Chez POINÇOT, rue de la Harpe, N<sup>o</sup>. 135.

---

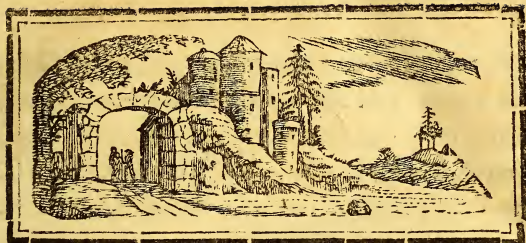
M. DCC. LXXXVIII.

Handwritten text in a circle, possibly a library or collection stamp.

RPJCB

RPJCB

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a signature or date.



*COLLECTION*  
DE TOUS LES VOYAGES  
FAITS AUTOUR DU MONDE,  
*PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS*  
*DE L'EUROPE.*



*VOYAGE*  
DU CAPITAINE SHELVOCK.

---

Nous en avons vu les commencemens peu agréables dans le voyage précédent. Le 13 Février 1719, dit Shelvock, nous sortîmes de Plymouth, sous la conduite de Jean Clipperton, qu'on avait élevé à ce grade dans la persuasion où l'on était qu'il pouvait être utile par sa

connaissance des côtes & des usages du Chili, du Pérou & du Mexique. Deux jours après il vint à moi, me reprimanda de ce que mon vaisseau était surchargé, exposé à renverser, & me dit qu'il allait envoyer chercher son vin & son eau de vie. Mais pour avoir négligé de le faire, il perdit sa provision de liqueurs fortes, car nous ne nous revîmes que deux ans après ce jour.

Le 19, il s'éleva au milieu de la nuit une tempête, & une lame d'eau s'élança sur le pont, le feu St. Elme brilla sur notre arriere; longtemps nous ne fûmes occupés qu'à ne point enfoncer; les vagues battaient contre le vaisseau, le couvraient, le traversaient, & dans cette situation affreuse, les pompes étaient le seul moyen qu'on put employer pour échapper à la mort.

Le 20, nous ne pûmes plus découvrir le Succès. A minuit, nous parvinmes à déplier la voile du perroquet, & à nous diriger vers le nord-ouest. La tempête s'était calmée, mais elle avait fait une impression si forte sur mes gens, que soixante & dix d'entr'eux avaient résolu de s'en retourner en Angleterre: on n'entendait que des plaintes: ce mécontentement me parut s'affaiblir deux jours après,



& alors je les appellai tous sur le pont, je leur représentai toutes les raisons qui devaient les engager à poursuivre le voyage ; mais le souvenir du danger était trop vif encore, ils ne m'écouterent qu'à demi, & persisterent dans leur résolution ; ils furent même si opiniâtres à maintenir le gouvernail dans la direction qui leur plaisait ; que je fus obligé d'appeler à mon secours les officiers, pour leur faire entendre raison. La plupart parurent armés, & cette vue interdit les plus furieux ; ils en vinrent enfin à me prier de tout oublier. Je le promis, mais après les avoir exhorté à connaître mieux leur devoir à l'avenir. Et pour finir tout, je fis apporter de l'eau de vie, & nous bûmes ensemble à notre heureux voyage.

Cependant, dès le lendemain, mon second capitaine Simon Hatley fut sur le point de ramener le désordre. Il me dit sur le pont en présence de l'équipage, qu'il avait un ordre secret des principaux propriétaires, qui lui donnaient inspection même sur le vaisseau du capitaine Clipperton. Je lui demandai s'il n'avait point aussi une patente secrète, & il ne me répondit que par une expression dédaigneuse.

Les procédés impertinens de ce marin, me firent une nécessité d'employer la prudence &

la modération pour prévenir des dissensions qui pouvaient nuire au but qu'on s'était proposé dans notre voyage. On aurait pu agir avec plus de vigueur, si les deux vaisseaux n'avaient pas été séparés.

Nous fîmes une route très-ennuyeuse jusqu'à notre premier rendez-vous aux Isles Canaries, où nous n'arrivâmes que le 17 Mars. Après y avoir croisé quelque tems sans événemens remarquables, sans avoir rien entendu dire du Succès, nous cinglâmes vers l'Isle *Ferro*, accompagnés d'une barque chargée de fel & de vin que nous venions de prendre. Nous espérions trouver Clipperton vers les Isles du cap Verd; nous y tendîmes, mais dans l'intervalle, mes gens recommencerent à murmurer. Turner Stevens, mon canonier, homme rusé, insinua à tous mes officiers d'aller croiser dans la mer Rouge; car, disait-il, il n'y a point de déshonneur ni de blâme à dépouiller des Musulmans; mais les Espagnols sont bons chrétiens, & il est condamnable & honteux de leur nuire. Je le fis emprisonner pour ses discours, il me menaça d'une manière outrageante, & ne formait pas de plus doux projets de vengeance que celui de faire sauter le vaisseau en l'air. Je pensai à le mettre à terre, lorsque nous

y ferions arrivés ; lui-même le demandait, & il méritait d'être puni pour diverses autres fautes qu'il avait commises.

Le 14 Avril, nous découvrîmes l'Isle Mayo. En approchant du rivage, nous y vîmes les débris d'un vaisseau. On nous dit qu'ils étaient ceux d'un navire des Indes orientales nommé le Vanzittern, commandé par le capitaine *Hide*, qui avait été mis en pièces il y avait trois semaines. Je cherchai à me rendre ce malheur utile, en me pourvoyant de choses dont je pouvais avoir besoin ; mais je ne pus transporter que deux ou trois planches du doublage.

Je vendis ma prise au chef de l'Isle, pour 150 écus ; nous y remplîmes nos futailles & carenâmes le vaisseau. Six de mes gens s'enfuirent dans le pays, & je ne pus obtenir du commandant qu'il me les fit rendre : mais ayant menacé d'enlever un bâtiment Portugais, il m'en fit rendre deux qui étaient ceux que j'aurais le plus regretté. Ils tombèrent à genoux, me demanderent pardon, & m'assurèrent que le commandant les avait séduits, dans le dessein de s'en servir pour une barque sur laquelle il voulait transporter les débris du Vanzittern avec lesquels il voulait faire sa fortune : les quatre autres revinrent aussi.



Je n'y pus rien apprendre du *Succès*, ni rien d'utile à nos vues; mais j'avais lu dans les Voyages de Frezier, que sur l'Isle de Ste. Catherine près des côtes du Bresil, on trouve tout ce qui nous devenait nécessaire, & je crus que le meilleur parti qui nous restait à prendre, était de s'y rendre. Nous mîmes donc à la voile le 20 Avril; en tirant nos ancres, nous endommageâmes quelques parties hautes du vaisseau, & la réparation en consuma le reste du jour. Nous demeurâmes 55 jours à nous rendre à Ste. Catherine; le seul événement qui rompit l'uniformité du voyage, fut la rencontre d'un vaisseau auquel nous parlâmes. J'y envoyai la chaloupe avec cinq rameurs & le capitaine Hatley, afin de lui demander des nouvelles & y acheter du tabac; car notre provision de cette drogue était sur le *Succès*, ainsi que d'autres choses, & nous en ressentions le besoin très-vivement. Lorsque Hatley fut revenu, il me dit que c'était un vaisseau Portugais qui allait de Rio Janeiro à Fernambouc; & en place de tabac qu'il dit n'avoir pu acheter, il employa l'argent que je lui avais remis, en porcelaines, sucreries & autres objets de ce genre. Je lui reprochai d'avoir employé mon argent à des choses si peu utiles: il répondit, qu'il y aurait



bien employé le sien propre ; & je lui témoignais que ce procédé ne me plaisait point.

Le 19 Juin nous arrivâmes à l'isle Ste. Catherine , & nous y jetâmes l'ancre avant 10 heures à la profondeur de 10 brasses : l'isle Gall était entre le levant & le nord à 2 milles de nous ; la pointe orientale de Ste. Catherine en était à 4 milles. Là , mon premier soin fut d'envoyer à terre le charpentier & presque tous mes gens pour couper des arbres & en faire des planches , comme aussi pour remplir d'eau nos futailles : j'employai ceux qui restèrent à bord à d'autres offices : les habitans nous apportèrent tous les jours des fruits de l'isle , nous leur donnions du sel en échange.

Le 2 Juillet nous découvrîmes à la pointe du jour un gros vaisseau à l'ancre , à 4 ou 5 milles de nous. J'envoyai d'abord ma chaloupe armée avec un officier pour le reconnaître : elle revint vers minuit m'apprendre que ce vaisseau était le *Rubis* , autrefois vaisseau de guerre Anglais , aujourd'hui appartenant à un Français nommé *Martinets* , commandé par M. la Jonquiere. Il revenait de la mer du Sud ; ses officiers & son équipage montaient à 420 hommes , tous Français. Quoiqu'alors au service d'Espagne , ils n'avoient point dessein de nous inquiéter.

Ce récit fidele avait porté mon lieutenant à défobéir aux ordres que je lui avais donné, & il s'était rendu à bord ; sa témérité aurait pu lui couter cher , puisque ce vaisseau était ennemi , & je pouvais perdre mon lieutenant avec 23 de mes meilleurs hommes : son retour prouva la vérité du récit qu'on lui avait fait ; mais je n'en vis pas moins que j'étais bien malheureux de n'avoir pas un homme avec moi qui fut prudent, expérimenté, sachant agir sans s'exposer, & se renfermer dans les bornes du devoir d'un officier.

Le jour suivant, le Rubis s'approcha de nous. Le capitaine m'envoya son lieutenant avec un prêtre pour m'assurer de son amitié & m'inviter à dîner. Je me hazardai à m'y rendre & j'en fus reçu avec beaucoup de civilité ; il m'offrit autant d'argent en échange sur Londres que j'en pouvais désirer , & en général tout ce qu'il avait sur son vaisseau. Il m'apprit que les Espagnols avaient eu avis que nos deux vaisseaux se rendaient à la mer du Sud ; & qu'on y parlait d'equiper quelques vaisseaux de guerre pour nous poursuivre. Dans ce tems j'eus avis qu'Hatley s'était laissé corrompre par le capitaine du vaisseau Portugais que nous avions rencontré le 5 Juin , & qu'il en avait escroqué 80 à 100 moy-

dors , dont il avait donné dix au pilote de la chaloupe & 6 à chacun de ses matelots pour les engager à n'en rien dire. Je les fis appeler pour savoir ce qu'il pourrait me répondre. Il m'assura n'avoir rien fait dont il eut à rougir , rien qu'il ne put justifier. Tout ce que je pus faire fut d'en dresser une déclaration que je remis dans la suite au capitaine Clipperton, lorsque nous le retrouvâmes dans la mer du Sud.

Le 6 Juillet, M. la Jonquiere & plusieurs de ses officiers vinrent dîner sur mon bord. Mais au milieu du repas , mon bosman entra violemment dans la chambre & y causa un grand tumulte , parce que je ne l'avais pas invité ; il s'était formé un parti qui insulta d'abord Betagh , capitaine des soldats de marine, & ensuite Adams, notre chirurgien. Après avoir calmé ce soulèvement à l'aide de mes officiers , & des Français , M. la Jonquiere déclara qu'il voulait que ceux qui avaient commis cette insulte & les chefs du tumulte , fussent mis aux fers & punis. Et quand il les vit un peu plus tranquilles , il leur représenta en les laissant eux-mêmes juges , s'ils n'auraient pas trouvé très-punissables ceux de ses gens qui en auraient agi envers eux , comme ils en venaient d'agir avec lui ?

Le lendemain , je fis venir les auteurs du tu-



multe ; tous rejetterent leur faute sur le bosman, & sur les boissons fortes qu'ils avaient bues. Je les écoutai avec plaisir, & leur pardonnai, pourvu qu'ils ne retombassent pas dans la même faute. J'avais d'abord résolu de punir sévèrement le bosman, cependant je résolus de n'en rien faire, parce qu'il avait demandé pardon d'une manière très-humble, & qu'il m'importait de ne pas me faire haïr. La boisson, disait-il, lui avait fait perdre le sens, & il désirait que je lui accordasse la permission de retourner en Angleterre sur le vaisseau Français. Je le lui accordai volontiers, car c'étoit un homme très-bisarre, & qui soulevait sans cesse les matelots contre le plus grand nombre des officiers qu'il appelait des vauriens.

Le 15 Juillet nous vîmes un grand vaisseau paraître près du port. Quoiqu'il fut ennemi, il s'approcha de nous aussi vite qu'il le put, ce qui persuada M. la Jonquiere que c'étoit le vaisseau commandé par Clipperton, & il résolut de partir lui-même : il leva l'ancre dès que la nuit fut venue, cingla le lendemain vers la pleine mer & me salua de cinq coups. Trois Français de mon vaisseau avaient passé sur le sien ; j'avais reçu en échange deux autres Français & un Irlandais nommé *Morpheus*.



Tout ce tems fut employé par le charpentier à travailler du bois dans les forêts ; mais lorsque je voulus doubler tout le derrière de mon vaisseau avec les planches épaisses qu'il avait façonnées, je trouvai à mon grand étonnement que nous n'avions point de clous. On m'avait dit cependant que le premier charpentier & ses gens en avaient fait provision, avant que le vaisseau vint à Plymouth, c'est-à-dire, avant que j'en fusse nommé commandant.

Le 25 Juillet un grand navire vint encore dans le port ; on l'appellait le *Sage Salomon*. Il était de S. Malo, portait 40 canons & environ 160 hommes, & était commandé par le capitaine *Dumain-Girard* : il allait faire le commerce sur les côtes du Chili & du Pérou, c'était le même vaisseau qui avait paru dix jours auparavant. D'abord honnête & poli envers nous, son capitaine nous parut dans la suite un homme fin & avide, rempli de cette vanité, de cette présomption qu'on reproche à sa nation. Je le priai de me donner quelques clous ; il me répondit qu'il le ferait volontiers, mais qu'il ne pouvait me les donner que pour 32 écus le cent, & j'en passai par-là. Je lui achetai aussi 60 livres de fromage & 300 de beurre, & je les payai avec l'argent que j'avais reçu du Rubis en échange de mes billets sur Londres.

Je pensais à sortir de ce port aussi promptement qu'il me serait possible, lorsque mon équipage me présenta une lettre, par laquelle il déclarait vouloir entrer en part de l'argent du butin qu'on pourrait faire, sans attendre la fin du voyage: il disait que tous insistaient sur ce point; qu'une triste expérience les avait instruits, qu'à bord du Duc & de la Duchesse, les matelots n'avaient pas reçu la dixième partie de ce qui leur était dû; qu'ils avaient entendu dire avec quelle peine on retirait son argent, lorsqu'il était une fois dans les mains de certaines gens.

Ils me pressèrent fortement de consentir à cet accord qu'ils croyaient même avantageux aux propriétaires; ils dirent que la prudence exigeait que je le signasse avant que nous eussions levé l'ancre pour chercher une nouvelle proie. J'y consentis, & rétablis par cette condescendance la tranquillité: tous furent dans la joie, tous me louaient, tous m'assuraient qu'ils prodigueraient leur vie pour le succès de mes entreprises & remplir les vœux de ceux qui avaient armé les vaisseaux.

Le 3 Août, le S. François Xavier entra dans le port: c'était un vaisseau de guerre Portugais de 40 canons & 300 hommes: il venait de Lisbonne, allait à Macao dans la Chine, &

était sous le commandement d'un Français, nommé *La Riviere*.

Je ne doutais pas de la vérité de l'accusation qu'on avait faite contre Hatley. Je lui dis que pour prévenir toute querelle, il convenait qu'il allât s'en justifier auprès du capitaine Portugais. Il y consentit sans peine. A son retour il me dit que le capitaine l'avait mal reçu, que sans doute il avait de mauvais desseins, & qu'il méditait un voyage qui ne pouvait manquer de satisfaire son attente.

Trois de mes gens s'échappèrent le 6 Auguste. Le pilote & ses gens s'avancèrent vers les plantations portugaises pour les chercher : il était alors près de minuit ; ils trouverent les habitans dans l'agitation, & qui se préparaient à les forcer à la retraite : ils la firent, mais à peine furent-ils dans la chaloupe qu'ils entendirent crier : *Tuons ces chiens, tous ces chiens d'Anglais*. A ce cri succéda le feu de petites armes, & trois de mes gens en furent blessés, deux à la jambe & un au bras.

Je m'en plaignis dans une Lettre que je fis porter au capitaine du vaisseau Portugais par Hatley, qui trouva sur le navire *Emmanuel Mansa*, commandant de l'Isle, lequel furieux, l'attaqua, l'insulta, dit qu'il était un impu-



dant, un incendiaire de leurs maisons', & qu'il avait accoutumé de le désigner par le surnom de *Cocu*. A l'ouïe de ces accusations diffamantes, l'équipage se joignit à Manfa, tomba sur Hatley, & lui, ainsi que ses gens, y seraient périés peut-être, si le capitaine & ses officiers ne les avaient protégés. Car les matelots Portugais étaient irrités à un tel point qu'il est vraisemblable qu'ils les auraient mis en pièces si on ne les en avait empêché.

Dans sa réponse à ma Lettre, le capitaine m'exprimait son chagrin de cette aventure; il me disait que les habitans de l'Isle étaient si accoutumés à la licence qu'on n'osait les punir; qu'ils vivaient en sauvages, & étaient sans cesse en embuscade dans les bois; qu'en cherchant à me venger, j'exposerais tous mes gens au plus grand danger; il me priait de pardonner les insultes que mon officier avait reçues sur son bord. Il me fit entendre encore qu'on ne pouvait porter plus sûrement les gens de cette nation à se montrer cruels & barbares, qu'en les attaquant par les termes dont s'était servi Hatley envers le gouverneur Manfa; qu'Hatley s'était exposé au milieu de son équipage, avant que lui-même eût été instruit de ce dont il s'agissait; qu'il eût été nécessaire d'instruire au moins

moins son aumônier avant que de se mettre entre les mains des matelots. Il me disait aussi un mot de l'histoire d'Hatley, mais il en parlait avec bonté.

Après cette fâcheuse aventure, je ne voulus pas retarder plus long-tems mon départ, & le 9 Auguste, je dépassai l'extrémité septentrionale de l'Isle Ste. Catherine. Le 19, *Le Port*, mon troisieme lieutenant, se cassa la jambe. Depuis notre départ de l'Isle jusqu'à ce jour, nous avons eu la plupart du tems des ouragans; plus nous avançons au midi, plus l'équipage était avide d'alimens, sans doute à cause de l'âpreté de l'air; de maniere que la ration qui avait été réglée, ne suffisait plus pour appaiser la faim. Quelques-uns de mes officiers, & surtout Betagh, capitaine des soldats de marine, qui avait été munitionnaire sur un vaisseau de guerre, & pour lequel j'avais de la considération, désiraient que je les admisse à ma table; car, selon Betagh, il avait reçu ordre des propriétaires de manger avec moi: ce n'était pas pour en être mieux traité; il ne demandait pas à l'être, & je ne l'étais pas moi-même mieux que le cuisinier; mais je ne pus le lui permettre: il en fut irrité, & disait, que poussé par mon intempérance, je détruisais plus que je n'usais

de nos provisions, sans honnêteté & sans prévoyance; il faisait entendre que le voyage ferait, sous ma conduite, promptement terminé.

Je craignis l'effet de ses discours, qui pouvaient être dangereux pour moi dans un homme comme lui. Pour le punir, bien loin de l'admettre à ma table, je le bannis de ma chambre. Quoiqu'il fut le premier en grade après moi, il craignit un châtiment plus sévère encore, & m'écrivit une lettre où il me demandait pardon de ce qu'il avait fait. Sur son aveu, j'allai le chercher de la manière la plus amicale, & nous fûmes unis pendant tout le reste du voyage.

Entre l'isle Ste. Catherine & le fleuve de La Plata, on trouve une grande abondance de baleines, de grampus & autres poissons d'une grandeur incroyable: aussi, n'ai-je jamais pu comprendre pourquoi il ne s'établissait pas dans ces contrées un commerce d'huile de baleine: la navigation y est plus sûre que celle du nord, & je crois que la pêche s'y ferait avec plus de succès encore.

Le 19 Septembre, je trouvai vers minuit, que l'eau changeait de couleur; je fis jeter la sonde; nous trouvâmes fond à treize brasses de profondeur; je revirai vers la mer; mais nous



finies cinq milles avant que la profondeur de l'eau augmentât. Il y a donc quelque apparence qu'il y a un banc de sable vers l'entrée du détroit de Magellan. J'avais une occasion favorable d'entrer dans ce détroit ; mais le capitaine Clipperton m'avait prescrit de passer par le détroit de le Maire, quoiqu'il eût passé lui-même dans celui de Magellan, & je crus devoir me conformer à ses intentions.

Le 23, les nuées qui avaient été basses jusqu'alors s'élevèrent, & nous vîmes en pleint le pays : son aspect était triste & désolé ; tout y est dans le silence, c'est un désert affreux ; il ne paraît formé que par une longue chaîne de montagnes qui se succédaient l'une à l'autre, & toutes couvertes de neiges éternelles. Vers midi, nous eûmes une mer calme, & nous voyons à trois milles de nous les montagnes qu'on appelle les *Trois-Freres*, nom qui leur fut donné parce qu'elles sont voisines, d'un aspect semblable & d'une hauteur égale.

Jusqu'alors nous avions pu avancer dans le détroit ; les courans nous étaient quelquefois favorables, quelquefois contraires ; cet après midi, nous fûmes portés avec une rapidité incroyable dans le détroit ; mais lorsque nous fûmes parvenus à-peu-près à la moitié, un cou-

rant contraire nous jeta en arriere avec la même rapidité que nous y étions entrés, quoiqu'un vent frais nous favorisât. Par la violence du courant, qui nous entraînait contre le vent, nous fûmes enlevés & jetés au loin dans la pleine mer; l'arriere du vaisseau était si enfoncé que la lanterne touchait l'eau; notre vaisseau travaillait beaucoup & avec danger pour nous; & c'était avec de grands efforts qu'on parvenait à retenir le gouvernail. Cependant le courant changea vers le minuit, nous rentrâmes dans le détroit sans découvrir les côtes qui le forment, & le matin, nous nous trouvâmes au sud dans une mer ouverte.

Avant d'être sous cette latitude, nous avions éprouvé un froid assez vif; mais ici, il fut extrême. Le vent du couchant nous pénétrait, & il fut encore toujours accompagné de neige, mêlée quelquefois à de la pluie; nos mâts, nos voiles, nos cordages étaient couverts de glaçons; ils en étaient si pesants, si roides qu'on ne pouvait les mouvoir; nous restâmes quelquefois deux ou trois jours les uns près des autres sous les vergues nues, exposé à des lames plus fortes qu'on n'en voit dans aucune autre mer.

Le vent soufflait sans relâche du couchant,

& toujours également impétueux; nous étions parvenus jusques sous le  $61^{\circ} 30'$  de latitude méridionale, agités par la crainte continuelle de rencontrer quelque isle de glace; la déclinaison de l'éguille était de  $22^{\circ} 6'$  vers le nord-est.

Le 1 Octobre, comme nous tournions tous ensemble notre grande voile, Williams Camell nous cria que ses mains étaient si roidies qu'il ne pouvait plus se soutenir, & il tomba dans la mer avant que son voisin pût le retenir. Le vaisseau allait avec tant de vitesse & la mer était si enflée, que nous le perdîmes de vue avant d'avoir pu plier la voile. Il semble qu'il soit impossible de vivre sous des climats si rigoureux; il est certain du moins que nous ne voyons plus ni poissons, ni oiseaux, pas même le solitaire Albatros, qui nous avait accompagné tous les jours précédens, & qui voltigea sur nos têtes, jusqu'à ce qu'Hatley, dans un accès de mélancolie, fit feu sur lui, croyant que ce triste oiseau nous portait malheur.

Le 22 Octobre, vers les huit heures du soir, nous transportâmes la voile du perroquet sur le mât d'avant, & le matin nous en assurâmes un autre: après avoir porté long-tems au couchant, nous revîrâmes vers le nord, dans l'espérance de nous trouver insensiblement dans



la grande mer du Sud : il est étonnant que depuis le jour où nous étions sortis du détroit de le Maire , jusqu'à celui où nous eûmes la vue des côtes du Chili , nous ayons été tourmentés sans cesse par des orages & des tempêtes. C'est le 14 Novembre que nous découvrîmes les côtes du Chili , à la distance de dix milles , & sous le  $47^{\circ} 28'$  de latitude méridionale.

A peine arrivions-nous sur les limites des possessions Espagnoles , que nous nous trouvâmes dans la disette la plus extrême de bois & d'eau , sans avoir aucun moyen de nous en procurer & de nous reposer. Je crus que ce qu'il y aurait de plus heureux pour nous serait d'arriver à quelques-unes des isles découvertes par Narborough , & nous y dirigeâmes notre course.

Le 21 Novembre au matin , nous nous trouvâmes sur 28 brasses d'eau ; le fond était un beau sable gris & noir ; nous y trouvâmes une rade naturelle , mais peu sûre. Ce fut un malheur pour nous de n'avoir pu trouver un lieu de rafraîchissement sans nous éloigner du chemin qui devait nous conduire à l'isle Juan Fernandez , parce que nous perdîmes du tems à le chercher & encore à nous en éloigner pour reprendre notre route.

J'étais agité d'inquiétudes & de doutes : trouverons-nous quelque abri, quelques provisions, du bois, de l'eau douce, en nous avançant sur ces côtes ? Un Français nommé *De la Fontaine*, nous assurait que nous ne pourrions trouver dans cette mer un lieu plus propre à fournir à nos besoins que l'isle de *Chiloé*, située un peu au nord du lieu où nous étions. Les villes de *Chacao* & de *Calibuco*, élevées, la première dans l'isle même, & l'autre sur le continent, étaient des lieux abondans & riches : *Chacao* était le siège d'un commandant ; dans *Chalibuco* on voyait un beau couvent de Jésuites, & dans toutes les deux, on entretenait toujours de grands magasins de provisions de toute espèce.

Ces considérations me firent diriger la marche du vaisseau vers *Chiloé*, & le 30, nous entrâmes dans un canal sur les bords desquels on voyait les deux villes dont nous avons parlé. Mais aussi-tôt que nous y fûmes arrivés, le courant nous jeta au loin avec rapidité, & nous nous trouvâmes dans une mer très-agitée : le vent était très-fort ; la mer présentait l'image d'un vaste embrasement qui s'élançait avec vitesse : dans cette extrémité nous jetâmes & filâmes un cable, opération qui ne servit qu'à nous faire perdre notre ancre. Mais enfin nous dé-

couvrîmes deux baies commodes , nous doublâmes une langue de terre , & trouvâmes un lieu tel que nous pouvions le désirer, où nous fûmes à couvert du courant des vagues & des vents impétueux.

Le matin j'envoyai le capitaine Hatley & mon second lieutenant pour aller à la découverte , le premier , d'un lieu où l'on put faire provision d'eau douce , & le second des deux villes que nous avions vues. Hatley revint bientôt avec un Indien qui nous donna l'espérance de nous fournir des provisions ; mais le soir il revint nous dire qu'il était défendu dans le pays d'avoir aucune affaire avec nous. Mon lieutenant n'était point encore de retour , & ce que l'Indien venait de dire , nous fit craindre que l'ennemi ne l'eût fait prisonnier , & ne fut par-là qui nous étions.

Le 3 Décembre, un officier Espagnol vint à nous dans une chaloupe conduite par huit rameurs Indiens. Il était envoyé par le commandant pour s'informer qui nous étions. Dès que nous vîmes la chaloupe , nous arborâmes pavillon Français , & lorsque l'Espagnol vint à bord , je lui dis que notre vaisseau était Français , qu'il s'appellait la Sainte Rose , que nous retournions dans notre patrie , que mon nom était Janis le Breton. Dans cette idée il demeura



toute la nuit avec nous , & il s'en retourna le matin sans paraître soupçonner que nous l'avions trompé.

J'écrivis par lui au commandant , qu'il nous manquait des provisions pour reprendre le chemin de notre patrie , & je le priais de nous tendre tous les secours qui étaient en son pouvoir. Pour réponse , je reçus des plaintes sur les violences de mes gens qui massacraient leurs moutons & enlevaient leur gros bétail. Je conjecturai qu'elles étaient l'ouvrage de mon lieutenant , & je repris l'espérance perdue de le voir un jour de retour avec les siens.

Je fis donc dire au commandant , que j'avais besoin de vivres , & qu'il m'en fallait le plus promptement possible ; que tous les soldats de Chacao , de Calibuco , de Carelmapo , ou de Castro ne pouvaient m'épouvanter dans le besoin qui me pressait. Bientôt arriva une chaloupe pour me dire que le commandant avait député un homme à Chacao pour y permettre le commerce avec nous. Je répondis que je ne voulais commercer nulle part que sur le bord de mon vaisseau , & que je ne pouvais attendre plus long-tems, ayant déjà envoyé quatre-vingts hommes pour qu'ils m'apportassent tout ce qu'ils pourraient trouver.

Une barque arriva peu de tems après avec tous les hommes que j'avais cru perdus ; mais ils étaient si effrayés qu'il n'était pas probable que j'en pusse tirer quelque service de long-tems. Le lieutenant excusa ses lenteurs par les courans qui l'avaient jeté au loin, quand ils avaient été à la vue de la ville , & qu'il avait oublié un croc ou ancre pour s'affermir sur le bord en attendant que le courant eut changé. Je lui représentai l'imprudence de sa conduite qui m'aurait rendu impossible l'exécution du seul dessein auquel ses recherches pouvaient être utiles , c'est-à-dire , la prise de Chacao ou de Calibuco.

Le 16 Décembre, notre pont était plein de bestiaux , de brebis , de porcs , de guanicos , de poules , de jambons , de froment , d'orge , de patates , de maïs , en assez grande abondance pour nous nourrir pendant quatre mois , & sans éprouver le moindre obstacle , la moindre inquiétude de la part de l'ennemi. Le lendemain, nous nous préparâmes au départ , levâmes l'ancre à minuit , & partîmes par un vent du couchant. Cette nuit, un de nos gens s'échappa dans la forêt ; il est hors de doute que cet homme vint apprendre aux Espagnols qui nous étions. Cette fuite , la mauvaise conduite de mon lieutenant , le peu de sens qu'avaient montré mes officiers

en général dans toutes les actions un peu importantes où j'avais eu besoin de leurs secours, me fit perdre l'espérance de rien exécuter de difficile avec succès. C'est l'effet du choix aveugle des propriétaires, qui donnent des emplois à l'homme incapable, mais bien recommandé.

De Chiloé, mon dessein était de me rendre immédiatement à l'isle *Juan Fernandez* ; mais mon équipage ne me le permit pas ; il voyait de très-grands avantages à faire une irruption dans le port de la Conception : c'était un conseil du Français qui nous avait conduit dans notre tentative sur Chiloé : comme jusqu'ici ses récits s'étaient trouvés assez justes, il se faisait écouter, & chaque homme de mon équipage qui croyait avoir quelque chose à dire sur les circonstances où nous nous trouvions & sur nos projets, ne manquait pas d'appuyer insolemment sa proposition.

Tel était en particulier Wilhem Morpheus, cet Irlandais que j'avais reçu du Rubis, & qui depuis plusieurs années était dans ces mers : il me disait effrontément qu'il importait peu que nous arrivassions à Juan Fernandez deux jours plus tôt ou plus tard ; que j'étais étranger dans ces lieux ; mais que lui & le Français étaient si familiers sur ces rives, que chacun espé-



rait que je ne me refuserais pas au projet d'aller à la Conception ; qu'il ne fallait pas que l'orgueil de donner des ordres me fit opposer à un projet dont on avait la certitude du succès, qu'il ne s'agissait pour réussir que d'entrer à tems dans le port.

J'avais à craindre de les rendre défobéissans en me refusant à leurs desirs ; d'ailleurs l'autorité perd tant de force en s'éloignant de sa source dans ces contrées lointaines, que je me crus obligé de céder à leur volonté, & je résolus de perdre encore deux ou trois jours pour nous approcher de la Conception.

Le 23 Décembre nous fumes vis-à-vis des mamelles *Bio-Bio*, & le soir nous arrivâmes dans la baie, d'où j'envoyai la chaloupe bien armée pour se rendre près du port, voir les navires qui s'y trouvaient, & faire les observations nécessaires pour l'exécution du projet médité. Vers midi, Hatley revint me dire que la *Solidad de Anday*, vaisseau de 150 tonneaux, était le seul qui fut dans le port ; qu'il n'avait personne à bord, excepté le bosman, un vieux negre & deux jeunes Indiens : qu'il y avait aussi près de l'isle *Quiriquine* une barque de 25 tonneaux, qu'elle appartenait à un prêtre qui y avait chargé des fruits, & qu'il n'avait avec lui

que 4 ou 5 Indiens : il les avait pris : la barque nous fut utile ; nous la nommâmes le *Mercur*, parce qu'elle était bien bâtie , propre à faire des découvertes & à marcher devant nous.

Un autre petit navire avait passé entr'eux & la terre, à une portée de pistolet , mais Hatley ne l'avait point voulu poursuivre : il disait ne l'avoir point remarqué ; mais l'équipage de la chaloupe affirmait unanimement qu'il était rempli de monde. Sans doute il venait de Chiloe , & portait l'avis que nous étions dans ces mers. Je lui reprochais de l'avoir laissé échapper ; mais à quoi servaient ces reproches ?

Le 26, le prêtre vint pour racheter sa barque ; il aborda au rivage dans une chaloupe conduite par des rameurs Indiens, & apportait son argent avec lui. Vers midi , on amena le vaisseau que nous avions pris près de notre bâtiment , & il jeta l'ancre à demi-mille de nous. Le bosman vint deux heures après me parler ; il me dit qu'un vaisseau chargé de vin , de brandevin & d'autres choses de prix , destiné pour l'isle Chiloe , était à l'ancre dans la baie de *Herradura* , à environ deux milles au nord du lieu où nous étions. J'y envoyai le sieur Randall, mon second lieutenant, avec le bosman de la *Solidad* , & 25 hommes , avec ordre précis de ne point mettre

le pied sur le rivage , & de ne se hasarder à aucune autre entreprise.

Ils revinrent le soir pour faire de lamentables récits ; ils étaient entrés dans la baie, ils avaient trouvé le vaisseau mis à sec sur le rivage. Mon lieutenant proposa aux matelots de débarquer & de monter sur le vaisseau en aussi grand nombre qu'on le pourrait : ils s'étaient approché ; mais à peine avaient-ils mis le pied sur le rivage, que l'ennemi furieux était tombé sur eux : cinq d'entr'eux crurent s'échapper en se jetant dans un bas-fond couvert d'eau où il les atteignit : ceux qui rentrèrent dans la chaloupe dirent que ces cinq avaient été mis en pieces à coups de sabre par l'ennemi.

Lorsque les Espagnols eurent fait leur expédition , on les vit marcher en triomphe avec 20 ou 30 chevaux liés l'un à l'autre & marchant devant eux : ils s'avancèrent sur deux rangs de hauteur ; puis les cavaliers ennemis allèrent le long du rivage , les uns couchés sur le cou de leurs chevaux , les autres cachés derrière ; ils ne se montrèrent sur leur selle , que lorsqu'il n'y eut plus de danger , ou lorsqu'ils voulurent faire feu avec leurs arquebuses. Ce nouveau malheur ajouté aux autres , abattit le courage de la plus grande partie de mon équipage. On



n'entendit plus que murmures & malédictions contre la mer du Sud. "Plutôt que d'y venir  
 „ chercher l'infortune, disaient-ils, il nous eut  
 „ été plus avantageux de demeurer chez nous,  
 „ ou de mendier sur les chemins."

Cependant, lorsque j'eus fait de vives reprimandes à Randall qui avait conduit cette malheureuse entreprise, je découvris un grand vaisseau qui doublait la pointe septentrionale de l'isle Quiriquine; cette vue nous fut agréable. Le tems était obscur: il n'avait pu découvrir qui nous étions, & il s'approchait de nous sans crainte. Dès qu'il en fut assez voisin, je le salvai. Il ne répondit pas, & je redoublai mon feu. Bientôt il plia les voiles & demanda quartier. Il s'appellait le *St. Firmin*, était du poids d'environ 300 tonneaux, venait du Callao, & était chargé de sucre, de syrops, de ris, de toiles françaises, de drap de Quito, de chocolat: il y avait pour 5 ou 600 écus en argent monnaie ou travaillé.

J'y envoyai *Hendry*, agent des propriétaires, pour visiter les marchandises & y prendre tout ce qui pourrait s'y trouver de précieux. L'équipage y envoya aussi un homme. Ils revinrent après midi, & apportèrent un grand nombre de balots, de boîtes, de caisses, tout le ris, beau-

coup de sucre , de fyrops , de chocolat , & pour environ 7000 sterlings de biscuit, avec toutes les provisions & les marchandises de quelque prix. Ce vaisseau était commandé par D. Francisco Larrajo : il désirait le racheter ; j'y consentis volontiers , & je le mis à terre dans une chaloupe , afin qu'il pût ramasser l'argent nécessaire pour remplir ce but.

Le 30 Décembre , vint une chaloupe portant pavillon de paix , & un officier , qui nous assura que trois de nos gens avaient seuls été tués dans l'escarmouche près d'Herradura , & que les deux autres étaient blessés , mais presque guéris. Il nous apprit encore qu'ils avaient été avertis par une chaloupe de Chiloé , & c'était ce que j'avais soupçonné.

Cet officier m'apportait sept cruches de bon vin , comme un présent de leur commandant , & une lettre polie , mais écrite avec beaucoup d'artifice. Il désirait voir mes patentes , parce qu'alors il en pourrait agir avec moi selon les loix ordinaires de la guerre.

Le 1 Janvier 1720 , j'envoyai le capitaine Betagh à la Conception avec mes patentes & la déclaration de guerre. Il revint bientôt après avec un jésuite Flamand , un jurisconsulte Espagnol , un Ecoffais & un Anglais. Le jésuite  
m'assura

m'assura qu'il était venu pour me témoigner son respect, faire ses efforts pour faciliter le rachat du vaisseau, & le finir promptement. Ils virent mes patentes, ils les montrèrent à l'Anglais pour les traduire. Ensuite le jésuite me dit, que les capitaines du S. Firmin & de la Solidad me compteraient 1200 écus, pour le rachat des deux vaisseaux, en y ajoutant le Mercure.

Ce compte était loin du mien; car je demandais 16000 écus du S. Firmin seul: & je leur donnai pour dernière réponse, que tous leurs discours, leurs ruses, leurs prétextes ne m'obligeraient pas d'en rien rabattre.

Nous avions trouvé dans le S. Firmin dix grands chandeliers d'argent, dont chacun nous parut valoir 25 livres sterlings. Le prêtre me représenta, qu'ils provenaient d'un legs pieux fait à son couvent, que je ne contesterais pas pour une œuvre de piété, mais que je le laisserai rentrer dans la possession de celui auquel un bienfaiteur l'avait destiné. J'offris de les lui remettre pour leur poids en argent monnayé; ce qui était une offre considérable, puisque le travail en était d'un très-grand prix; mais il répondit qu'on n'achetait jamais ce qui était destiné à des usages sacrés. Après beaucoup de contestations & de prières inutiles relativement aux vaisseaux &



aux chandeliers , le Jésuite & les autres m'affurèrent qu'ils n'étaient autorisés à m'offrir que 12000 écus, & qu'on n'y ajouterait rien de plus.

Deux jours s'écoulerent sans recevoir aucune nouvelle du commandant , & je commençais à croire qu'ils avaient d'autres vues que le rachat des vaisseaux. Le 4 Janvier , il me renvoya les deux blessés à bord , avec une lettre où il me disait que puisqu'il me renvoyait ses deux prisonniers , il espérait que je traiterais les miens avec honnêteté , & déposerais sur le rivage tout ce qui leur appartenait.

Le 6 Janvier , je n'avais reçu aucune nouvelle de la ville. Je commençai à préparer tout pour mon départ , & j'y employai la plus grande partie du jour ; enfin ne voyant aucune apparence qu'il vint une chaloupe de la ville , je fis mettre le feu au S. Firmin ; ses voiles de coton éleverent une flamme éclatante. Pour hâter un accord , j'avais déjà fait mettre le feu au Solidad.

Je mis à la voile , chagrin d'avoir perdu plusieurs jours sans aucune utilité. J'appris dans la suite que les Espagnols avaient cru que je voulais emmener le S. Firmin , que pour le sauver , ils auraient donné vingt & même trente mille écus, parce qu'il était un des vaisseaux les mieux équipés & celui qui allait le mieux à la voile de

tous ceux qui font le commerce sur ces côtes.

Je dirigeai ma course sur Juan Fernandez, emmenant avec moi le Mercure. Le 8 Janvier, pendant tout le jour, la mer nous parut rouge ; on semblait naviger sur une mer de sang. Les Espagnols prétendent que cette couleur vient du cadavre de certains poissons ; mais cette idée est incontestablement une erreur.

Notre butin fut estimé de grand prix par l'argent des propriétaires ; il en fit un compte exact pour en faire le partage ; l'équipage m'en demanda sa part en vertu de l'accord que nous avions fait près de l'Isle Ste. Catherine, & je ne pouvais me refuser à sa demande. L'argent du butin se trouva monter pour chacun à dix pièces de huit qui fut payée tout de suite. Toutes les balles de gros draps, de baiettes, de toiles, de rubans, de dentelles, de soies & diverses autres marchandises furent également partagées : une moitié fut pour les propriétaires, l'autre pour l'équipage.

Le 11, à 6 heures du matin, nous découvrîmes l'Isle de Juan Fernandez. Nous y restâmes jusqu'au 15, occupés à parcourir le pays, ou à pêcher sur la mer. Nous ne pûmes découvrir aucun indice que le capitaine Clipperton y fut venu ; j'y fis carener le Mercure : nous y primes beaucoup

de poissons, & nous en salâmes pour remplir cinq tonneaux, qui chacun, pouvait contenir 320 pots.

Je descendis enfin sur le rivage pour y faire des recherches par moi-même. Quelques-uns de mes gens virent le nom de *Magee*, qui était celui du chirurgien de Clipperton, & les mots *capitaine Jean*, gravés sur des arbres; mais on n'avait laissé aucun ordre, comme nous nous étions engagés à le faire. Cependant, comme ces indices ne pouvaient me laisser en doute que le Succès ne fut dans ces mers, je résolus de cingler au nord le plus-tôt qu'il me ferait possible.

Le 21 Janvier, nous découvrîmes le lieu où est situé *Copiapo*: j'y envoyai le Mercure après en avoir renforcé l'équipage de huit hommes, & de Dodd, second lieutenant des soldats de la marine. Ils s'éloignèrent le soir, & firent voile vers le Continent: la haute mer nous les fit bientôt perdre de vue. Ils revinrent le jour suivant, me dirent qu'ils étaient entrés dans le port, mais qu'ils n'y avaient vu aucun vaisseau. Je crus qu'ils s'étaient trompés, & j'envoyai de nouveau le Mercure dans un port situé à six milles de nous vers le nord; je commandai à son équipage de s'informer encore s'il



n'y avait point de vaisseau , & de visiter le lendemain matin , le port de *Caldera*.

Il le fit & ne vit rien : mais au lieu de se servir du vent de terre pour gagner la haute mer & me venir joindre , il cotoya le rivage jusqu'à ce que le vent de mer s'élevant , il lui fut impossible de revenir ; il ne le put que le lendemain matin. Ainsi je fus forcé de demeurer tranquille pendant un jour & une nuit ; & c'est ainsi que j'avais le chagrin de voir exécuter mes ordres.

Le 5 Février , j'envoyai le sieur Brook en avant pour découvrir s'il ne se trouverait point quelques navires dans *Arica* , & le jour suivant , nous eûmes la vue du Promontoire d'*Arica* & de l'Isle *Guano* , près de laquelle , à son extrémité septentrionale , nous vîmes un vaisseau à l'ancre ; je vis aussi le Mercure sortir de la baie. De-là je conclus que le vaisseau était trop fort pour lui , & je me hâtai pour le joindre. Mais lorsque j'arrivai dans le port , je trouvai que le Mercure s'en était déjà emparé par une attaque imprévue. Il s'appellait le *Rosario* , & était du port d'environ cent tonneaux ; il était chargé de fumier du pigeon d'eau que les Espagnols nomment guana , & venait de l'Isle *Iquique* : ce fumier sert à la culture du

poivre qui croît dans la vallée d'Arica. Le pilote seul était un homme blanc. Je l'envoyai vers le propriétaire de son vaisseau pour savoir s'il voulait le racheter ; il revint le lendemain matin avec une lettre où le propriétaire se plaignait de sa pauvreté , mais déclarait qu'il ferait les plus grands efforts pour ce rachat , & cet honnête homme en donnait sa parole. Je convins de lui céder le vaisseau & les six noirs qui s'y trouvaient pour 1500 pieces de huit , & il employa tant de soins & de diligence à se les procurer , que le soir vers les dix heures il m'apporta la somme fixée.

Nous primes encore à un mille , loin de la ville , une barque du port de dix tonneaux , chargée de poissons secs & de fumier de pigeon d'eau : son maître vint à nous dans une balfe ; c'est une espece de canot fait de deux grandes peaux de veaux marins , gonflées d'air , liées ensemble & affermies par un petit échaffaudage de bois. J'exigeai pour le rachat de sa barque deux cruches de brandevin & 40 pieces de huit ; c'étoit , vu sa pauvreté , tout ce qu'on pouvait en attendre. Les poissons secs valaient seuls davantage.

Le 9 Février , nous nous éloignâmes d'Arica. A ma sortie de la baie , les habitans en couvri-

rent les bords & firent feu sur nous pendant une demi-heure ; ils me parurent être au nombre de 5 à 600 hommes. Je dirigeai ma course vers la rade d'*Hilo*, que nous découvrîmes le jour suivant vers les trois heures du soir. Là nous vîmes un grand vaisseau & trois petits à l'ancre. Le premier avait arboré pavillon Français : c'était, comme nous le sûmes dans la suite, le *Sage Salomon* de 40 canons, commandé par le sieur Dumain, que nous avions laissé à Ste. Catherine ; il se préparait alors à s'opposer à mon entrée dans le port & à protéger les bâtimens ancrés près de lui. Je voulus d'abord l'approcher avec honnêteté, mais après un mur examen, je crus devoir m'éloigner & cingler vers la mer.

Le 12, l'équipage me demanda sa part du butin fait dans le port d'Arica, & nous le partageâmes.

Le 22, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Callao*, port de Lima, capitale du Pérou. Comme je ne pouvais espérer d'y faire aucune entreprise utile, je n'attendis que la nuit qui amenait un vent favorable pour m'en éloigner.

Le 26, le capitaine du *Mercure* desira ne plus l'être : c'était le rang d'Hatley pour le remplacer, & avant d'y aller, il me proposa



de suivre la côte jusqu'à l'Isle *Lobos*, sous le 6° de latitude sud. Je l'approuvai, parce qu'en suivant la côte on devait rencontrer les vaisseaux qui venaient de Panama. Chacun fut content de cette résolution, je renforçai l'équipage du *Mercure*, je lui donnai des provisions pour un mois, & j'y fis transporter deux pieces de canon. Lorsque tout fut prêt pour son départ, le capitaine Betagh, qui devait relever le chef des soldats de la marine sur le *Mercure*, mais s'y rendait avec peine, adressa un discours à tout l'équipage, & lui dit avec un visage intimidé, qu'en l'éloignant lui & les autres, c'étaient des victimes qu'on sacrifiait; & se servit d'autres expressions encore propres à soulever les matelots.

Ces plaintes pouvaient devenir dangereuses, j'en fis juge tout l'équipage, & je demandai à chacun s'il appuyait le sentiment de Betagh: personne ne fut de son avis. Il se rendit donc sur le *Mercure*, qui s'éloigna de nous, en poussant trois fois des cris d'adieu: il cingla vers la côte, nous étions alors sous le 10° 9' de latitude sud, selon notre estime.

Ce même jour nous prîmes une barque chargée de ris, de chocolat, de froment, de farine & autres choses. Le lendemain nous en prîmes

une seconde. Le quatrième jour après leur départ, le Mercure s'empara d'un navire d'environ 200 tonneaux dont la valeur était de 150,000 pieces de huit: ce succès les enfla d'un vain orgueil qui fut bientôt dissipé: à peine avaient-ils tourné le gouvernail pour profiter du vent, qu'ils virent une voile venir à eux, & dans peu de tems ils furent certain que c'était un vaisseau de guerre Espagnol qui les fit bientôt prisonniers; déjà ils avaient pensé à se rendre aux Indes avec leurs richesses, & ce malheureux vaisseau emporta leur voyage aux Indes avec eux en Europe.

Les Anglais avaient d'abord été maltraités par les Espagnols; mais Betagh, qui était de la religion Romaine & qui estimait les Espagnols, s'étant annoncé comme leur commandant, il en reçut des marques de distinction, qui servirent à adoucir le sort de ses malheureux compagnons. Pour mériter toujours mieux leurs bontés, il leur dit quel était notre dessein, ce que nous avions fait, ce que nous nous proposons de faire, de maniere qu'ils ne doutèrent pas que nous ne tombassions bientôt dans leurs mains.

Le 29 Février, nous vîmes un bâtiment à l'ancre dans la rade de Guanchaco; nous nous

en faisîmes & ancrâmes auprès de lui : nous n'y trouvâmes que deux Indiens & un enfant : ils nous dirent qu'il y avait un vaisseau très-riche dans la baie de *Paita*.

Le 21 Mars, vers les trois heures après midi, nous vîmes la *Penna Oradado* ou le *Roc caverneux*, & une heure après nous entrâmes avec pavillon Français dans la rade de *Paita*, où nous ne vîmes qu'un petit vaisseau à l'ancre qui n'avait pas son mât de misaine en état de servir. Comme l'argent des revenus de cette ville nous avait été présenté comme une chose importante que nous ne devions pas négliger, j'assemblai mes officiers pour voir les moyens de nous en rendre maîtres. Le lendemain, à deux heures du matin, je m'embarquai avec 46 hommes, laissant le sieur Coldsea & quelques matelots pour garder le vaisseau, & nous faciliter l'embarquement du butin que nous allions faire.

Arrivé au rivage, j'avancai vers la grande église sans trouver de résistance : je trouvai bientôt la ville abandonnée de tous ses habitans : au lever de l'aurore, nous vîmes de grandes troupes de gens rassemblées sur les collines qui nous observaient. J'attendais, quand ils auraient vu notre petit nombre, qu'ils viendraient à nous ; mais au contraire, dès que nous allions à eux, ils se retiraient.



Tout le reste du jour fut employé à embarquer notre butin : il consistait en porcs, en volailles, en calavanzy ou fèves brunes & blanches, en maïs, froment, farine, sucre, noix de cocos, en poêlons & autre vaisselle, enfin une si grande abondance de provisions que nous aurions pu nous en fournir abondamment pour tout le reste du voyage.

Après midi, nous reçûmes un envoyé qui nous demanda ce que nous demandions pour le rachat de la ville & du petit vaisseau. Je demandais 10000 pieces de huit qui devaient être comptées dans 24 heures, au bout desquelles la ville & le vaisseau seraient détruits. Mais le commandant me fit déclarer qu'il ne pouvait ni ne voulait racheter Paita, il se bornait à savoir ce que je demanderais pour épargner l'église. Lorsque ce refus arriva, nous avions emporté de la ville tout ce qui pouvait nous être de quelque utilité, & j'y fis mettre le feu ; les maisons étaient extrêmement sèches, bientôt les flammes dévorantes l'eurent consumée.

Mais à peine Paita était en flammes, que des signaux répétés nous rappellerent au vaisseau qui faisait feu sans discontinuer vers l'embouchure du port : je m'y rendis promptement dans un canot avec trois hommes. Je n'avais pas fait

la moitié du chemin que je vis un grand vaisseau qui avait son mât de perroquet renversé, & qui sur son mât de misaine faisait flotter le pavillon Espagnol. A cette vue deux de mes trois hommes tomberent de frayeur, & lorsque je regardai vers la ville, je ne pus m'empêcher de desirer de n'y être point venu. Ce vaisseau de guerre approchait avec toutes ses voiles déployées, mais Coldsea fit sur lui un feu si vif à l'aide du peu de monde que j'avais laissé à bord, qu'il lui fit suspendre sa course.

Les Espagnols, voyant qu'il fallait combattre à outrance, calèrent les voiles pour se préparer à nous attaquer avec vigueur. Cette inaction de l'ennemi fit que je pus me rendre à bord, & que mes gens quittant le rivage eurent le tems d'arriver; mais ils n'étaient pas encore dans le vaisseau que l'ennemi n'était qu'à une portée de pistolet.

D'abord nous coupâmes notre cable, mais le vaisseau tourna au rebours, & s'approcha si fort de l'ennemi qu'il ne restait qu'un petit espace entre nous & lui. A cet aspect redoutable, notre courage s'abattit, & moi-même, je ne prévoyais que notre ruine certaine: l'artillerie des ennemis pouvait nous couler à fond, & je ne desirais qu'une occasion de chercher notre salut dans la

fuite ; nous le pouvions aussi long-tems que nos mâts seraient debout.

A toutes les minutes, je m'attendais à voir jeter le grapin sur nous, lorsque j'entendis les cris de joie de l'ennemi qui se rassemblait en foule sur le château d'avant ; je croyais que c'était pour s'élancer sur notre bord ; mais bientôt je m'aperçus de ce qui leur faisait élever ces cris de triomphe ; c'était notre pavillon abattu ; je le vis flottant sur la mer, ils le voyaient aussi, & espéraient que nous allions plier les voiles ; mais je détruisis bientôt leur erreur, en faisant arborer un nouveau pavillon sur un des mâts de notre vaisseau.

Lorsqu'ils le virent, ils cherchèrent à s'approcher encore pour s'élancer sur notre pont ; & dans les mouvemens qu'ils se donnerent, ils nous aidèrent sans le vouloir ; ils dirigèrent leur gouvernail vers le côté droit du vaisseau, afin de nous opposer tout le flanc de leur vaste navire ; mais leur feu fit assez peu d'effet ; leur masse seule nous fermait le chemin de la retraite, & ils nous donnerent le tems de nous placer devant eux, & de prendre le vent avant qu'il pût enfler leurs voiles. Je fis promptement étayer nos mâts ébranlés pour porter autant de voiles qu'il nous était possible, nous déployâmes



toutes celles que nous avions à bord , & bientôt nous nous éloignâmes des ennemis. Ils se mirent promptement à l'œuvre , éleverent leurs vergues , dirigerent leur proue vers nous , s'ébranlerent , & firent feu sur notre vaisseau avec leurs pieces de chaffe placées à leur avant. Mais bientôt nous fûmes assez loin pour qu'ils ne pussent nous atteindre : nous ne négligions rien pour conserver cet avantage ; toutes les mains étaient occupées , & réparaient avec promptitude le dommage que nous avions souffert. Durant ce combat, nous n'avions pas eu un homme de tué , ni même de blessé , quoique l'ennemi eût fait un feu assez vif. Un de leurs boulets était entré par un sabord , & avait renversé une de nos pieces entre les ponts , en la mettant en pieces au milieu de nous , sans qu'aucun en eut été blessé. Notre bas-bord , & nos cordages avaient beaucoup souffert : notre grand mât avait reçu un boulet , cependant il resta long-tems encore debout , quoique nous ne l'eussions fortifié qu'avec une bonne corde ; notre mât de misaine avait bien plus souffert , mais il soutint la voile ; il n'y eut que la grande voile de perroquet qui ne put nous aider.

Un coup malheureux nous priva de notre chaloupe , il mit le feu à quelques tonneaux.

de poudre & de plomb qu'on avait laissés sur le tillac par négligence ; en éclatant, ils lancèrent en l'air une ancre qui en était voisine ; elle retomba sur la chaloupe & l'aïbma. Je vis une épaisse fumée couvrir le tillac & s'élever dans l'air ; je crus d'abord tout l'intérieur du vaisseau en feu ; je ne fus rassuré qu'un moment après.

Enfin dans une heure & demie, nous fûmes absolument hors de portée du vaisseau amiral, qui tourna bientôt sa proue & rentra dans le port de Paita. Alors nous diminuâmes de voiles ; nous avions échappé à l'ennemi dans le seul moment, avec les seuls moyens qui nous restaient, & il le fallait, puisqu'il y avait une très-grande différence entre ses forces & les nôtres. Ce vaisseau se nommait l'*Etrange* ou l'*Etonnant* : il avait 56 pieces de canon, & nous n'en avions que 20 ; il avait 450 hommes, & nous que 73, parmi lesquels étaient onze negres & deux Indiens. De plus, ils avaient un grand avantage en ce qu'ils arrivaient préparés ; tandis que nous étions surpris, séparés, & dans le désordre le plus extraordinaire : nos petites armes étaient mouillées & nous étions inutiles ; dans le plus fort du combat, il fallait que le tiers de mes gens fussent occupés non à combattre, mais à travailler avec ardeur pour réparer le mal, & préparer

les moyens d'une défense imprévue ; ils étaient forcés d'y travailler sans avoir d'armes eux-mêmes, & presque sans espoir d'échapper. Le charpentier & ses gens étaient occupés à faire des sabords pour nos pièces de chasse qui étaient à l'arrière, ouvrage qui ne nous fut d'aucun usage.

Le bonheur d'avoir échappé nous parut d'autant plus grand, que le danger avait été extrême, nous venions de faire de la ville un grand incendie qui s'étendait sur l'église même, quoique sa destruction ne fût point entrée dans nos projets ; & sans doute, si nous étions tombés dans les mains de l'ennemi irrité, il ne nous aurait fait aucun quartier. Mais ce bonheur était joint à des pertes qui se firent sentir vivement dans la fuite ; la perte de notre chaloupe & de notre ancre était irréparable ; elle nous causa tous les maux qui doivent remplir la suite de notre relation. Il ne nous restait plus qu'une ancre ; celle que nous avions perdue à Paita était la troisième que nous laissions dans la mer, & manquant de chaloupe, nous ne pouvions rien entreprendre avec succès.

Le même soir, nous vîmes une voile sous le vent. Je crus que c'était une de nos prises ; je portai vers le couchant toute la nuit, & le jour naissant



naissant nous montra deux voiles ; je portai sur elles ; bientôt nous pûmes voir que l'une se rendait à Paita , & que l'autre cinglait vers nous ; plus nous nous approchions , moins je pouvais me tromper ; je vis bientôt qu'il fallait revirer de bord , & s'éloigner avec toutes ses voiles ; avant de pouvoir le faire , nous en étions assez près pour distinguer que ce vaisseau était le *Brillant* , le second des vaisseaux de guerre que les Espagnols avaient dans ces mers. Il avait été bâti en France , portait 36 canons , un équipage nombreux , des mâts , des voiles & des cordages meilleurs que ceux qu'on trouve dans ces contrées ; sa marche était supérieure à la nôtre , & quoique dans le milieu du jour il fit un calme , il s'approcha toujours plus près de nous. Cependant la nuit commençait à se répandre , & je pus me servir d'une vieille ruse de guerre , nouvelle peut-être pour ces climats ; c'est de mettre une lumière dans une vieille futaille vuide , & de la pousser loin de nous , j'obscurcis une partie de cette espèce de lanterne afin de la rendre plus semblable à une lumière de vaisseau , & je pris une route différente.

Au point du jour , je ferlai toutes mes voiles , afin de frapper moins la vue de l'ennemi. Le vaisseau auquel nous venions encore d'échap-

per, était celui où Betagh, mon ancien capitaine de marine, était écouté & honoré. Par son conseil, l'amiral avait donné au capitaine de ce navire, l'ordre de nous venir chercher à *Lobos*, où avait été fixé notre rendez-vous, tandis que lui-même était venu nous chercher à *Paita*.

Après avoir été poursuivis si vivement, nous gagnâmes la haute mer à 30 milles du rivage; ensuite nous nous rassemblâmes pour voir ce qu'il nous convenait de faire; nous n'avions rien appris touchant le *Succès*. J'avais entendu dire à *Paita*, que toute navigation sous le vent était interdite pour six mois; notre prise dont j'avais voulu faire un brûlot, avait été enlevée par le *Brillant*; je n'avais qu'une ancre, point de chaloupe, & j'ignorais ce qu'était devenu le *Mercur*.

C'est au milieu de ces embarras & de ces dangers que j'assemblai mes officiers; je leur dis que mon opinion était, dans les circonstances où nous nous trouvions, de quitter les contrées sous le vent, & de venir du côté du vent; qu'on n'avait aucun soupçon de notre existence sur les côtes du Chili; qu'en s'y rendant, on échappait plus sûrement aux vaisseaux de guerre des ennemis; qu'après avoir fait de l'eau dans l'isle Fer-

mandez, nous pourrions croiser tout l'été vers les ports de la Conception, de Valpareïso & Coquimbo, & avec les navires que nous prendrions, nous fournir d'ancres, de cables, de chaloupes, & faire un brûlot avec l'un d'eux. Tous approuverent ma proposition. Nous déployâmes donc nos voiles, & cinglâmes du côté du vent, ou vers le midi.

Mon plan était ensuite de revenir sur les côtes de Mexico, où j'espérais m'avancer jusqu'aux côtes de Californie & aux trois *Isles Marie*, parce qu'il était vraisemblable que nous trouverions le *Succès* dans l'un ou l'autre de ces lieux. Ces lieux étaient commodes pour nous, l'un pour faler des tortues, l'autre pour surprendre le vaisseau de Manille, & faire de l'eau & du bois; cette surprise pouvait être tentée, si j'avais le bonheur de trouver mon compagnon & de faire un brûlot, comme j'espérais le pouvoir.

Ce fut le 26 Mars, qu'après avoir rafermi notre grand mât, & mis une nouvelle voile, nous cinglâmes vers le sud, espérant d'y parvenir dans cinq semaines. Le 31, comme nous pompions l'eau de notre vaisseau, nous la trouvâmes plus abondante, & de plus, noire comme de l'encre. Je soupçonnais que l'eau avait atteint notre poudre. J'entrai dans la soute où on



la tient, & j'y entendis l'eau pénétrer comme au travers d'une écluse; elle en avait gâté la plus grande partie, & nous en pûmes seulement sauver six tonneaux.

Après une recherche exacte, nous trouvâmes un trou sous le bec ou l'avant du vaisseau, causé par un boulet, reçu dans le dernier combat, mais qui était resté dans l'enfoncement qu'il avait fait; l'agitation du vaisseau dans la haute mer l'avait fait tomber, & un courant d'eau avait couru dans la cale; nous mîmes le vaisseau un peu sur le côté, & bouchâmes le trou avec la plus grande exactitude.

Le 11 Mai, nous découvrîmes la grande isle Juan Fernandez; nous y fîmes de l'eau avec peine jusqu'au 21, mais alors s'éleva un ouragan qui venait de la mer, & nous environna bientôt de vagues; en peu d'heures nos cordages furent détruits; l'eau ne pénétrait point cependant encore dans le vaisseau, mais tout nous annonçait qu'il allait être brisé; n'ayant plus de cordages, ne pouvant plus rien faire pour préserver le bâtiment, nous échouâmes, certains de périr tous ensemble.

Notre grand mât, celui de misene, les vergues, tout avait été abattu; & ce fut un bonheur pour nous: car nous les rassemblâmes pour

en faire un radeau , avec le secours duquel nous arrivâmes au rivage : avant que le vent eut cessé , nous fûmes tous sur la terre excepté un seul homme.

Mon premier soin dans ce désastre , fut de sauver ma patente , puis d'enlever la poudre qui se trouvait dans le lieu le plus élevé du vaisseau ; j'en emportai la plus grande partie avec sept à huit sacs de pain que nous nous hâtâmes d'emporter , parce que le bâtiment allait être mis en pièces ; peu de minutes après que nous l'eûmes quitté , il fut rempli d'eau. Nous en emportâmes aussi deux ou trois compas , quelques livres & quelques instrumens de mathématiques.

Lorsque nous fûmes sur le rivage , nous nous vîmes sans aucun des moyens nécessaires à notre entretien. Pas une chaise , pas un lit où nos membres fatigués pussent se reposer ; la terre inondée devait être seule notre lit & notre oreiller , & elle le fut.

Dès le soir , les officiers vinrent vers moi pour chercher les moyens de retirer encore quelques secours de notre vaisseau brisé ; nous avions allumé du feu , nous nous enveloppâmes dans ce que nous possédions , & nous assîmes autour de notre foyer , où nous dormîmes tran-

quillement, autant qu'on le pouvait dans ces circonstances. Mais le matin nous nous levâmes à la première lueur du jour, & nous regardant les uns les autres, il nous semblait que nous sortions d'un songe. Notre malheur avait été si prompt, que nous ne le croyions qu'avec peine.

Je vins vers nos gens pour les mettre au travail que nous avions résolu de faire la veille : mais ils étaient si dispersés que nous ne pûmes les rassembler, & c'est ce qui nous fit perdre notre bœuf & notre porc salés. La chaleur était très-vive, & l'on n'avait point de tentes ni de huttes pour s'en mettre à couvert : nous cherchions à nous en procurer, lorsqu'un nouvel ouragan s'éleva & gâta les provisions qu'on aurait pu tirer encore du navire, excepté un tonneau de bœuf salé & un de farine que nous pûmes amener sur le rivage.

J'avais sauvé 1100 écus appartenant aux propriétaires du vaisseau, il me fut impossible de sauver le reste qui se trouvait dans la chambre où l'on tenait le biscuit, lieu où il était le plus en sûreté.

Je n'ose dire combien mes premières idées, après notre naufrage, furent tristes & noires. Je pensai d'abord au moyen de nous procurer les



moyens de subsistance, sur le partage que j'en ferais aux matelots, sur l'économie que j'y mettrais pour ne pas les consommer avec imprudence. A environ demi-mille de la mer, je vis une place commode pour faire élever une tente pour moi; de chaque côté, & à un jet de pierre de distance, coulait un beau ruisseau. Sous la main, on y trouvait du bois pour faire du feu, & des arbres pour notre usage. L'équipage se plaça autour de moi, de manière que je pouvais me faire entendre de tous sans effort. Après nous être munis contre toutes les incommodités du tems, nous nous assimes ensemble autour d'un grand feu, & nous fîmes rôtir des crabes sous la cendre.

Je commençai à voir que des débris de notre vaisseau nous en pourrions construire un autre qui pourrait nous sortir de cette isle. Je consultai le charpentier; mais je fus surpris de sa réponse. *Je ne puis cuire des briques sans paille*, me dit-il, & il s'éloigna en murmurant.

Du charpentier j'allai au forgeron, & je lui demandai ce qu'il pourrait faire pour nous aider, dans le dessein qu'on avait formé de construire un petit vaisseau. Il me fit espérer qu'il pourrait travailler tout le fer nécessaire, ayant sauvé avec

peine son soufflet du naufrage ; il ne doutait pas qu'on ne trouvât encore bien des choses utiles, si on le cherchait avec soin.

Le 8 Juin , nous abattîmes le tronc sur lequel nous voulions construire le bâtiment , & nous le façonnâmes pour en faire la quille : un moment de bonne humeur porta le charpentier à y travailler ; mais tout-d'un-coup il abandonne le travail , se tourne vers moi , fait un jurement terrible , & déclare qu'il n'y touchera plus , qu'il ne veut être esclave de personne , qu'il croyait que le lieu où il était , valait autant que celui où l'on voulait aller : il m'insulta si durement que je lui répondis avec ma canne. Après cette querelle , il en vint à un accommodement avec moi , exigea que je lui donnasse vingt écus, lorsque l'éperon & l'échaffaudage du bas bord seraient achevés , & cent piéces de huit lorsque tout le bâtiment serait fini.

Nous travaillâmes tous ensemble pour le construire , & en deux mois il fut déjà bien avancé ; nous en avons l'obligation surtout aux soins & à la sagacité du forgeron qui se nommait *Popplestone* , qui fondit & façonna des marteaux , des repoussoirs , des limes , des vilebrequins , des moules , des bâles , fit tous les

outils nécessaires, ainsi que des caisses pour conserver la poudre ; il couvrit ces dernières avec des peaux de veaux marins, & les rendit enfin aussi propres que d'un usage commode ; il nous fit de plus une chaloupe de ses propres mains, ce qui était une des choses qui nous étaient les plus nécessaires.

Pendant quelques jours, tout se fit avec ordre & avec soin ; une moitié de l'équipage travaillait pendant un jour, tandis que l'autre se reposait. Mais bientôt on vit succéder le plus grand tumulte & un désordre si funeste, qu'il est étonnant que nous ayions pu sortir de ce lieu par nous-mêmes.

Un après midi tous mes gens s'éloignèrent, & je ne vis plus auprès de moi que le chirurgien Adams, l'agent Hendry, mon fils & le lieutenant Dodd, homme sur le sens duquel j'avais droit de peu compter. Le soir j'appris qu'ils s'étaient rassemblés sous un grand arbre, qu'ils y avaient fait un nouveau règlement, un nouvel accord ; qu'ils avaient exclus les propriétaires Anglais de tout partage sur ce qui pourrait se prendre à l'avenir ; qu'ils m'avaient déposé de ma charge de capitaine, & qu'ils avaient résolu de faire le voyage de la Jamaïque. Pour me déclarer leurs intentions, ils avaient élu *Morpheus* pour leur orateur.



Il me dit que puisque le *Diligent* était détruit, ils étaient devenus leurs propres maîtres ; que leurs engagemens avec les propriétaires & avec moi n'avaient plus aucune force, puisque le vaisseau n'existait plus , qu'ils avaient un nouveau règlement plus propre à produire le bien commun ; que si j'y voulais souscrire, ils le voulaient bien ; sinon qu'ils ne se confieraient pas plus long-tems à ma conduite ; qu'ils ne voulaient pas être joués aussi vilainement que Clipperton s'était joué de quelques-uns de ses gens , qui avaient été pris séparément & qu'il n'avait pas voulu reconnaître , & que par-là il avait laissé pendre devant ses yeux comme pirates.

Selon cet accord , les propriétaires étaient exclus , mais je l'étais aussi de la part qu'on m'avait d'abord assignée ; je ne le trouvais pas juste, & je ne voyais point ce que je devais faire dans ces circonstances. Enfin je compris qu'il était d'une nécessité absolue pour moi d'y souscrire, afin de pouvoir sortir de l'isle sur laquelle ils avaient tout pouvoir de me laisser.

Après avoir , pour le bien de la paix , & contre ma volonté , consenti à tout ce qu'ils pouvaient désirer , je leur recommandai le vaisseau commencé ; je leur dis que je ne doutais point qu'ils n'y travaillassent avec constance , afin que

plus promptement achevé , on put plus promptement aussi exécuter le dessein pris en commun. Tous dirent que telle était leur volonté.

Mais le lendemain matin , comme je me rendais sur le rivage selon ma coutume , pour les encourager chacun au travail , je n'y trouvai que le charpentier avec deux ou trois matelots ; car quoiqu'il eût approuvé le projet des autres , il espérait cependant recevoir quelque argent de moi , s'il travaillait avec soin , quoiqu'il ne m'en eût point parlé. Je le priai d'aller s'informer , si le reste de l'équipage ne s'était point encore rassemblé sous le grand arbre. Il ne demeura pas long-tems , & je fus bientôt le but de cette assemblée. Ils environnèrent ma tente ; Morphews & Stewart , leurs agents , s'approchèrent & me dirent , qu'ils s'adressaient à moi , au nom de tout le peuple , pour me redemander tout ce que j'avais en garde pour les propriétaires , & particulièrement 750 livres d'argent en morceaux , une tasse d'argent qui pesait 75 onces & 230 écus en monnaie.

Je me refusai d'abord à leurs demandes ; mais ils me dirent que je ne devais pas seulement contester ; qu'ils désiraient tout ce qu'on avait tiré des débris du vaisseau , tout ce que ces propriétaires ne pouvaient se procurer avec ses

débris , & qu'il avait été décidé que ces biens leur revenaient. Enfin , je fus obligé de leur tout accorder , & sur le moment , ils se le partagerent entr'eux selon leur nouveau règlement.

De plus , ils annullerent le peu de pouvoir qui m'avait été laissé sur eux , & le moindre d'entr'eux s'estima être mon égal. Quelquefois ils me refuserent ma part de la pêche , & s'étonnaient de ce que je ne mettais pas la main à l'œuvre aussi bien qu'eux , ne voulant point être mes valets , & se contenter de mon reste après que j'aurais choisi le meilleur. Pour couronner leurs outrages , mon premier lieutenant qui devait quelquefois manger avec moi , quitta ma table , & appella Morphews à la sienne , afin qu'il eut une meilleure nourriture. Fatigué de leur constante mutinerie , j'en vins à croire que j'affronterais plus volontiers les dangers de la mer dans une petite chaloupe ouverte , que de souffrir tout , dans ce lieu , d'un équipage qui ne connaissait plus de frein. J'évitais de leur rien commander , je les laissais entièrement leurs maîtres , je pris soin de n'avoir plus rien de commun avec eux ; j'étais mélancolique & rêveur , & je les évitais comme les plus méchants des hommes. Ils observerent le changement qui s'était fait en moi ; ils en prirent ombrage comme si je m'oc-



cupais à reprendre mon ancienne autorité sur eux. Ils résolurent de me repousser avec les armes, & enfin ils se rassemblèrent en troupe, ayant à leur tête Morpews & Brooks, vinrent à ma rencontre, & avec une effronterie insupportable, en présence de tout l'équipage, menacèrent de donner la mort à mon fils, parce qu'il avait dit à Morpews, que chacun des assistans ne l'avait pas élu pour son orateur. Après m'avoir traité avec cette indignité, ils s'amuserent à perdre le tems avec leur poudre & leur plomb, à tirer des chats, & dissipèrent en peu de jours toutes les provisions de guerre.

Ce que je raconte, se passa dans l'espace de tems qui est entre le 24 Mai & le 15 Auguste, jour dans lequel nous vîmes un grand vaisseau qui causa dans notre troupe beaucoup de mouvemens & d'inquiétude. Avant qu'il fut en travers de la baie, nous éteignîmes tous nos feux, & enfermâmes nos negres & nos Indiens, afin que si le calme retenait le vaisseau à quelque distance, l'un d'eux ne s'y rendit pas à la nage. Nos craintes furent cependant bientôt dissipées; bientôt il regagna la haute mer, & parut dans un si grand éloignement qu'il ne pouvait être vu que par quelques-uns d'entre nous.

Dans cette occasion où je marchai gaiement

en armes avec la plupart de mes gens, je vis que plusieurs d'entr'eux obéiraient encore à mes ordres. Je leur dis que je voyais avec plaisir que leurs armes fussent en si bon ordre : mais ils me répondirent assez grossièrement, que c'était pour l'amour d'eux qu'ils les tenaient ainsi.

A peine ce trouble fut apaisé, qu'il s'en éleva un nouveau entr'eux. On proposa la question s'il fallait continuer le navire, ou l'abandonner; s'il ne conviendrait pas mieux de construire deux grandes chaloupes, & de brûler ce qui était fait. Les travailleurs & la plus grande partie des autres, soutenaient avec moi les avantages d'un vaisseau. Sur le soir le charpentier vint me dire pourquoi je ne lui avais pas envoyé l'argent dont nous étions convenus au commencement; cette demande était injuste, puisque le tems du payement n'était pas encore venu, & que peut-être je ne le verrais jamais. Cependant, je crus qu'il fallait l'obliger, & je lui envoyai son argent.

Pour ajouter encore à nos maux, il se forma un troisieme parti, qui résolut de ne rien faire de ce qu'avaient conclu les deux autres, & de demeurer dans l'isle. Ils se séparèrent des autres, & l'on vint me dire qu'ils voulaient venir durant la nuit autour de la tente & du vais-

seau que l'on construisait , pour enlever la poudre , le plomb , les instrumens & tout ce qui leur tomberait sous la main. Pour l'empêcher , je pris les armes , les munitions , tout le butin , & je menaçai de faire feu sur ceux qui viendraient rôder autour de la tente comme sur des ennemis.

Cette nouvelle dissention affaiblit la troupe qui s'était élevée contre moi ; déjà je pus m'apercevoir que l'on m'écoutait davantage , & j'en profitai pour faire avancer le travail ; le lieutenant Brook vint avec honnêteté à moi & désira que nous mangeassions ensemble. Mais je ne pus lui ôter la principale cause de sa considération pour Morphews. Cependant je sus rendre utile ce changement , & je l'employai à faire perfectionner promptement notre vaisseau. Nous nous y employâmes de la tête & des mains : le champ était couvert de planches , & déjà les plus grandes difficultés étaient vaincues. Mais nous n'avions de planches que celles qui avaient formé le vaisseau détruit , & elles se trouverent si sèches , si peu maniables que le feu ni l'eau ne pouvaient les rendre flexibles , & propres à l'usage pour lequel on les destinait : elles se fendaient , se séparaient comme du verre , & tout nous persuadait qu'a-



près toutes nos peines , il nous faudrait attendre patiemment dans la prison où nous avions été jetés , que de nouveaux moyens se présentassent pour reparer notre malheur.

Cependant à l'aide d'un travail opiniâtre , & par différentes inventions, nous parvinmes à rassembler les pieces diverses & à en faire un navire , mais tel qu'on pouvait bien dire qu'on n'en avait jamais vu de semblable , ou du moins , qu'il n'y en avait point eu de pareil dans ces mers.

Le 9 Septembre , la chaloupe dont j'ai déjà parlé , achevée par notre armurier ou forgeron , fut lancée à l'eau. Elle nous servit pour perfectionner notre navire , & pour aider à nous fournir des choses nécessaires à notre entretien dans le voyage que nous nous proposons de faire : car toutes nos provisions consistaient alors en un tonneau de bœuf salé , cinq ou six boisseaux de farine de cassave , & quatre ou cinq porcs vivans.

Je fis diverses tentatives pour faler du poisson & du veau marin , mais je ne pus y réussir. Enfin nous fûmes assez heureux pour parvenir à faler le congre ou l'anguille de mer après l'avoir mis en morceaux : nous l'ouvrons vers l'épine du dos , nous le jetions dans l'eau salée ,  
puis

puis nous le suspendions, afin de le dessécher sur la fumée. Comme aucun autre poisson ne pouvait se faler de cette manière, nous recommandâmes à nos pêcheurs de prendre autant de congres qu'il ferait possible.

Alors ceux qui n'avaient point voulu prêter leurs mains au travail, connurent leur sottise; car déjà ils étaient las de vivre dans ce lieu: ils offrirent leurs services pour aller à la pêche; chacun donnait les excuses les moins sages pour justifier sa conduite passée & son inaction. Lorsque nous eûmes lancé notre nouvelle chaloupe, elle nous fit entrevoir plus de bonheur, car du premier essai que nous en fîmes à la pêche, elle nous rapporta le soir une grande abondance de poissons de diverses espèces, & sur-tout 200 congres: c'était un bon commencement. Chaque tente en prit un certain nombre pour les faler.

Nous éprouvions combien il était utile d'avoir une grande chaloupe, & je priai le lieutenant Brook, le seul d'entre nous qui fut plongeur, d'essayer s'il ne pourrait point tirer quelques débris que nous voyons encore sous l'eau; il l'entreprit donc, mais il n'en put tirer qu'un petit morceau, avec deux parties rompues des chandeliers d'église qui faisaient partie des biens des propriétaires.

Notre chaloupe revenait chaque jour chargée de poissons ; notre armurier exerçait nos gens à se servir du croc , & à faire des cordes neuves avec les restes éraillés des vieilles ; il fit achever ainsi sur le rivage tout ce qui nous manquait pour les cordages ; nous rassemblâmes les pieces de nos voiles déchirées , le tonnelier faisait de nouvelles futailles ; & en peu de tems nous eûmes des mâts , qui , arrangés avec leurs cordages , n'avaient rien de choquant à la vue.

Après avoir fait tout ce que nous pouvions faire , il ne nous restait plus qu'à lancer le vaisseau à l'eau pour qu'on pût mieux juger du succès du travail & en jouir ; tout d'un coup un cri commun s'éleva ; des pompes , disaient-on , il nous manque des pompes ! il fallut s'en occuper ; & par un travail infatigable , nous parvinmes à réparer celles de l'ancien vaisseau , & à les rendre propres à celui qui venait de sortir de nos mains.

Nous trouvâmes le moyen de le lancer à l'eau dès que la mer fut haute. Nous avions rassemblé environ 2300 congres dont chacun pesait une livre , & 2400 pintes d'huile de baleines , utile pour cuire les alimens ; telle était , joint à ce dont nous avons parlé ci-des-



fus, toutes nos provisions pour nous embarquer.

Quand notre vaisseau ne fut plus sur le chantier, il fallut lui donner un nom, & je lui donnai celui de *La Réparation*: quoique j'eusse des craintes sur sa durée, cependant tout allait assez bien. Nous savions qu'il était dangereux de demeurer long-tems dans cette rade, & qu'il l'était d'autant plus que nous n'avions d'ancres qu'une grosse pierre attachée à un mauvais cable; que le moindre orage pourrait nous jeter sur les rochers & mettre en pieces ce que nous venions d'édifier avec tant de peines; nous nous hâtâmes de remplir nos futailles d'eau & de transporter tout ce qui nous était nécessaire.

Notre vaisseau portait deux mâts, & pouvait être un bâtiment de 20 tonneaux; la seule pompe que nous avions, se trouva suffisante pour épuiser l'eau qui y pénétrait.

Le 6 Octobre, nous quittâmes le rivage pour nous rendre tous à bord. Onze à douze des nôtres demeurèrent sourds à nos représentations & n'y répondirent que ces mots: *nous ne sommes pas encore préparés pour un autre monde*. Nous les laissâmes donc avec un nombre égal de Nègres ou d'Indiens dans cette isle.

Elle est belle, l'air y est sain; de 70 hommes que nous étions, il n'y en eut pas un qui

fat malade une heure pendant les cinq mois & onze jours que nous y demeurâmes, quoique nous y fussions mal nourris, & sans pain comme sans sel. Je puis en dire toute l'excellence, moi qui y descendis gouteux & impotent, & qui m'y trouvai bientôt l'un des plus forts & des plus actifs qu'il y eut parmi nous.

On trouve sur le sommet de quelques montagnes de cette isle, des plaines couvertes de forêts de lauriers d'Italie : dans la plupart de ses vallées, on trouve des palmiers qui croissent avec des nœuds ou articulations polies, comme le roseau, & dont les uns sont hauts de 30, les autres de 40 pieds. Les marins nomment chou de palmier le sommet de cet arbre. Lorsqu'on le coupe, on y trouve une espèce de chou blanc & tendre; mais pour avoir un de ces choux, il nous fallait couper un bel & grand arbre.

La partie septentrionale de cette isle est marécageuse; l'eau qu'on y trouve est fort bonne & se conserve très-bien en mer; dans les montagnes qui sont au couchant, on trouve deux cascades, dont la chute paraît être de 300 pieds perpendiculaires. C'est sur ces montagnes & sur leurs limites que croissent les plus beaux palmiers, elles offrent la perspective la plus romantique.

Nous ne trouvâmes pas assez de chèvres sur les montagnes pour nous engager à les poursuivre ; mais les chats y sont si nombreux qu'on ne pouvait faire un pas sans en mettre en fuite : ceux dont l'estomac s'accommodait de leur chair, trouvait qu'un seul repas d'un tel aliment, leur était plus utile que quatre ou cinq faits avec du poisson. Les Espagnols qui y portèrent des chèvres, y ont multiplié ensuite les chiens pour les y détruire. Mais comme les chèvres y ont trouvé des asyles inaccessibles, où les chiens ne peuvent les poursuivre, elles y subsistent, & leur race y fournira longtems des provisions à leurs ennemis & aux hommes.

Le tems où les lions marins viennent sur le rivage pour faire leurs petits, se trouva le même que celui que nous y passâmes. Ils ont le corps d'une grosseur incroyable ; long de 10 à 11 pieds, ils en ont presqu'autant en circonférence : je croirais que chacun peut remplir un tonneau d'huile ou de graisse : ils sont si paresseux qu'en arrivant sur le sable, on les voit s'endormir, & ils y demeurent assoupis pendant un mois : tel est leur engourdissement qu'on peut lâcher un coup de pistolet devant leur tête sans les troubler. Dans les lieux où ils se rassemblent pour allaiter les petits, c'est toujours un vieux & grand lion



marin qui fait une garde constante , & dès qu'un ennemi approche , il commence à rugir d'une maniere effrayante , il menace de la mort celui qui ose troubler leur repos , & vraisemblablement un combat avec cet animal ferait redoutable.

Nous avions accoutumé de marcher autour d'eux sans crainte , parce qu'excepté ceux qui prennent soin des petits , ils étaient ensevelis dans un profond sommeil : c'est sur la terre qu'ils s'accouplent , qu'ils font leurs petits qui s'accouplent eux-mêmes avant que le tems arrive où ils vont se plonger dans la mer , tant leur accroissement est rapide. On peut nommer aussi loups-marins les veaux marins , puisque leur tête est plus semblable à celle du loup qu'à celle du veau : ils different des veaux qu'on voit dans l'hémisphère septentrional , car la tête de ceux-ci ressemble en effet davantage à celle du chien. Ils sont naturellement grondeurs , & ils grondent avec colere dès qu'on les approche : leur queue est formée de deux nageoires , par le moyen desquelles ils nagent avec autant de vitesse que les lions marins.

Tout ce qu'on voit , tout ce qu'on entend sur cette isle , est différent de ce qu'on trouve ailleurs. Sa situation même lui donne un air sauvage ,

une beauté irrégulière qu'il n'est pas facile d'exprimer : il ne l'est pas de décrire la diversité des points de vue sur les hauteurs , des collines inaccessibles pendant le jour , l'obscurité , la solitude des étroites vallées durant la nuit : le bruit des flots qui frappent sans cesse le rivage , celui des cascades qui tombent dans de profonds abîmes , les mugissemens des lions & des veaux marins , la voix plus claire & plus résonnante de leurs petits , font un charivaris si sauvage & quelquefois si effrayant que l'homme le plus robuste doit y avoir été long-tems avant de pouvoir y jouir des douceurs d'un sommeil rafraîchissant , & n'y plus éprouver de sentimens de terreur.

Nous fûmes donc sous voile le 6 Octobre : on fait quels étaient nos vivres ; nous étions au nombre de 40 , nous couchions sur des paquets d'anguilles de mer ; nous n'avions aucune commodité , point d'habits , point de chemises dont nous pussions changer ; autour de nous s'élevait une insupportable puanteur. Nous n'avions aucun vase pour boire ; nous buvions avec un roseau plongé dans un tonneau , qui servait à tous , & était dégoûtant pour plusieurs : les morceaux les plus insipides que nous mangions , faisaient naître parmi nous des querelles qui ne finissaient point , & on entendait des cris éter-

nels. Notre foyer était formé de la moitié d'un tonneau rempli de terre, & notre cuisine se faisait avec tant de lenteur qu'elle causait un long tintamare du matin au soir.

C'est ainsi que nous allions voguer sur l'Océan ; nous nous estimions heureux de pouvoir naviger encore une fois, & nous vivions dans l'espérance que bientôt nous aurions quelque bonne rencontre : tous les jours lorsque le vent de mer soufflait, nous étions en danger ; car notre vaisseau n'était élevé que de 16 pouces au-dessus de l'eau, & les vagues y entraient dès qu'elles s'élevaient : notre tillac était à jour, & nous n'avions point de toile cirée pour le couvrir ; il fallait que notre pompe fut toujours en mouvement pour nous empêcher d'être submergés.

Le 10 Octobre nous découvrîmes un grand vaisseau qui nous parut avoir été construit en Europe ; je tremblais que ce ne fût un vaisseau de guerre : malgré notre inquiétude, nous courûmes sur lui. L'ennemi qui découvrit notre voile brune, soupçonna ce que nous étions, & tourna vers le couchant pour s'éloigner à toutes voiles. Il éleva son pavillon, & tira un coup de canon, toujours en fuyant. Mais deux heures après, la mer fut calme, & nous nous servîmes de nos rames.



Cependant nous cherchâmes nos armes & les trouvâmes en fort mauvais état. Le tiers de nos fusils était sans pierre, & nous n'avions que trois fabres ; qu'un seul canon mal monté , placé sur le tillac , deux boulets & quelques clous enchaînés , des rêtes de clous , le battant de la cloche de notre vaisseau naufragé , & quelques sacs de cailloux arrondis par les flots & qui nous avaient servi à la chasse ; nous ne pouvions être plus mal équipés pour un abordage & pour un combat , & c'étaient là nos seuls moyens pour prendre un autre navire.

Dans environ quatre heures , nous parvinmes à ce vaisseau , chacun paraissant se reposer sur son courage , regardait ce bâtiment comme devenu notre proie. Mais lorsque nous vîmes de plus près sa force , ses canons , ses pierriers , ses nombreux défenseurs , dont les armes brillantes recevaient du soleil un nouvel éclat , que nous nous entendîmes appeller chiens d'Anglais , qu'on nous offrait d'un air méprisant des secours pour venir sur leur bord , & qu'en même tems ils firent une décharge qui tua notre canonier & abattit notre mât d'avant , la plupart de mes gens furent ébranlés , & sur-tout ceux qui auparavant étaient les plus ardents : ils demeurèrent un instant appuyés sur leurs rames :

je les encourageai ; nous sommâmes les Espagnols de se rendre , & chamaillâmes avec eux jusqu'à ce que nous les eussions dépassés ; pour arrêter l'ennemi , il fallait l'accrocher ; trois fois nous l'essayâmes , mais toujours sans succès.

La nuit vint , le calme continua , & nous nous munîmes de crocs pour recommencer le matin nos opérations. Nous avions résolu , ou de prendre le vaisseau , ou d'en être pris. Dès la pointe du jour , 20 hommes se jeterent dans la chaloupe , qui se mit en travers de l'ennemi tandis que je l'accrochais : déjà la chaloupe m'assurait de son succès , déjà je croyais combattre & vaincre , lorsque le vent s'éleva & que le vaisseau s'éloigna de nous. Ce vaisseau s'appellait la *Perle* & il avait appartenu à un armateur de St. Malo dans la dernière guerre ; alors il portait 40 canons. Nous ne perdîmes dans cette escarmouche que notre canonier Gilbert Henderson , mais nous eûmes trois blessés ; le premier lieutenant Brook le fut à la jambe ; notre premier bosman Coldsea aux parties , & un des matelots sur le dos. Deux d'entr'eux se rétablirent , & il y eut dans leur guérison quelque chose d'extraordinaire ; car le chirurgien n'avait d'autres médicamens que de l'huile de veau marin , & quelques autres choses qu'il avait trouvées dans

Pisle ; mais Coldsea , après avoir languï misérablement pendant neuf à dix mois , mourut enfin.

Notre situation ne pouvait être plus déplorable ; car dès que nous eûmes été séparés du vaisseau , il s'éleva un vent violent qui dura quatre jours sans relâche , tel enfin que durant tout cet espace , nous n'eûmes pas une heure l'espérance de nous sauver. Il fallut nous traîner sur le tillac pour emboffer notre chaloupe , qui tenant au vaisseau par une corde fort courte, donnait à chaque vague des coups si violents à l'arrière du bâtiment, qu'elle semblait devoir le fracasser à chaque instant. La mer était très-haute, elle couvrait notre pont , & chaque vague semblait nous annoncer la fin de notre voyage. Aussi la frayeur extrême que cette tempête inspira , porta plusieurs de nos gens à déclarer qu'à la première occasion , ils descendraient sur le rivage & ne le quitteraient plus.

Dans cette extrême nécessité , je jetai les yeux sur la relation de Frezier , & sur ce qu'il dit de l'isle *Iquique* , je proposai à mon équipage de faire une tentative dans ce lieu là ; tous approuverent mon projet , & nous y dirigeâmes notre course. Il nous fallut trois semaines pour arriver à cette latitude. Nous jetâmes notre



ancrer à quelque distance , & pénétrant au travers des rochers avec notre chaloupe , nos gens virent des Indiens qui les invitaient à descendre sur le sable. A cette invitation amicale , ils s'élancerent sur le bord , & marchant à la maison du chef , après avoir traversé le village , ils y trouverent des vivres plus précieux alors à nos yeux que l'or & l'argent.

Ce trésor consistait en 60 boisseaux de farine de froment , 120 de différens grains , du bœuf , du mouton , du porc , quelques milliers de livres de poisson salé , beaucoup de volaille , du biscuit , du pain blanc pour quatre ou cinq jours , & cinq ou six cruches de vin du Pérou & du brandevin. Ce qu'il y a de plus encore , nous trouvâmes une grande chaloupe pour apporter tout le butin au vaisseau ; car la nôtre pouvait à peine porter les hommes qui étaient descendus.

On ne peut exprimer par des paroles l'ivresse de la joie que ces provisions firent naître dans le vaisseau. Les banquets succédaient à la faim , l'abondance à la disette. Le pain blanc fut partagé entre tous , ainsi que le brandevin , & j'eus soin de ne leur en laisser boire qu'avec modération ; chacun n'en eut d'abord qu'une demi-chopine. Après avoir vécu un jour ou deux de

cette nourriture faine , nous nous étonnâmes que notre estomac eût conservé ses forces, après nous être nourris long-tems avec nos anguilles insipides & puantes , cuites dans l'huile de veau marin.

Notre second lieutenant *Randall*, qui avait conduit l'entreprise, me dit qu'il n'avait pas trouvé la moindre résistance. Le peu d'Indiens qui s'étaient trouvés dans l'isle, s'étaient aidés à piller les Espagnols, & avec autant de satisfaction que nous-mêmes.

Cette petite colonie d'Iquique, consiste en une soixantaine de maisons éparpillées & mal bâties, & en une petite église. Il n'y a pas un coin de terre couvert de verdure dans cette isle, elle ne produit rien de ce qui peut fournir aux nécessités de la vie, pas même de l'eau, que ses habitans vont chercher dans des chaloupes à *Pisagua*, lieu situé plus au nord à dix milles de distance. Notre chaloupe s'y rendit & fut bientôt de retour.

Nous résolûmes de tenter quelque entreprise sur la rade de *Nasco*, ou à *Pisco*, & nous déployâmes nos voiles pour nous y rendre: nous arrivâmes le même jour à la hauteur de *Sierra*, qui domine *Nasco*, & deux heures avant le jour, nous rencontrâmes un gros vaisseau. Les

circonstances de notre combat avec lui furent semblables à celles du combat avec la Perle : nous l'attaquâmes, & le calme nous prit. Nous espérâmes pendant sept à huit heures de nous en rendre maîtres ; puis il s'éleva un vent si violent, qu'il fallut l'abandonner ; car notre vaisseau était si faible, qu'il aurait été mis en pieces en heurtant contre celui que nous attaquions ; il s'appellait le *St. François Palacio*, portait 700 tonneaux, huit pieces de canons, dix pierriers, & était bien muni de petites armes.

C'était être malheureux, que de voir deux fois sa proie échapper par le même hasard, & c'était-là les deux seuls vaisseaux que nous eussions rencontrés sur ces mers. Cette dernière tentative inutile excita parmi nous beaucoup de murmures. Plusieurs perdirent l'espérance de pouvoir jamais être plus heureux, & ne pouvant se rendre maîtres de l'ennemi, ils croyaient qu'on devait se rendre à lui, tandis que le calme qui était revenu, le tenait près de nous.

Pour m'opposer à leurs desseins, je pris soin d'éloigner les deux chaloupes, où je plaçai deux hommes, en qui je croyais pouvoir me confier, & je leur ordonnai de les tenir à une



assez grande distance , pour que nos hommes ne pussent les atteindre ; mais quoique j'eusse mis ma confiance sur ces quatre hommes , les deux qui étaient dans la meilleure s'évadèrent avec elle , & le jour suivant , je m'aperçus que le premier lieutenant & Morpheus avaient fait un parti contre lequel j'étais trop faible pour me défendre , & qui voulait s'éloigner avec la chaloupe qui nous restait. Mais il s'éleva un vent si fort dans la nuit suivante , qu'ils abandonnerent leur projet.

Le jour parut , & nous cinglâmes vers la rade de Pisco , où nous découvrîmes un vaisseau. Nous allâmes à lui avec le courage du désespoir , & nous nous plaçâmes en travers devant lui ; mais à notre grand contentement , nous ne trouvâmes aucune résistance : le capitaine , les officiers sortirent de leurs chambres le chapeau bas , & nous prièrent bien humblement de leur accorder la vie.

Avant d'arriver à ce vaisseau , j'avais envoyé la chaloupe pour prendre la sienne qui était sur le rivage. Mes gens l'amenerent , mais l'attachèrent si mal , qu'elle fut bientôt assez loin pour que nous ne pussions plus l'atteindre , & avec elle nous perdîmes les effets les plus précieux du vaisseau qu'on y avait transporté.

Notre prise était un bon vaisseau nommé le *Jésus-Maria*, d'environ 200 tonneaux, chargé de poix, de goudron, de cuivre & de planches. Le capitaine nous offrit 1600 écus pour le racheter, mais dans les circonstances où nous nous trouvions, nous ne pouvions accepter cette proposition.

Le capitaine me dit que la *Perle* était depuis quelque tems arrivée au Callao, & qu'elle nous y avait fait connaître. Son capitaine & trois hommes avaient été tués dans le combat, l'aumônier & quelques autres avaient été blessés. Déjà elle était retournée à la mer, fortifiée de dix canons & de cinquante hommes, afin de croiser pour nous retrouver: on avait envoyé dans la même vue une frégate, nommée le *Poisson-volant*, qui portait 28 canons.

Sur cette nouvelle, nous nettoyâmes notre navire & le donnâmes au capitaine Espagnol avec une ancre; il s'éloigna dès que le vent s'éleva. Nous retrouvâmes peu de tems après la chaloupe qui s'était évadée, & qui vint à nous, croyant que nous étions Espagnols. Les deux hommes qui la montaient étaient presque morts; il y avait trois jours qu'ils n'avaient ni mangé ni bu; seulement ils avaient abordé à une petite isle pour y tuer quelques veaux  
marins

marins & boire leur sang. Ils s'excusèrent de nous avoir abandonnés sur ce qu'ils s'étaient endormis, & le vent qui souffla faiblement durant la nuit, les éloigna de nous au point qu'ils n'avaient pu nous découvrir à leur réveil.

De Pisco, située à 60 lieues au vent de Callao, je cinglai vers la haute mer jusqu'à ce que nous fussions à 50 lieues du rivage. Je demeurai dans cet éloignement jusqu'à ce que nous fussions parvenus au nord de Callao. Je gouvernai alors vers le continent, un peu au midi de Truxillo, & nous visitâmes les rades de *Guanchaco*, *Malabriga* & *Cheripe*; nous n'y trouvâmes aucun bâtiment, & nous nous retirâmes entre l'isle de *Lobos de Tierra* & le continent.

Le 25 Novembre, nous nous trouvâmes dans les contrées de Paita. J'y fis quelques prisonniers que j'interrogeai sur l'état de la ville. Ils me répondirent qu'elle était fort pauvre, & que je n'y trouverais ni argent, ni vivres. Ils me montrèrent sur le rivage un petit bâtiment que Clipperton y avait envoyé avec quelques prisonniers, qui y avaient répandu tant d'allarmes, qu'on avait porté dans l'intérieur du pays tout ce qui pouvait être de quelque prix. Cette désagréable nouvelle ne nous dé-



tourna point du projet d'y faire une visite; nous y entrâmes avec pavillon Espagnol, & le gardâmes jusqu'à ce que nous eussions trouvé un ancrage.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que j'y envoyai mes deux chaloupes avec 24 hommes armés & conduits par le lieutenant Brook. Les seuls rameurs avec deux ou trois soldats se montraient; les autres étaient couchés au fond de la chaloupe. Ils s'approchèrent ainsi de la ville sans faire naître le moindre soupçon aux habitans, qui les croyaient Espagnols; & après leur débarquement, ils trouverent les enfans jouant sur le rivage: en s'y montrant armés, ils excitèrent les premières craintes, & dans un instant tout y fut dans le trouble; tout s'enfuit, la ville fut déserte & l'on n'y put trouver que quelques balots de draps grossiers, environ 500 chiens de mer desséchés, deux ou trois paquets de quincaillerie, & un peu de pain & de sucrerie.

Nous prîmes encore dans un petit vaisseau à l'ancre, une chaloupe avec 50 cruches de vin du Pérou & de brandevin dont le possesseur nous dit qu'il venait de Callao, où à son départ il était arrivé un ordre de ne laisser sortir que des vaisseaux grands & bien ar-

més. Il fut aussi le premier qui m'annonça qu'Hatley avait été fait prisonnier, & perdu ainsi la riche prise qu'il avait faite. Il m'assura que si le capitaine Clipperton avait débarqué ici la première fois qu'il y vint, il y aurait trouvé 400,000 pieces de huit avec une grande quantité de kina, & autres marchandises précieuses qui eussent été faciles à enlever. Souvent on amène ici le trésor du roi d'Espagne sous la direction des officiers, & c'est ce qui lui avait fait former deux fois le dessein de surprendre la ville sans l'avoir exécuté.

*Collan* qui est à deux milles au nord de *Paita*, près de l'embouchure d'un fleuve, est un petit endroit habité par quelques Indiens. De là nous dirigeâmes notre course vers l'isle *Gorgone* dans la baie de *Panama*. Pendant cette navigation, nous construisîmes une citerne de bois, assez grande pour contenir dix tonneaux, & suffisante pour remédier à notre disette de tonneaux.

En chemin nous visitâmes l'isle *Plata*, le promontoire *St. François* & la *Gorgonella*. Enfin le 2 Décembre, nous jetâmes l'ancre sous le vent de la pointe septentrionale de la *Gorgone* à un quart de mille du rivage. Nous y fîmes avec facilité notre provision d'eau dans

une riviere qui s'y jette dans la mer; nous avions le bois dans le voisinage & près du rivage, de sorte qu'en deux fois 24 heures nous eûmes fait nos provisions, & pûmes retourner à la mer: nous nous hâtions, parce qu'on pouvait nous y venir chercher.

Après nous être remis en mer, nous tinmes conseil sur ce qu'il nous convenait de faire. Le plus grand nombre voulait qu'on se rendit sur les côtes de l'Asie, & pour cette raison, ils avaient changé l'ancien nom de notre vaisseau en celui du *Retour Heureux*: ils s'efforcèrent de nous en faire prendre le chemin; mais les vents & les courans s'y opposèrent, & quelques-uns de nous à qui cette résolution déplaisait, firent des trous à notre citerne pour qu'elle perdît la plus grande partie de son eau.

Cette aventure, les vents contraires, le calme nous retinrent assez long-tems pour nous faire consumer nos provisions, & il nous devint impossible d'entreprendre un si long voyage. Pour réparer le vuide qu'avait fait notre consommation, nous résolûmes d'aller à l'isle *Quibo*, sous le 7° 40' de latitude nord. Je conjecturai d'après le récit du capitaine Roger, que ses habitans vivaient dans l'abondance avec les productions de l'isle.



Le 12 Janvier 1721, nous jetâmes l'ancre entre les isles *Quibo* & *Quivetta* dans une baie sablonneuse & commode pour faire de l'eau & du bois. Le matin qui suivit notre arrivée, nous vîmes deux grandes barques ramer vers l'isle de *Quivetta*; l'une d'elles portait pavillon Espagnol. Nos chaloupes commandées par le lieutenant Brook s'en emparèrent après un court combat : il avait trouvé leur équipage sur la rive & ne put faire que deux prisonniers, un noir & un mestice ; tout le reste s'enfuit dans les forêts.

Le mestice nous affligea, lorsqu'il nous apprit qu'un vaisseau chargé de provisions avait passé fort près de nous pendant la nuit ; cependant, pour tempérer notre chagrin, il nous promit de nous mener dans un lieu, où nous pourrions nous en fournir sans danger, & qui n'était éloigné du lieu où nous étions que de deux ou trois journées.

Aucune nouvelle ne pouvait nous être plus agréable ; nous travaillâmes avec ardeur pour nous pourvoir d'eau & de bois, puis nous partîmes. Le 19 Janvier, nous vinmes nous placer entre le continent & l'isle *Sebaco*, & nous jetâmes l'ancre sur six brasses d'eau, vis-à-vis d'un champ verd qui est une marque suffisante

pour faire reconnaître cette place. Notre guide desirait que nous pussions y paraître au moins trois heures avant le jour , afin d'avoir le tems nécessaire pour arriver aux plantations.

Nous descendons dans nos chaloupes vers les deux heures du matin , & je laisse mon fils avec quelques hommes pour prendre soin du vaisseau ; nous remontons la riviere S. Martin , & delà en divers bras fort étroits d'un golfe couvert de roseaux où l'on ne pouvait ramer : ce chemin me faisait soupçonner le guide d'avoir de mauvais desseins. Cependant au point du jour nous débarquons dans une belle plaine , & après avoir marché pendant une heure, nous arrivons à deux fermes dont le propriétaire s'enfuit , mais laissa sa femme & ses enfans dans la maison.

Ce lieu était environné de troupeaux nombreux de gros bétail , de porcs & de volailles : nous y trouvons du bœuf séché , des fruits , du maïs , des gâteaux chauds paîtris avec du lait. Il y avait longtems que nous n'avions mangé d'un si bon aliment. Le jour étant devenu plus clair , nous vîmes notre vaisseau fort près de nous : je demandai au mestice pourquoi il nous avait fait faire tant de détours. Il répondit qu'il avait rencontré une riviere & ne

s'était point souvenu s'il fallait la traverser ou la suivre, & qu'il avait pris ce dernier parti. J'y envoyai quelques hommes qui n'y trouverent de l'eau que jusqu'aux genoux, & pour nous épargner la peine de porter notre butin aussi longtems, je fis remonter la riviere à une des barques.

Nous n'avions pas été long-tems dans ces fermes que leur possesseur revint. Il offrit de nous fournir autant de bœufs que nous le désirerions, & nous reçûmes amicalement son offre; il nous en amena plus que nous ne voulions: nous n'avions pas assez d'eau à bord pour les nourrir vivans, & cette considération rendait nos prétentions modérées.

Ceux que nous crûmes devoir accepter, nous les tuâmes & les fîmes porter à bord; nous en coupâmes la chair en longues tranches épaisses d'un doigt, qui prenaient si peu de sel que sur cent livres on n'en employait que quatre ou cinq pour les saler; nous les laissâmes dans le sel pendant quelques heures, puis nous les suspendîmes au soleil pour les sécher, ce qui nous a paru la meilleure maniere de l'apprêter; la viande nous en a toujours semblé préférable.

Après notre capture nous revinmes au vaisseau; le tillac en était couvert de volailles &



de cochons. Ceux-ci avaient le nombril , ou quelque chose de semblable sur le dos. Les Espagnols disent que c'est un animal terrible lorsqu'on le rencontre sauvage dans les forêts. Il ne devient cependant jamais bien grand.

Le 25 Janvier, nous étions sous voiles , à quelque distance du continent; nous voulions en suivre le rivage jusqu'à ce que nous eussions découvert quelques maisons de construction Européenne; je craignais cependant d'être découvert par quelque vaisseau de guerre. Demi-heure après survint un calme. Bientôt nous vîmes une chaloupe ramant vers nous : c'était celle du *Succès*, commandée par le sieur Davidson. Nous fûmes également étonnés de nous rencontrer après une si longue séparation: ils ne pouvaient croire que nous fussions leurs compatriotes , & quand ils en furent assurés , ils s'étonnerent de nous voir dans un état si faible & si misérable ; nous ne pouvions imaginer que le *Succès* eût demeuré tant de tems à errer dans ces mers. Je lui racontai nos longues infortunes , & il me dit à son tour les événemens les plus remarquables qui leur étaient arrivés depuis notre départ jusqu'à ce jour.

Il me dit entr'autres choses qu'il y avait environ un an, qu'ils avaient pris un brigantin

neuf & bâti en France, que leur capitaine y avait fait transporter divers effets précieux, dont la valeur était estimée de 10000 livres sterling, y avait mis une partie de son équipage sous le capitaine en second Mitchell, & lui avait ordonné de se rendre à une isle sur la côte du Mexique & de l'y attendre. Mais n'ayant pu retrouver ensuite cette isle, il y avait toute apparence que Mitchell & ses gens étaient morts de faim, ou qu'ils avaient été tués par les Espagnols ou les Indiens, ou encore qu'ils avaient été ensevelis sous les flots (\*).

Nous fûmes affligés du sort du capitaine Mitchell, homme intègre, officier expérimenté : je demandai à Davidson à quoi se montait la valeur du butin qu'ils avaient fait ; il me répondit à 70000 écus ; mais qu'elle aurait été bien plus considérable, s'ils n'avaient pas laissé échapper des occasions heureuses.

Le lendemain j'allai sur le *Succès* : je racontai au capitaine Clipperton & au sieur Godfrey, l'agent commun des propriétaires, toute l'his-

---

(\*) L'envoi du brigantin & de Mitchell avait un autre but, comme on l'a vu dans le voyage de Clipperton. On doit se souvenir qu'il y avait de l'animosité entre les deux capitaines.

toire de mon voyage jusqu'à ce jour. Ils voulurent me demander compte de nos prises & y prendre une part commune ; mais notre vaisseau étant perdu , cette prétention me parut injuste. Je leur promis que le jour suivant je leur ferais une réponse sur cette prétention , pour laquelle je devais consulter mes gens.

Parmi d'autres discours que nous tinmes , Clipperton m'apprit qu'il venait de l'isle Cocos où ses gens étaient devenus malades. Je lui offris mes services pour le conduire à *Mariato* qui n'était qu'à 5 lieues de nous , où ses gens pourraient se rafraîchir , & se pourvoir de toutes les choses qui leur étaient nécessaires. Il ne l'accepta pas ; mais résolut de se rendre aussi promptement qu'il lui serait possible aux trois *Isles Marie* , où il prétendait trouver beaucoup de tortues. Je le quittai le soir.

Le matin , comme je me disposais à me rendre encore à son bord avec quelques-uns de mes officiers , je le vis déployer promptement toutes ses voiles , & s'éloigner de notre chaloupe. Nous revinmes avec elle à bord ; je fis des signaux de détresse , je tirai des coups de canon : mais le capitaine n'y fit point attention jusqu'à ce que ses officiers s'étant recriés sur sa dureté , il fit ferler les voiles.



J'étais irrité de ce traitement. Je m'approchai cependant, & envoyai demander par mon premier lieutenant Brook la cause d'un départ si précipité, & pour lui dire que j'avais besoin de diverses provisions, que je ne demandais pas qu'il me donnât, mais qu'il me vendit.

Sur cette clause, il m'accorda deux de ses canons, soixante boulets, des bales, des pierres à fusil, une carte Espagnole des côtes du Mexique & d'une partie de l'Inde & de la Chine, un clepsydre d'heures, un de minutes, & environ 300 livres de sel; mais nulle raison ne put le déterminer à donner le moindre médicament de la caisse de son chirurgien, pour adoucir la blessure de Coldsea. Je voulus ensuite l'engager à nous permettre de nous rendre aux Indes avec lui; mais il s'y refusa, & dit que chacun devait penser à soi. L'agent Hendry, les lieutenans Rainer & Dodd, qui avaient toujours désiré de retourner en Angleterre, me prièrent de leur permettre de passer à bord du Succès; je le leur permis, & Clipperton partit, nous laissant près de l'isle *Cano*.

Après l'achat de nos provisions, je résolus d'aller chercher fortune vers le sud, à la baie de Panama; mais le plus grand nombre au contraire, fut d'avis de se rendre aux trois *Isles*

*Marie*, pour y faler des tortues, & de-là partir pour l'Inde. Nous dirigeâmes donc notre courſe vers ces iſles ; en chemin, nous rencontrâmes encore le Succès qui cherchait *Conſonate*, lieu où il eſpérait qu'on racheterait le marquis de Villa-Rocha, qui depuis quelque tems était ſon priſonnier. Nous approchâmes du vaiſſeau, & nous informâmes de la fanté de tous : ils prirent cela pour une raillerie, mais ſans nous aigrir davantage, il continua ſon chemin & nous le nôtre.

Contrarié par les vents, par des calmes fréquens, par des courans peu connus, nous ferions tombés dans une diſette affreuſe, ſi nous n'avions eu des tortues que nous trouvions ſur l'eau. Nous avions une ſentinelle chargée de veiller ſur celles qui ſe montraient ; on les reconnaiffait dans un grand éloignement, par les oiſeaux qui ſe repoſaient ſur leur dos. Lorſque nous en découvrions une, nous prenions l'avantage du vent pour arriver près d'elle & en augmenter nos proviſions.

Quoique cette chaſſe aux tortues nous eût écarté de notre chemin, ce n'était pas-là notre plus grande peine, ni l'inconvénient le plus fâcheux que nous éprouvâſſions ; l'aprêt de nos proviſions avait beaucoup conſumé de notre

eau , & elle fut encore plus promptement épuisée , parce que nous faisions bouillir la tortue avec des fruits du pays. La crainte de la soif qui nous menaçait d'une mort prompte , sans espérance de trouver un moyen d'y échapper , nous fit rapprocher du continent , & former le dessein de piller quelque petite ville que nous découvririons en suivant le rivage. *Guatulco* était la plus voisine ; mais le matin que nous nous disposions à en approcher , nous découvrimés une voile sous le vent ; il nous parut plus avantageux de la poursuivre que de descendre sur le continent , & nous cinglâmes vers elle. Mais nous reconnûmes bientôt ce vaisseau pour le Succès.

Nous fûmes donc encore doublement trompés dans nos projets. Notre marche sur le vaisseau nous avait fait tomber sous le vent , ce qui nous rendait presque impossible d'atteindre *Guatulco* ; & il ne nous resta d'espérance que celle que le vent nous favoriserait encore assez long-tems pour que nous pussions entrer dans quelque bon port.

Il nous favorisa , mais faiblement & pendant une heure. Nous luttâmes ensuite contre les vents contraires qui détruisirent nos espérances , & nous jetterent si loin , que nous fûmes



forcés de nous réduire à un petit pot de terre rempli de calavanze , espece de haricots étroits ; c'était la ration d'un homme pendant vingt-quatre heures ; & encore nous n'en eûmes pas pour long-tems : il fallut recourir au reste négligé depuis quelques mois de nos anguilles de mer , & qui s'était amolli & corrompu dans l'eau du fond de cale. C'était la nourriture la plus dégoûtante dont jamais homme se soit servi.

C'est dans ces circonstances malheureuses , que nous revîmes une quatrieme fois le *Succès*, près du port des Anges. Après nous être reconnus, nous nous approchâmes de si près, que les matelots auraient pu se parler & se jeter des morceaux de biscuit de l'un à l'autre bord ; mais nous ne nous dîmes pas un mot ; le capitaine Clipperton avait ordonné à ses gens , de ne faire aucune attention à nous , & quoiqu'il connût bien les difficultés & les dangers que nous aurions à combattre pour nous rendre aux Indes , puisqu'il disait qu'avant de nous y voir , il verrait le jour où un enfant naîtrait avec les cheveux gris ; il nous voyait sans remords dans la situation la plus pénible ; il ne voulait point la soulager , & ne nous offrait point une main secourable pour nous délivrer de la mort qui nous menaçait.

Nous étions environnés de maux , de dé-  
 fastres menaçans , lorsque le 12 Mars , à la  
 hauteur du port Acapulco , nous vîmes un vais-  
 seau entre la terre & nous : Je vis bientôt que  
 c'était un beau & grand navire construit en Eu-  
 rope , & qui portait pavillon Espagnol. J'en  
 conclus que c'était l'*Etonnant* qui avait appar-  
 tenu au Prince de St. Bueno , vice-roi du Pérou.  
 Sur ce soupçon , je m'éloignai pour ne pas re-  
 tomber sous les ferres de cet ennemi.

Lorsque j'eus vu le pavillon Espagnol , j'a-  
 vais arboré celui d'Angleterre , & je donnai à  
 Clipperton des signaux pour nous réunir con-  
 tre l'ennemi commun , & il parut y concourir.  
 Il m'envoya son second lieutenant Cook , dans  
 sa chaloupe , avec une lettre obligeante pour  
 moi , où il me disait qu'il cherchait à combat-  
 tre le vaisseau de Manille , & me demandait si  
 je voudrais l'aider dans cette entreprise ; si je  
 voudrais venir le voir le lendemain sur son  
 bord , où nous traiterions de l'accord entre nos  
 équipages & de nos vaisseaux. Cette demande  
 me surprit , je n'y répondis pas sur le moment ,  
 mais je promis de me rendre auprès de lui le  
 lendemain matin.

Je crus devoir lire sa lettre à tous mes gens ,  
 & je leur représentais quels avantages en allait

résulter pour nous ; tous montrèrent la volonté la plus déterminée de concourir à cette entreprise. Mais Clipperton en avait agi si mal avec nous , qu'ils desirèrent qu'on leur donnât des assurances sur la part qui devait leur en revenir , & qu'elles fussent signées du capitaine , de Godfrey , agent des propriétaires , & de tous leurs officiers.

J'allai donc à bord pour dresser un acte tel que mes gens desiraient l'obtenir. Après les réflexions préliminaires , il fut convenu que j'enverrais la plus grande partie de mes gens à bord du *Succès* , dès que nous aurions découvert le vaisseau de Manille ; qu'on conserverait une chaloupe pour reconnaître l'ennemi , & que de mon vaisseau je ferais élever un flambeau ou une fumée durant la nuit , si je trouvais l'ennemi trop fort pour nous. Il fut résolu que nous irions à l'abordage pour ôter à l'ennemi l'avantage de ses gros canons & de la construction forte & épaisse de son navire , qui lui permettait de braver nos efforts. Clipperton m'assura qu'il connaissait le tems où le vaisseau que nous attendions devait sortir du port ; c'était toujours deux ou trois jours après la semaine sainte ; nous avions donc encore une dizaine de jours à attendre.

Avant



Avant de retourner sur mon vaisseau, je dis au capitaine Clipperton quelle était notre disette, & sur-tout que nous souffrions du manque d'eau. Il me dit qu'il en avait 80 tonnes à bord, & qu'il m'en fournirait autant que j'en désirerais.

J'avais le plaisir d'être enfin ce que je devais être sur mon vaisseau ; j'avais recouvré mon autorité ; tous me témoignaient leur contentement, tous avaient les plus heureuses espérances ; mais Morphews qui avait fait naître les désordres passés, craignait mon ressentiment, & crut qu'il n'y avait de sûreté pour lui qu'en se conciliant la faveur des officiers du Succès ; il y parvint par son activité, sa soumission, ses présents. Il passa sur ce vaisseau, & Rainer qui m'avait quitté, rechercha ses anciens compagnons, & repassa sur mon navire.

Nous croisâmes en bon ordre & remplis d'espérances, jusqu'au 17 Mars, que Clipperton contre sa coutume, parut vers le soir à deux milles devant nous, sans avoir fait de signaux ou calé une de ses voiles pour que nous pussions le suivre : je demurai irrésolu sur ce que je devais faire. Cependant je me préparai à le suivre pendant la nuit, & je le vis jusqu'à ce qu'un feu qui parut sur le rivage me fit retourner vers

la mer. Nous étions étonnés de n'avoir reçu aucun signal pendant tout ce tems. Enfin le matin nous espérions en recevoir , mais le jour ne nous montra plus de vaisseau sur la mer. Cette vue nous jeta dans la plus grande inquiétude , sur-tout quand nous réfléchissions à l'état déplorable dans lequel nous étions réduits , au manque d'eau , à l'espace qui nous séparait de tous les lieux où nous en pouvions trouver , & nous n'en avions pas même le choix : nous avions plus de 300 lieues à faire contre le vent pour arriver aux isles Mariés , & bien plus encore si nous voulions nous rendre au golfe *Amapalla* ou à l'isle des Cocos.

Malgré cette situation cruelle , je demeurai encore deux ou trois jours à croiser dans le lieu dont nous étions convenus : mais enfin je résolus de me rendre dans l'endroit le plus commode pour faire de l'eau , & il en était tems. Car nous étions encore environ 40 hommes , & nous n'avions plus que trois futailles d'eau pour faire un si long trajet , sur des côtes exposées à de longs calmes , à des vents variables & à des courans incertains.

Nous fûmes dans la fuite que Clipperton , dans la nuit où il nous abandonna , avait assemblé ses officiers , & leur avait dit que son inten-

tion était de s'éloigner des côtes , que tous lui avaient représenté qu'il y aurait de la cruauté à le faire sans m'en avertir , sans nous donner de l'eau ; qu'il avait répondu à cette représentation que je pouvais me rendre à l'ennemi pour échapper à la disette , & que c'était une destinée que bien d'autres avaient subie avant moi.

Le 30 Mars , nous arrivâmes à la hauteur de la baie de *Sonfonate* , & j'y vis au moment où le soleil se couchait , un vaisseau à l'ancre. Comme la lune brillait durant la nuit , j'envoyai mon premier lieutenant avec les plus robustes de mes matelots , pour observer si ce que j'avais pris pour un vaisseau , en était un en effet. A leur retour ils me dirent que c'était un grand vaisseau , qui avait au moins une file de canons. Nonobstant cet avis , je m'approchai encore du continent & je me préparai au combat.

Dès l'aurore , nous vîmes que ce vaisseau avait suspendu à l'extrémité de ses vergues des cruches remplies de poudre , chacune pouvant contenir 40 pots , avec une mèche allumée , dans le dessein de les faire tomber sur notre tillac lorsque nous voudrions l'aborder. Cette invention n'était pas bien admirable , & pouvait lui nuire autant qu'à nous ; mais ces préparatifs me persuaderent que nous devions nous attendre à



un combat très - vif , & autant que je pouvais l'observer , leurs canons étaient plus gros que les nôtres.

Vers les onze heures du matin , le vent de mer s'éleva , & nous poussa rapidement vers lui. Nos petites armes dans des mains exercées , mirent bientôt en pieces ces cruches de poudre avant que nous pussions aborder le vaisseau. Rien ne put nous retarder , mais après quelques coups tirés de part & d'autre , l'Espagnol se rendit.

Ce vaisseau se nommait la *Sainte-Famille* ; il était de 300 tonneaux , & portait six canons & 70 hommes , il avait beaucoup de petites armes , de grenades , de boulets. Il était arrivé depuis peu de Callao , chargé de vin & de brande-vin ; mais il n'avait alors que 50 jarres de poudre à canon , qu'une petite provision de biscuit & de bœuf salé. Pour le dire en un mot , il valait à peine les travaux que nous nous étions imposés & les dangers que nous avions bravés pour le prendre ; mais on pense bien qu'il allait mieux à la voile & qu'il était mieux équipé que le nôtre. Nous changeâmes donc de vaisseau , & nous passâmes à bord de notre prise , qui avait été équipée en guerre , & devait ensuite nous poursuivre pour s'emparer de notre vaisseau.

Un marchand qui faisait les fonctions de sé-

cretaire dans ce vaisseau, desira de nous acheter le *Jesus-Maria*, j'y consentis, & je le fis descendre sur le rivage pour qu'il pût se procurer de l'argent. Il revint le soir avec un autre Espagnol, & m'apporta une lettre d'un commandant du pays, avec la nouvelle, que le roi d'Angleterre & celui d'Espagne avaient fait un traité de paix; ce dont, nous n'avions point encore entendu parler. Je fis dire au commandant que je desirais voir ce traité & l'ordre du roi pour cesser la guerre, & que lorsqu'il me serait connu, je m'y conformerais.

Nous conclûmes donc un accord avec le commandant, que je demeurerais dans la rade jusqu'à ce qu'on eût apporté de Guatimala, ville située à plus de 50 milles de-là, une copie du traité de paix, & qu'on m'y fournirait de l'eau & des vivres. Le 5 Avril, le commandant m'envoya deux écrits, dans la meilleure forme que nous pouvions souhaiter pour un ordre du roi; mais ils étaient en Espagnol. Je dis à ceux qui nous les apportèrent qu'il nous manquait un interprète. Ils me répondirent qu'il y avait des Anglais à Guatimala qu'ils feraient venir, si nous voulions rester encore trois jours, pendant lesquels ils nous fourniraient des vivres. Nous le voulûmes bien. Ils nous assurèrent que nous

n'avions qu'à envoyer tous les matins notre chaloupe au rivage & qu'on lui donnerait des provisions.

J'envoyai donc le 7 Avril, mon premier lieutenant & cinq hommes ; le commandant les retint & envoya le soir un canot avec deux de mes hommes , qui m'apporta une de ses lettres & une du lieutenant Brook : le premier nous annonçait que si nous ne lui rendions pas notre vaisseau , il allait nous déclarer pirates. Brook me disait dans sa lettre que le commandant voulait nous effrayer par des menaces , pour que nous nous rendissions à lui , & qu'il lui avait parlé, mais d'une manière équivoque, d'une suspension d'armes.

Je répondis au commandant, que s'il voulait nous donner des sûretés & des guides pour nous conduire à Panama , nous & nos biens , & de-là à Porto-Bello , & jusqu'au premier établissement Anglais , nous voulions bien entrer en traité avec lui. Que s'il y consentait, il pouvait le donner à connaître d'abord à la réception de ma lettre par deux coups de canon , & par le renvoi de mes gens & de mon officier ; que s'il n'y consentait pas , il nous forçait de mettre à la voile.

Le commandant ne fit ni l'une ni l'autre des deux choses qui devaient annoncer son con-



sentement, & dès le matin, nous levâmes l'ancre, mais nous restâmes encore dans la rade jusqu'à 10 heures ; nous en sortîmes enfin, parce que le manque d'eau nous y forçait. Cependant la certitude de la paix ne nous permettait de former d'autres projets que celui de conduire notre vaisseau dans un port commode & voisin ; c'est ce que nous déclarâmes par une lettre au commandant. Rejetés en pleine mer, nous réduîmes notre ration d'eau à une chopine par jour ; nous cinglâmes vers le golfe *Amapalla* qui est à 50 lieues de-là, pour chercher à y faire de nouvelles provisions.

La perte de mon officier & de mes cinq hommes avait beaucoup affaibli le nombre des hommes blancs que j'avais sur mon vaisseau, & nous n'aurions jamais pu seuls gouverner notre grand navire avec ses pesantes voiles de coton, si nous n'y avions employé les noirs qui deviennent bientôt d'excellens hommes de mer. La perte de notre chaloupe était encore pour nous une grande incommodité. Mon dessein était de me pourvoir d'eau, assez du moins pour nous rendre à Panama où nous avions tous résolus de descendre, puisque la paix était assurée, & je croyais que nous ne pouvions le faire sans le secours de notre chaloupe en deux ou trois jours.

Le vent était favorable , & nous arrivâmes dans le golfe le 10 Avril sur le soir : en y entrant, nous nous trouvâmes au milieu de diverses petites isles , dans l'une desquelles , appelée isle du *Tigre* , nous espérions trouver de l'eau. Mais notre attente fut trompée ; nous la visitâmes ainsi que toutes celles qui nous paraissaient couvertes d'un gazon frais, & dans aucune nous ne trouvâmes un seul pot d'eau fraîche.

Dans cet état misérable , menacés de tous les côtés d'une mort inévitable , n'osant retourner en pleine mer , ni nous confier dans les mains cruelles des habitans , nous ne savions où diriger notre course , & comment terminer nos malheurs. Nous étions abattus , nous nous abandonnions à d'inutiles plaintes sur l'erreur qui nous avait conduit en ces lieux. Enfin , cédant à la nécessité , nous levâmes l'ancre & sortîmes du golfe le 13 Avril , avant le point du jour. Quand nous ne vîmes plus devant nous que le vaste océan , j'essayai de soutenir la constance de mes gens ; je leur représentai qu'il y avait du danger à descendre sur les côtes , que de telles tentatives auraient des suites funestes. Qu'il fallait aller dans l'isle *Quibo*.

Cette isle était à 300 lieues de nous , & il ne nous restait que 160 pots d'eau ; il fallut nous

réduire à n'en recevoir que demi chopine par jour, & nous cinglâmes vers Quibo : mais le vent & le tems furent si incertains qu'il nous fallut vivre encore treize jours dans cette économie extrême & forcée.

Il ne me serait pas possible de décrire ce que nous souffrions. Quelques-uns pour soulager leur soif dans ce climat brûlant, buvaient leur urine & augmentaient leur mal en humectant ainsi leur bouche : quelques autres avalaient de grands traits d'eau de mer, plusieurs se bornaient à manger des calavanzes trempées dans l'eau, & ceux-là furent les moins tourmentés.

Enfin, nous fûmes heureusement secourus; nous découvrîmes l'isle *Cano*, quand nous étions loin encore de nous y attendre : elle est sous le 9° de latitude nord. Nous y découvrîmes une rivière; & le sieur Rondall, sans craindre des écueils dangereux, alla au travers des flots en emplir une cruche qu'il rapporta sur le vaisseau. La joie fut inexprimable parmi nous; nous en fîmes une petite provision de 260 pintes; car les écueils & les vagues nous rendaient ce rivage si dangereux, qu'il fallut se hâter de le quitter. Nous nous bornâmes à deux pintes de cette eau pour 24 heures.



Cependant, avant de quitter ce lieu, je fis encore une tentative. J'envoyai le bosman pour chercher s'il ne pourrait nous en procurer une plus ample provision ; il erra tout le jour sur le rivage uni sans trouver un seul endroit d'où l'on pût approcher sans danger.

Comme il me parut que nous en avions une quantité suffisante pour nous rendre à Quibo, nous levâmes l'ancre, & tournant autour de l'isle, nous découvrîmes un sable uni ; j'y envoyai notre canot, son équipage y remplit neuf cruches d'eau qui nous suffirent jusqu'à ce que nous eussions jeté l'ancre à Quibo, dans le même lieu où déjà nous nous étions arrêtés deux fois.

Là, nous tinmes conseil, & délibérâmes si nous nous livrerions aux Espagnols : nous n'étions qu'à 80 milles de Panama qui n'est point fortifiée du côté de la mer, parce qu'elle n'a point à craindre l'attaque des vaisseaux de guerre, avec laquelle nous pourrions traiter sans nous approcher de trop près, & savoir de ses habitans le véritable état des affaires d'Europe.

Durant nos délibérations, les uns coupaient du bois, les autres apportaient de l'eau, quelques-uns cherchaient des fruits dans les forêts

pour nous rafraîchir; ils les disputaient aux bêtes sauvages qui s'en nourrissent, & leur suc agréable nous le parut plus encore après un si long voyage. Ils nous apportèrent des papas, de guaves, de la casse, des limons, & une espece de pommes, petites, blanches, aigres, que recherchaient la plupart d'entre nous. Un ouragan suspendit quelques jours nos travaux. Nous nous hâtâmes de les finir, & après avoir achevé notre provision d'eau & de bois, nous mîmes à la voile, résolus de nous rendre à Panama.

Dans notre course nous rencontrâmes diverses petites isles; les plus remarquables sont la *Montueuse*, *Sebaco* & *Picara*, situées au couchant de Quibo. Le 15 Mai, une barque nous croyant Espagnols, vint à nous: son maître fut effrayé lorsqu'il reconnut son erreur; cependant il se remit lorsqu'il fut que nous voulions aller à Panama pour y descendre & quitter la mer; il nous offrit son pilote & même sa barque qui se nommait le *St. Sacrement*, pour nous y conduire. Il avait du bœuf séché, du porc salé & des porcs vivans; nous en étions affamés; il nous en offrit & nous l'acceptâmes.

J'étais bien aise & avec raison que cette barque fut tombée dans nos mains, car si le récit

du commandant de Sonfonate était sans fondement, nous étions avec ce secours en état de faire le voyage de l'Inde. Cependant nous ne savions encore si nous devions nous confier au pavillon de paix. Car mon équipage avait esquivé tant de perfidies, qu'il était inquiet sur le sort de celui qu'on enverrait au commandant Espagnol, & doutait si on le recevrait, si on le traiterait comme ami.

Mon fils parut le plus propre à remplir cette commission; car il y avait quelque apparence que par considération pour moi, on me le rendrait. Cependant, ce plan n'était pas sans difficultés: nous y persévérâmes, parce qu'il n'y en avait point qui n'en entraînat de plus grandes encore.

Le 17 Mai, une autre barque plus petite vint à nous; après s'être approchée d'assez près, elle tourna sa proue & courut droit sur le rivage; ses conducteurs exposèrent leur vie pour nous échapper. Ces craintes nous firent soupçonner que le récit du commandant de Sonfonate, touchant la suspension d'armes, était hasardé, ou fait pour nous tromper.

Le 19, nous vîmes encore une voile devant nous, qui courait vers le rivage; comme nous voulions lui parler, j'ordonnai à la barque de



déployer toutes ses voiles pour la suivre. Dans tout le jour nous n'en vîmes aucune venir à nous, quoique nous fussions sur leur route ordinaire. La barque s'éloigna; nous y avions laissé cinq Espagnols, & mis quatre de nos gens. Quoique la nuit s'approchât, nous lâchâmes toutes nos voiles, & nous nous trouvâmes le matin à une portée d'arquebuse du vaisseau que nous poursuivions.

Je laissai flotter notre pavillon, & tirai un coup sous le vent; j'envoyai un homme pour déployer le pavillon de paix; mais à la vue du pavillon Anglais, le vaisseau chercha à s'éloigner, & fit feu sur nous. Son pont était couvert de gens qui nous insultaient. Je ne répondis point à leurs injures, mais m'approchant de plus près, je leur fis dire par un Espagnol que nous allions à Panama, que nous voulions traiter amiablement avec eux, & que nous espérons qu'ils feraient attention au pavillon de paix que nous avions arboré.

Mais au lieu de nous entendre, ils continuèrent de faire feu sur nous; nos démarches paisibles n'avaient produit aucun effet, & je pensais que nous devions enfin leur montrer que nous étions en état de leur répondre; je disposai tout pour les aborder avec vitesse, nous

allâmes frapper de notre avant contre les flancs de leur vaisseau avec tant de vitesse que nous le fîmes tourner , & qu'il s'en fallut peu que nous ne sautassions sur son bord. Le calme nous prit dans cette situation , & nous continuâmes notre combat pendant deux ou trois heures à une portée de fusil loin de l'autre.

Un petit vent qui s'éleva nous permit alors de l'approcher , & nous trouvâmes que plus nous venions à lui rapidement , plus le courage de ses défenseurs s'affaiblissait. Leur capitaine les encourageait en vain par son exemple , ils cessèrent de lui obéir , & bientôt il reçut un coup qui le fit tomber mort.

Aussi-tôt tous les autres demandèrent quartier & cessèrent de combattre. Randall se rendit avec deux ou trois autres à bord de la prise ; il y trouva les prisonniers dans la posture la plus suppliante ; ils demandaient pardon & miséricorde , & nous le leur accordâmes , quoique nous en eussions tout à craindre , puisqu'ils n'avaient point respecté le droit de la guerre , & qu'ils avaient fait feu sur le pavillon de paix.

Les plus considérables de ces prisonniers furent conduits à bord ; ils me dirent que leur vaisseau se nommait la *Conception de Recova* , qu'il était de Callao & du port de 200 tonneaux ;

que sa charge consistait en farines, en pains de sucre, en fusils & en fruits d'espèces différentes. Il avait six pièces de canon & soixante hommes.

Le capitaine & un noir avaient été tués, quelques autres avaient été blessés. Notre canonier avait été blessé d'un coup de pistolet, & notre grand mât avait reçu un boulet. Nous avions ainsi quatre-vingt prisonniers de toutes couleurs, quoique nous ne fussions plus que vingt-six Anglais.

Parmi nos prisonniers étaient *Don Balhasar d'Abarca*, *Comte de Rosa*, seigneur Européen, qui avait été gouverneur de Pisco, & retournait en Espagne; & le capitaine *Morel*, qui déjà fut fait prisonnier par Woodes Roger. Nous les reçûmes tous deux avec beaucoup de civilité; ce qui les étonna d'autant plus, que leur conduite envers nous leur donnait lieu de craindre une réception bien différente.

Les vents contraires & les calmes nous empêchèrent de rejoindre la barque du St. Sacrement avant le 22 Mai. Quand nous l'eûmes joint, nous vîmes avec étonnement qu'il n'y avait personne à bord, que le pont était rempli de sang. Nous fîmes beaucoup de conjec-



tures sur ce triste événement. Comment nos quatre hommes avaient-ils été tués ? Était-il possible que cinq Espagnols défarmés eussent attaqués & vaincus quatre Anglais munis de leurs armes ? Il paraissait cependant que c'était ainsi qu'ils avaient perdu la vie, & que les Espagnols eux-mêmes avaient payé par leur mort le crime qu'ils venaient de commettre ; car ils étaient éloignés du continent de six lieues. Ils n'avaient point de chaloupe, & il y a lieu de croire qu'en nous voyant approcher, ils s'étaient élancés dans la mer pour ne pas tomber dans nos mains. On voyait qu'ils avaient cherché à couvrir la partie sanglante du tillac avec de la laine & des plumes qu'ils avaient tiré de leurs lits ; mais ils avaient bien vu que ces soins étaient insuffisans pour nous cacher les traces de leur barbarie.

Ce funeste événement abattit la joie que notre dernière prise nous avait inspirée pendant quelques jours. Nos prisonniers voyant ce changement si prompt, en demandèrent la cause ; ils l'apprirent, & les regards qu'ils jetaient l'un sur l'autre, annonçaient assez qu'ils s'attendaient à devenir les victimes de notre vengeance.

D'un autre côté, nous devions être inquiets  
sur

fur leur grand nombre ; ils étaient quatre-vingt , & nous n'avions pas alors 25 hommes en état de porter les armes. Dans cette extrémité , nous logeâmes tous nos prisonniers , excepté le Comte & les principaux officiers , dans la gallerie basse , & nous plaçâmes une garde à la porte de la grande chambre.

Lorsque les Espagnols virent ces dispositions , ils craignirent que nous ne pensassions à exercer des punitions sévères envers eux ; ils en furent effrayés ; mais je les rassurai ; je leur dis que nous n'étions ni vindicatifs , ni barbares ; que les loix de notre pays ne nous permettaient point de leur donner la mort pour venger celle de nos compagnons , à laquelle ils n'avaient point contribué ; que j'agissais en l'autorité de notre roi ; que notre nation abhorrait les actions cruelles. Je leur fis observer que la prudence nous obligeait de prendre des précautions pour mettre à couvert notre vie des conspirations que pourraient faire contre nous des ennemis bien supérieurs en nombre. Ils parurent touchés de ce que nous venions de leur dire , & nous assurèrent sur leur honneur qu'ils ne croyaient pas être jamais en état de reconnaître notre générosité à leur égard.

Après nous être assurés contre les craintes

que devaient nous inspirer nos prisonniers, nous tirâmes à notre côté le *St. Sacrement*. Il était à moitié plein d'eau. La plus grande partie de son bœuf séché était humide & corrompu; nous y prîmes tout ce qui pouvait être de quelque usage, ainsi que des porcs vivans. Nous prîmes aussi de la *Conception* pour une année de provisions en pain, farine, sucre & sucreries, & une égale provision pour le *Succès*, que nous comptons retrouver encore aux trois *Isles Marie*. Nous lui prîmes encore sa chaloupe & ses negres; car notre navire était grand, & nous avions un voyage de 175 degrés en longitude à faire, ce qui n'est guere moins que la moitié du tour du globe, & je croyais ne pouvoir mieux faire que de fortifier notre équipage avec ces noirs, qui sont de bons matelots dans ces contrées; & sans eux, nous éprouvâmes que nous n'aurions pu atteindre les côtes de l'Asie.

Après nous être pourvus du nécessaire, je laissai les prisonniers retourner sur leur vaisseau. Les principaux d'entr'eux ne voulurent point nous quitter, sans avoir dressé un écrit qu'ils signèrent, & où ils racontaient les circonstances de notre combat, comme nous l'avons rapporté. Enfin, il n'est pas d'hommes qui,



dans de semblables circonstances , se soient quittés d'une manière plus amicale.

C'est ainsi que , malgré tous les obstacles , nous nous mîmes en état de faire un long & dangereux voyage , & d'arriver en Asie. Notre force était augmentée ; nous avions quinze canons & des munitions de guerre nécessaires.

Avant que d'aller plus loin , il fallait encore prendre une provision d'eau plus considérable que nous n'avions. L'isle Quibo était trop voisine de Panama , & nous résolûmes d'aller à *Cano* , parce qu'ayant une bonne chaloupe , nous y pourrions faire avec facilité , ce que nous n'y avions fait précédemment qu'avec peine.

Nous partageâmes les fucreries de toutes sortes comme les alimens de table. L'un de nous trouvant son fusil rempli de choses emballées , desira le changer ; je le satisfis. Je le démontai ensuite , j'y trouvai un morceau d'argent qu'on avait mis au fond ; chacun examina le sien , croyant avoir le même bonheur , & en effet , on en trouva encore dans cinq autres.

C'était-là un des moyens d'avoir l'argent des mines , sans en donner la cinquième partie au roi , impôt auquel sont assujettis tous les mineurs des montagnes du Pérou. Il est évident

que cet argent avait un double but ; l'un , de tromper le roi ; l'autre d'aveugler ses ennemis. On avait trouvé un autre de ces moyens pour échapper aux impositions , dans une des prises du *Succès* ; ils avaient trouvé beaucoup d'argent travaillé en façon de briques , & recouvert d'argille cuite au soleil ; il avait la même épaisseur qu'on donne aux briques du pays , & on n'aurait pu les en distinguer ; la plupart avaient été jetées comme des amas de décombres , & il n'en restait que quatre ou cinq , quand on découvrit ce qu'elles étaient. C'est ainsi que me l'ont raconté plusieurs officiers du capitaine Clipperton.

J'avais quelque peine à croire , qu'en courant au nord jusqu'à la partie septentrionale de la Californie , j'aurais plus de difficultés à vaincre , & je ne savais quelle confiance on devait avoir en ceux qui pensent qu'il n'y a de ports où l'on puisse sans crainte réparer son vaisseau , que celui qu'on nomme *Porto-Seguro*.

Après avoir fait de l'eau , nous quittâmes Cano , & pendant deux fois vingt-quatre heures nous eûmes un vent favorable ; mais ensuite il s'éleva un vent qui regne constamment sur ces côtes , & qu'on nomme *vent de passage*. Je voulus savoir jusqu'à quelle distance il souffle

sur la mer ; je le croyais un vent général repoussé en arriere par la chaîne de montagnes, qui s'étend au loin dans le continent. En effet, je trouvai qu'à 60 milles des côtes, il devenait faible & variable, & que son action ne s'étendait pas au-delà de 70 à 80 milles. Je me maintins à cette distance des côtes, jusqu'à ce que je fusse parvenu à la hauteur de 20 degrés de latitude nord. Dans tout le voyage, nous n'éprouvâmes aucun courant sensible, ni ces lames & ces vagues qui se brisent en retombant, qui nous avaient assaillis dans le voisinage du continent, & lorsque nous étions dans un calme profond.

Nous fûmes constamment accompagnés d'une grande abondance de poissons, de nombreux vols de bubies qui choisissaient notre vaisseau pour leur lieu de repos, & couvraient les vergues & les ponts de leurs excréments ; c'était un travail toujours renaissant que de les nettoyer ; le desir de changer de nourriture engageait plusieurs de nos gens à en faire des ragoûts, & leurs longues plumes leur servaient de tuyaux de pipes.

Dans le commencement d'Auguste, nous atteignîmes le cap Corrientes, d'où un vent du Sud assez fort nous porta aux trois isles



Marie ; nous jetâmes l'ancre du côté du nord ; mais nous n'y pûmes trouver aucun indice que le *Succès* s'y fut arrêté. Nous y cherchâmes long-tems de l'eau douce , & n'y trouvâmes aucune riviere. Cependant plusieurs de ceux qui ont voyagé dans ces mers , & abordé à ces isles , disent qu'on y en trouve ; peut-être que cela fut & n'est plus ; peut-être nous ne pûmes la trouver , & que nous fûmes assez malheureux pour la chercher en vain.

Après y avoir consumé trois jours en de vaines recherches , nous cinglâmes vers les côtes de Californie , & y arrivâmes le 11. Dès que les habitans nous apperçurent , ils allumèrent des feux , & c'est ce qu'ils font toujours lorsqu'ils découvrent quelque vaisseau. Vers le soir nous fûmes pris par un calme , & deux d'entr'eux vinrent à nous sur un radeau ; mais ils délibérèrent long-tems pour venir sur le vaisseau. Enfin , ils y monterent ; mais lorsqu'ils eurent vus nos noirs assis avec nous , ils s'éloignerent avec un visage irrité , & ne voulaient ni demeurer avec nous , ni nous voir. Ils nous parlaient avec une grande vivacité ; mais nous ne pouvions les entendre. Ils se retirèrent à la nuit ; nous leur donnâmes à chacun un couteau , une vieille robe & quelques

autres bagatelles. Ils nous firent entendre par signes, que si nous voulions venir au rivage, nous serions bien accueillis.

Le dimanche, 13 d'Auguste, au point du jour, nous nous trouvâmes peu éloignés de *Puerto-Seguro* ; on le reconnaît à trois rochers blancs assez semblables aux trois aiguilles de l'isle de Wight ; il faut être vis-à-vis de la dernière pour entrer dans le port.

En entrant, nous fûmes bientôt environnés des petits radeaux des habitans ; le rivage de tous les côtés était presque couvert de ces sauvages, qui s'étaient sans doute accumulés dans ce lieu de toutes les contrées voisines. A peine eûmes-nous jeté l'ancre qu'ils vinrent à nous en grand nombre, quelques-uns sur leurs radeaux, la plus grande partie en nageant ; en chemin, ils criaient comme s'ils se fâchaient, & il nous parut que tout ce bruit était l'effet du desir d'arriver vers nous.

En un instant notre vaisseau fut rempli de ces messieurs tous nus, & dont le teint est d'un noir brun. Parmi eux nous crûmes distinguer leur roi ou chef, parce qu'il avait une espèce de sceptre, que nous prîmes pour les marques de la dignité royale : il me le présenta & je le lui rendis. Cet homme, quoiqu'il eut un

aspect sauvage , avait de beaux traits de visage , & son maintien était agréable. D'abord je fus embarrassé de ce qu'on pourrait offrir à nos nombreux hôtes , mais enfin je pensai à nos sucreries , dont nous avions une grande abondance. Ils y prirent goût , & nous donnerent leurs cuillers en échange : la plupart étaient d'argent.

Après leur avoir ainsi montré notre amitié envers eux , nous envoyâmes le lendemain matin notre chaloupe sur le rivage pour y prendre de l'eau & du bois. Avant le lever du soleil , nos anciens hôtes se presserent de revenir à nous ; ils ne paraissaient point fatigués de nous voir. Pour entretenir la bonne intelligence établie entre nous , je fis porter à terre un grand chaudron avec une bonne provision de sucre & de farine ; un noir fut chargé de faire la cuisine , & fit sans cesse des puddings pour les spectateurs.

Nous avions encore une raison de nous maintenir dans leur faveur. Quelques-uns de nos gens avaient porté sur le rivage un tonneau d'une grandeur extraordinaire pour le remplir d'eau , ils le virent rouler sur le sable , & parurent portés à nous aider. J'ajoutai à leurs bonnes dispositions , & cultivai si bien celles



de leur chef, que lui-même donna l'exemple & mit la main à l'œuvre pour nous aider; lui-même, à l'imitation de mon lieutenant Randall, se chargea de deux morceaux de bois pour les porter dans la chaloupe, & tous ses sujets en firent autant; ils étaient environ 300, & toutes les mains furent occupées, tous voulurent payer nos honnêtetés de leurs services, & chaque jour ils semblaient s'attacher davantage à nous.

Cependant le bruit de notre arrivée s'était répandu dans les contrées voisines, & tous les jours il venait quelque nouvelle tribu pour habiter près du rivage & nous visiter. Ceux qui venaient du centre du pays ne savaient pas nager; ceux mêmes qui s'étaient montrés autour de nous dans les premiers jours, paraissaient des peuplades différentes: ils étaient diversement peints, les uns avaient la taille haute, les autres l'avaient petite. Mais ils s'unirent tous pour nous aider, & aucun d'eux ne me parut désœuvré, excepté les femmes, lesquelles se rassemblant en petite société, s'asseyaient ensemble sur le sable brûlant qui bordait le rivage, & attendaient la part de nos alimens qu'on voulait bien leur donner; elles la recevaient avec reconnaissance, & se la distribuaient sans querelles.

Nous finîmes tous nos travaux dans l'espace de cinq jours, & nous nous préparâmes au départ pour le 18 Auguste après midi. Le matin nous portâmes une bonne provision de sucre & nous la partageâmes entr'elles. Nous donnâmes aux hommes des couteaux, de vieilles haches, du vieux fer que nous avions trouvé dans notre prise : c'était pour eux les choses les plus utiles, les plus nécessaires que nous pouvions leur offrir. Ils nous donnerent aussi quelques arcs, quelques flèches, des sacs de peaux de cerf, des renards & des écureuils vivans. Plusieurs d'entr'eux demeurèrent sur notre bord pendant tout le tems que nous demeurâmes à lever nos ancres; ils ne s'en allerent que lorsque nous les eûmes placés sur le tillac, alors ils sauterent dans la mer pour rejoindre ceux qui les rappellaient sur le rivage.

Les hommes de cette partie méridionale de la Californie, sont grands, droits & bien faits; ils ont les membres gros, les cheveux noirs & grossiers tombent sur leurs épaules. Les hommes vont absolument nuds, & n'ont pas même une ceinture, mais une espece de ruban rouge & blanc, tissu d'une herbe foyeuse, orné de chaque côté d'une touffe de plumes de faucon.

Les femmes portent une frange épaisse faite

de la même herbe ; elle descend sur leurs genoux : une peau de cerf ou celle de quelque oiseau leur couvre les épaules.

Au premier aspect, il n'est pas d'hommes plus sauvages ; mais ce qu'ils paraissent diffère beaucoup de ce qu'ils sont ; tout ce que nous leur vîmes faire, soit entr'eux, soit envers nous, annonce leur bonté & leur douceur. Ils vivent sans inquiétude, & tout est commun parmi eux. Les seuls soins qu'ils s'imposent, ont pour objet l'apprêt de leur nourriture journalière ; ils ne connaissent point cette multitude de commodités, dont la disette est un malheur accablant pour nos peuples policés ; leur joie, leurs plaisirs sont assurés, parce qu'ils ne naissent que des choses utiles qu'ils possèdent.

En un mot, leur vie paraît assortie à leur degré d'intelligence ; elle est celle de nos premiers peres avant qu'ils connussent le pain, & les querelles & les combats. Ils n'ont point d'ennemis, & se mêlent, & agissent les uns avec les autres sans défiance & sans querelles. La chasse, la pêche, sont leurs seules occupations, la fabrication des instrumens qui servent à l'une & à l'autre, sont leurs uniques arts, & ils sont les plus simples qu'il est possible. Ils n'ont aucune chaloupe ; ils navigent sur la mer avec des radeaux ;



mais ils font les plus habiles nageurs que nous ayons jamais vus. Leur vie simple & active les conserve jusques dans une extrême vieillesse, & cependant ils ne paraissent pas aussi nombreux que l'étendue de leur pays semblerait le promettre.

Leurs uniques ennemis font les bêtes féroces qui habitent en grand nombre les forêts. Ils ne paraissent pas si jaloux de leurs femmes qu'on nous les a représentés ; car nous allions au milieu d'assemblées nombreuses de femmes sans allarmer les hommes.

Deux choses font remarquables parmi eux. Ils ne voulurent jamais nous laisser prendre du tabac ; mais ils le rejettaient au loin dès qu'ils nous en voyaient à la main. Jamais ils ne voulurent regarder au travers de lunettes d'approches, dont je me servais souvent pour voir où en étaient nos travaux pour nous fournir d'eau & de bois. Dans ces deux cas, nous étions sûrs de leur déplaire en le faisant par-devant eux, & nous n'avons pu en découvrir la cause.

Leurs radeaux ne font formés que de cinq morceaux d'un bois léger, joints ensemble par des chevilles, & liés encore par une double corde. Leurs harpons font faits d'un bois dur ; ils s'en servent pour percer les plus grandes albicares

& les porter chez eux. Leur facilité à s'en rendre maîtres, nous étonnait d'autant plus que nous connaissions la force de ce poisson, & combien il est pénible de l'amener sur le vaisseau, lorsqu'il a mordu l'hameçon. Lorsqu'ils en ont percé un, il faut qu'ils amènent sur le rivage & leur radeau & le poisson qui y est pour ainsi dire attaché. Pour se faciliter ce travail, ou ils le tuent, ou ils le font avancer avec un art qu'eux seuls connaissent aussi bien ; car c'est en vain que ces poissons résistent & se défendent, toujours ils viennent à bout d'en faire ce qu'ils veulent.

Pendant que nous fûmes dans ce port, ils s'occupèrent principalement de la pêche ; mais les peaux de cerfs qu'ils possèdent, prouvent encore que la chasse est une de leurs occupations ; ces peaux sont grises : c'est aussi la couleur des peaux de leurs renards & de leurs écureuils : il est vraisemblable qu'ils mangent la chair de ces animaux & de la plupart des animaux qui tombent sous leurs efforts. Nous vîmes à peine quelques oiseaux dans le pays ; il en faut excepter le pelican qui n'y est pas rare.

Ce qui remplace le pain parmi eux, mérite quelque attention : c'est une semence petite, noire & huileuse, qu'ils apprêtent comme le

chocolat & font cuire ensuite : elle croît sur des buissons dont le pays est rempli ; ces morceaux de pâte noire & cuite ne sont pas un appât bien attirant , mais le goût n'en est point désagréable : cuite dans de l'eau , cette graine a l'odeur du café. Lorsqu'ils veulent boire , ils se rendent au bord d'une rivière.

Leurs armes sont l'arc & la flèche : les premiers sont longs de six pieds ; leurs flèches paraissent même plus longues qu'il ne faut pour leurs arcs : les cordes de ces arcs sont faites avec les nerfs du cerf : leurs flèches sont de roseaux , & la pointe est faite d'un bois dur , armé d'une pierre à feu , ou d'une sorte d'agate aiguë & dentelée : cette partie de la flèche fait le quart de sa longueur. Ils ne vinrent point à nous avec leurs armes , & rarement nous en vîmes dans leurs mains. Les femmes les gardent dans les forêts ; peut-être qu'elles chassent elles-mêmes & que c'est-là une de leurs occupations. En général , je crois qu'on peut dire que ce peuple est heureux.

Je sortis du Puerto Seguro le 18 Août , comme je l'ai déjà dit. Le même soir nous vîmes le Cap S. Lucas sous le 23° 50' , & nous résolûmes d'aller de là à Canton dans la Chine , lieu où un Anglais peut plus vraisemblablement espérer de trouver les secours nécessaires.



Le 21 Août nous vîmes une isle à 140 milles du Cap S. Lucas, vers son couchant d'hiver. Je tentai en vain de l'aborder; la nuit tomba & je ne voulus point perdre de tems à la visiter: mes gens lui donnerent mon nom, nous prîmes un cours oblique à la ligne jusqu'au 13°. Pendant deux ou trois jours nous eûmes des vents du couchant; nous en étions étonnés & nous commencions à craindre de ne pouvoir faire notre voyage par ce vent contraire; mais bientôt le vent de passage se fit encore sentir; il nous rendit l'espérance; nous continuâmes notre course & passâmes près des bas-fonds de S. Bartholomée.

Quatorze jours après notre départ de Californie, mes gens qui jusqu'alors avaient joui d'une bonne santé, furent attaqués d'une maladie dont le siège était l'estomac; peut-être venait-elle de l'abondance des sucreries que nous avions mangé avec du bœuf séché qui était leur nourriture ordinaire, & déjà à moitié consumé par les fourmis, les mites & autres insectes.

Cette maladie devint tous les jours plus allarmante; deux de nous en moururent le même jour, & l'un était l'armurier *Popplestone*, qui nous avait été si utile dans l'isle Juan Fernandez. Avant qu'un vent favorable nous eût fait

parvenir sous la longitude de Guam, nous étions encore si malades & si faibles, notre vaisseau était si fendu, notre pompe si gâtée & si incapable de nous servir, qu'il est étonnant que nous ne foyons pas périés. Souvent nous eûmes des mauvais tems, un ciel chargé, des vents impétueux qui passaient rapidement par tous les points du compas. Ces vents violents élevaient de si hautes vagues que notre vaisseau travaillait beaucoup, que diverses parties du vaisseau se déjoignirent & s'ébranlerent; tout brandillait dans le navire par son mouvement, & cet état chancelant continua jusqu'à ce que nous fussons arrivés à Canton. Notre grand mât fut quelque tems sans cordages du côté gauche; il fallut en fabriquer de nouveaux avec ceux que leur long usage avait mis hors de service.

Au milieu de ces dangers, la maladie & les chagrins nous auraient enlevé toute espérance, elle n'avait enfin paru diminuer que pour faire place à des inquiétudes plus cruelles: nous commençons à manquer de tout, & cette disette entretenait encore nos maux. Enfin, au commencement d'Octobre nous découvrîmes *Guam*: tout dans notre état pouvait devenir dangereux, & nous n'osâmes y aborder dans la crainte que les habitans n'abusassent de notre faiblesse pour nous

nous attaquer & nous détruire. Nous cinglâmes vers l'isle *Formose*. Quoique notre course eût été rapide, les maux nous avaient réduits à un tel état de faiblesse, qu'il y avait à peine deux hommes capables de tenir la mer. Le 3 Novembre, nous n'avions point encore découvert l'isle que nous cherchions; le 10, nous étions encore loin du port où nous pouvions espérer du soulagement.

Enfin, nous entrâmes dans un canal étroit entre deux isles : nous appellâmes un pêcheur, & lui demandâmes ce qu'il désirait pour la peine de nous conduire à Macao. Il mit 40 poissons dans une corbeille pour nous montrer qu'il lui fallait autant d'écus : nous les lui donnâmes, & il nous conduisit sûrement dans la rade de Macao, située à l'embouchure de la rivière de Canton.

Dès que nous fûmes arrivés, les matelots du *Succès* vinrent nous visiter. Leur présence m'étonna, & je désirais entendre leur histoire. Ils me dirent comment ils avaient abordé à Guam, comment ils y avaient été bien reçus, jusqu'au moment où ils avaient voulu attaquer un vaisseau de Manille, qui était avec eux dans la rade, que leur vaisseau avait donné sur un rocher, que l'ennemi l'avait atta-



qué, que Clipperton ne voyant point de ressource, s'était gorgé de brandevin; que l'équipage avait élu Davidson pour agir en sa place; que celui-ci s'était conduit courageusement jusqu'à ce qu'il eût été tué, que le capitaine Cook lui avait succédé, & qu'il avait réussi à dégager le vaisseau après avoir perdu l'agent Godfrey, un autre officier & le marquis de Villa Rocha; que depuis lors Clipperton avait été relégué dans sa chambre; que le vaisseau avait été battu par les mauvais tems entre *Guam* & *Amoy*, & n'y était arrivé qu'avec beaucoup de peine: que l'équipage y avait partagé le butin avec les propriétaires, & qu'ensuite Clipperton était parti, après avoir vendu son vaisseau.

Le 12 Novembre, un pilote côtier vint sur notre vaisseau, & nous conduisit dans la rivière de Canton: nous y jetâmes l'ancre près de la *Bonite* & du *Hasting*, deux vaisseaux Anglais; nous leur envoyâmes un officier pour qu'ils nous instruisissent de la manière dont nous devions nous conduire dans ce port, & des droits que nous y devions: ils nous répondirent que deux autres vaisseaux Anglais, le *Cadogan* & la *Française*, qui étaient à Wampo, nous conseillaient d'envoyer à la Factorie; qu'ayant su notre arrivée, ils avaient envoyé

pour nous dire que nous devions remonter le fleuve jusqu'à eux , & nous le fîmes.

Je croyais enfin que je pourrais me reposer de mes travaux passés ; mais je n'avais pas encore éprouvé les malheurs qui m'y attendaient & qui furent plus grands que ceux qui s'étaient rassemblés sur moi pendant le cours de mon voyage.

Après avoir jeté l'ancre à Wampo , où les vaisseaux Anglais se réunissent ordinairement , il m'y arriva un accident qui me donna beaucoup d'inquiétude. Un de mes gens voulut porter promptement tout ce qu'il possédait sur la Bonite , & de là se rendre au fort *S. George*. Lorsque la chaloupe de la Bonite l'y conduisait , il fut poursuivi par une chaloupe de la douane , qui voulait le visiter. Ce drôle qui était ivre , & qui craignait qu'on ne lui prit son argent , tira avec son fusil sur la chaloupe qui le poursuivait & en tua le maître. Le lendemain on vint apporter le cadavre devant la porte de la factorie Anglaise , puis les Chinois attendirent de pouvoir se saisir de quelques chefs des Anglais ; le premier facteur de la Bonite étant venu , ils l'affaillirent , le chargerent de chaînes , & le menerent pour l'exemple tout autour des fauxbourgs de Canton. Tout ce que les commerçans Anglais

purent dire & faire pour le délivrer, fut inutile ; il ne fut relâché que lorsqu'on leur eût livré le meurtrier.

Il est d'usage en Chine, ou du moins à Canton, que chaque vaisseau qui arrive dans le port, donne une somme proportionnée à sa grandeur. J'attendais tous les jours que la chaloupe du douanier vint pour mesurer mon vaisseau ; mais on me dit qu'avant que je me rendisse à Canton, il fallait penser à me préserver du danger qui menaçait ma vie. Je me rendis sur le *Cadogan*, & j'y demurai deux jours. Pendant ce tems, je recevais toutes les heures des nouvelles qui augmentaient mon inquiétude ; & tout malade que j'étais, je ne devais, disait-on, être tiré de mon lit que pour être jeté dans les chaines.

Cependant après deux jours d'absence, il fallut que je me rendisse à mon vaisseau, afin d'en voir prendre la mesure. La chaloupe du douanier arriva ce jour ; il était accompagné d'une suite nombreuse ; il fit son affaire avec tranquillité, mais il ne voulut point me dire la somme qui lui revenait. J'en vis la cause avec inquiétude. Les Chinois avaient les oreilles remplies des contes exagérés, qu'on faisait sur la richesse de mon vaisseau, & leur amour pour l'argent se



repaissait d'une forte levée qu'ils en comptaient retirer.

Je n'avais pas été plusieurs jours sur le vaisseau que je fus abandonné par mes officiers & les matelots de mon équipage même, constamment occupés à transporter leurs biens sur d'autres vaisseaux Européens, sans m'en avoir demandé la permission, parce que j'avais été au lit pendant tout ce tems. Mes officiers avaient gagné les Indiens pour se retirer avec eux, & il ne resta bientôt près de moi que mon fils & quelques noirs pour veiller sur le vaisseau.

Pour le dire en un mot, mon équipage avait su si bien emporter tout ce qu'il possédait, qu'il devenait aussi impossible qu'il était nécessaire de satisfaire à ce que nous devons aux propriétaires, & que je ne pouvais même trouver ce qui m'était dû à moi. Chacun s'était fait son maître, chacun s'était fait sa part à lui-même. Les directeurs étaient presque décidés à me renvoyer dans ma patrie dans un de leurs vaisseaux pour y être jugé. J'étais traité par eux, comme un ennemi peut l'être dans un port neutre.

Lorsque les capitaines Hill & Newsham vinrent me voir pour la première fois, ils furent étonnés de l'air délabré de mon vaisseau. Après leur avoir fait un court récit de mon voyage,

je les priaï de me laisser passer sur leur navire avec mes biens , & ils me répondirent qu'ils voyaient bien que mon vaisseau était hors d'état d'aller plus loin , & qu'ils voulaient bien nous prendre, quand nous le voudrions, en les satisfaisant pour les frais. Je convins donc avec eux , & je croyais être hors de mes peines, ou n'avoir plus que celle de me transporter à leur bord.

Mais bientôt les vaisseaux Anglais reçurent l'ordre de se rendre 5 ou 6 milles plus bas , & je demurai au milieu de cinq navires étrangers, qui voyant la négligence des miens, m'offrirent leurs services pour m'aider en tout ce qui dépendrait d'eux. Je l'acceptai à quelque prix qu'ils les pussent mettre , car j'étais dans une crainte continuelle que les Chinois ne confiscassent mon vaisseau.

J'avais le consentement des capitaines pour m'embarquer sur un des vaisseaux de la compagnie des Indes , mais je n'avais pas celui de la factorie Anglaise. Je le demandai dans une lettre ; ils y répondirent en donnant un ordre à tous les capitaines Anglais de ne se charger d'aucun des effets qui pouvaient nous appartenir, vu que c'étaient des objets étrangers au commerce des Indes orientales, à moins que nous ne les confiassions à ses directeurs. Cette déclai-

ration me fit moins de peine qu'à mes gens ; mais ce n'était pas tout ; j'appris bientôt que les prétentions du douanier Chinois n'allaient pas à moins qu'à exiger 6000 taels pour le droit d'an-crage ; & pour m'obliger à payer cette somme exorbitante, il ordonna que je payerais 500 taels d'amende pour chaque jour que je laisserai écouler sans le satisfaire.

Je ne vis aucun moyen de faire retrancher à ces prétentions ; un jour s'écoula, il fallait 6500 taels ou 2166 livres sterlins, 13 schellings, 4 pen-ces : c'était six fois plus que n'avait payé le *Cadogan*, navire d'un tiers plus grand que le mien, & il me les fallut payer.

J'étais pressé de quitter ce malheureux vaisseau, & je le vendis pour 2000 taels. Je remis cette somme & tous mes biens à la compagnie des Indes orientales, & je pus partir.

Je m'embarquai au commencement de Décembre 1722 sur le *Cadogan*, commandé par le capitaine John Hill, accompagnée de la Française, qui meilleur voilier que nous, s'en éloigna dès que nous fûmes en pleine mer. Le capitaine Hill ayant connu la faiblesse de son vaisseau, cingla vers Batavia, où nous demeurâmes dix jours. Là, nous apprîmes que ces mers étaient remplies de pirates : cette nou-



velle nous fit attendre le départ de la flotte Hollandaise de Bantam, pour retourner en Angleterre.

L'amiral Hollandais nous avait dit que nous ferions du bois & de l'eau sur l'isle *Mew*, parce que l'eau est fort mauvaise à Batavia. Mais arrivés dans le détroit de la Sonde, nous y trouvâmes la Française, & réunis avec elle, les Hollandais nous abandonnerent avant que nous fussions parvenus à la hauteur de cette isle. Le même soir, la Française nous quitta encore; de sorte que nous fûmes réduits à nous-mêmes.

Nous demeurâmes six à sept jours à cette isle *Mew*: durant ce tems, plusieurs chaloupes vinrent de l'isle du Prince, nous apporter des tortues, des cocos, des pommes de pin & d'autres fruits. Quelques hommes de notre équipage avaient vu paître des bêtes sauvages près des bords de la mer: ils descendirent pour les atteindre & les tuer; mais avant qu'ils en fussent assez près, ils virent un jeune tigre devant eux & découvrirent les traces d'un vieux sur le sable; ils se hâtèrent de revenir sur la chaloupe. Quelques passagers de notre vaisseau y virent un rhinocéros.

De l'isle *Mew*, nous fîmes le voyage le plus

agréable jusqu'au cap de Bonne-Espérance. A mon avis, nous le devons à la prévoyante expérience du capitaine Hill qui se rapprocha dans le tems propre du rivage de la partie orientale de l'Afrique, & s'en tint constamment dans un médiocre éloignement. Je ne puis le dire d'une manière plus exacte; mais au moins, nous n'en fûmes jamais éloignés de plus d'un degré, quelquefois nous le fûmes moins, dès le moment que nous nous en fûmes approchés.

Je ne m'étendrai pas en détail sur l'histoire de ce voyage; mais je dirai que deux fois nous vîmes notre voile de perroquet s'abattre; qu'une fois ce fut l'effet d'un ouragan, mais qu'il fut remplacé une heure après sa chute; que la seconde fois ce fut par un tems pire encore: le capitaine Hill prit toutes les mesures nécessaires pour se soutenir avec avantage contre l'ouragan, & gouverna toujours vers le continent, jusqu'à ce que nous l'eussions découvert: alors nous vîmes un très-beau tems succéder au vent orageux; un souffle favorable enfla nos voiles que nous déployâmes toutes jusqu'aux plus petites, tandis qu'au midi, nous voyons toutes les apparences d'un fort mauvais tems, & ces indices trop certains se montrèrent toujours les mêmes pendant plusieurs jours.

J'ai déjà remarqué que la Française & la flotte Hollandaïse , après nous avoir quittés dans le détroit de la Sonde , avaient pris sur nous une avance de sept jours : & cependant nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance plusieurs jours avant la première , qui allait bien mieux à la voile que nous : & quand nous partîmes de ce cap , on y attendait encore la flotte Hollandaïse , & rien n'y avait annoncé son arrivée.

En écoutant les détails du voyage de la Française , que des officiers de ce vaisseau firent à notre capitaine , nous vîmes qu'ils avaient essuyé de très-mauvais tems , tandis que nous qui n'étions qu'à 15 à 20 lieues au nord de la route que suivait ce vaisseau , & plus près du rivage , nous jouissions d'un tems très-agréable & très-beau : nous avons constamment eu un vent favorable , jusqu'à ce que nous eûmes jeté l'ancre dans la baie de la Table ; ce fut au commencement de Mars. Cette heureuse expérience invite les navigateurs à suivre le même chemin. Nous en donnâmes l'avis à l'amiral *Boon* , ainsi qu'à d'autres gens de mer qui pensaient à revenir en Angleterre.

Il ne nous arriva rien de remarquable pendant notre séjour au cap de Bonne-Espérance. Il a été déjà si souvent décrit , que je ne pour-



rais rien en apprendre de nouveau ou de meilleur que d'autres n'aient dit avant moi.

Du cap de Bonne-Espérance à l'isle Sainte-Hélène; de cette isle en Angleterre, notre voyage fut paisible & agréable. Nous arrivâmes au commencement de Juillet. Après que nous fûmes entrés dans le canal Britannique, nous fûmes assaillis par un vent violent du couchant, & nous eûmes un tems épais & nébuleux.

Nous ancrâmes le 30 Juillet dans la baie de *Dungeness*. Le même jour, sur le soir, quelques principaux facteurs, quelques passagers, & moi-même joint avec eux, nous louâmes un petit vaisseau pour nous conduire à Douvres. Nous y débarquâmes le lendemain de grand matin, & le même jour nous partîmes pour Londres.

C'est ainsi que se termina un voyage long & malheureux; nous restâmes trois ans, sept mois & quelques jours exposés sur la mer, où nous essuyâmes des malheurs, où nous fûmes exposés à des dangers de toute espece.



---

P R E M I E R

VOYAGE DE DAMPIER. (\*)

---

Je partis en qualité de passager sur le *Loyal*, vaisseau marchand de Londres; c'était en 1679. Nous étions destinés pour la Jamaïque, & de là, je me proposais de me rendre dans la baie de Campêche. Un bon vent ne cessa de nous seconder jusqu'à la Jamaïque où nous débarquâmes, & où je demeurai une année entière.

Le desir du gain m'en fit partir pour me rendre dans le pays des *Moskites*; j'étais en chemin, lorsque je rencontrai une troupe d'aventuriers, qui m'entraînerent avec eux. Nous visitâmes Porto-Bello, puis nous résolûmes de traverser l'isthme de Darien. Nous y vinmes débarquer le 5 Avril 1680 près de l'isle *Dorée*, l'une des Sambales. Nous marchions au nombre de 3 ou 400 hommes, chargés de nos provisions & de curiosités recherchées des Indiens.

---

(\*) Le desir d'éviter la disproportion dans les volumes ne nous permet pas de suivre à la rigueur l'ordre chronologique : on s'en apercevra facilement.



Après neuf jours de marche, nous prîmes *Sainte-Marie*; quelques jours après nous nous trouvâmes devant Panama que nous ne pûmes prendre, & nous nous retirâmes dans les isles voisines de *Quibo*. De-là, suivant la côte du Pérou, nous prîmes *Ylo*, & vîmes nous reposer dans l'isle Juan Fernandez. Nous en partîmes pour attaquer *Arica* d'où nous fûmes repoussés, & nous nous retirâmes dans l'isle de *Plata* où l'on se disputa pour l'élection d'un chef. *Sharp* fut élu, & fut maître du vaisseau; les mécontents de son élection devinrent maîtres d'une barque longue & des canots, avec lesquels ils résolurent de revenir à l'isthme, & de s'en retourner par terre. J'étais parmi ces derniers, au nombre de quarante-quatre Anglais, un Indien, deux Moskites & cinq esclaves. Nous suivîmes les côtes, évitant d'être surpris, d'être vus même. Nous arrivâmes à la *Gorgone*, où nous aperçûmes que les Espagnols cherchaient à nous surprendre; nous la quittâmes & cinglions au nord, lorsque nous découvrîmes deux gros vaisseaux Espagnols; à cette vue nous ferlâmes nos voiles & ramâmes avec vigueur vers la terre, dont nous n'étions qu'à deux lieues; nous échappâmes à leur vue, & continuâmes ensuite notre route jusqu'à la pointe de



Garrachine, près du cap Saint-Michel, d'où nous devons prendre notre route par terre. Nous y descendîmes, fêchâmes nos habits, nos munitions, & préparés à prévenir & à recevoir l'ennemi, nous nous approchâmes de l'embouchure de la rivière *Sainte-Marie*, où un vaisseau Espagnol & des soldats nous attendaient; une isle était auprès; nous y allâmes avec le canot & y vîmes arriver un canot ennemi; nous nous en fîsîmes; & ce que les prisonniers nous apprirent, nous ôtant l'espérance d'exécuter notre plan, nous abandonnâmes la rivière *Sainte-Marie*, ne sachant comment, où & quand nous pourrions gagner la terre. Nous atteignîmes à force de rames l'extrémité septentrionale du golfe Saint-Michel, & nous jetâmes dans une anse entre deux isles. Là, nos Moskites nous prirent & nous préparèrent du poisson. Ce peuple est grand, bien fait, agile, vigoureux; un visage long, des cheveux noirs & lisses, un air rude, un teint basané; l'adresse à jeter la lance & le harpon le distingue. Il habite entre le cap de Honduras & Nicaragua. Un Moskite fait parer les flèches qu'on lui lance avec une petite baguette; il a la vue perçante & fine, & darde le poisson avec une adresse singulière, ce qui les fait rechercher de tous

les aventuriers ; il apprend avec facilité à se servir de l'arme à feu , ne lâche jamais pied & ne fait point se rendre ; n'ayant point de religion , il prend l'extérieur de celle des hommes avec lesquels il vit ; des especes de prêtres lui font craindre d'être battu par un esprit malfaisant , mais la plupart des Moskites ne savent ce qu'il est ; chacun n'a qu'une femme qui est sa compagne inséparable ; dès qu'il est uni à elle il défriche un champ qu'elle cultive , tandis qu'il pêche ou chasse. Ils plantent des arbres de patates , le poivrier d'inde , des pommes sauvages dont ils font une espece de cidre qui éniivre & cause quelquefois des débats violens , pendant lesquels les femmes prennent soin de cacher leurs lances , harpons , arcs ou flèches. Il aime les Anglais dont il est toujours bien traité & qui le laisse libre d'agir & de pêcher à sa fantaisie ; habillé lorsqu'il est avec eux , il se hâte de quitter l'habit qui le flattait alors , pour reprendre une toile qui leur ceint les reins & tombe sur les genoux. Revenons à notre voyage.

Débarqués sur le rivage , nous en partîmes à pied , nous dirigeant au Nord-Est , avec nos compas de poche. Nous traversâmes une montagne en suivant un sentier dont les détours

nous forcerent de monter sur des arbres élevés, pour découvrir au loin quelques habitations ; nous en vîmes vers le nord , mais nous n'y pûmes descendre ; nous allâmes vers le levant & y trouvâmes d'autres huttes d'Indiens , où nous achetâmes des provisions , des oiseaux , des sangliers , & prîmes un guide qui nous fit traverser des plantations ruinées , & nous mena vers un Indien qui parlait espagnol & nous reçut avec humeur. Nous lui offrîmes ce que nous possédions pour nous conduire en lieu de sûreté , mais rien ne put le tenter ; le présent d'une jupe d'un bleu céleste donné à sa femme , fit ce que l'argent n'avait pu faire ; il engagea le guide à nous conduire à deux journées de-là. Nous partions de grand matin , parce qu'alors il faisait beau ; mais après midi la pluie était continuelle ; il n'y avait point de chemin tracé , il fallait se guider par les rivières & les traverser plusieurs fois ; chaque soir il fallait élever des huttes & y faire du feu , qu'on n'allumait qu'avec peine ; il fallait s'y sécher , y cuire ses provisions , dont nous manquâmes bientôt ; nos travaux , nos besoins nous firent oublier tout ce que nous avions à craindre des Espagnols. Le cinquième jour nous arrivâmes chez un jeune Indien qui parlait très-

bien



bien l'espagnol & nous reçut avec hounêteté ; nous y séchâmes nos habits, y fimes un bon repas, & nous pourvûmes d'yames & de patates. Obligés de passer des rivieres assez profondes, les plus grands d'entre nous se mettaient dans l'eau & donnaient la main aux autres ; quelquefois elles grossissaient rapidement, & dans le septieme jour de notre marche, celle au bord de laquelle nous avions élevé nos huttes, les inonda & nous força de passer la nuit dans les bois par une pluie affreuse. Nos esclaves en profiterent pour s'échapper ; il nous fallut la passer encore, & ce fut un travail pénible. L'un de nous devait traverser la riviere avec une corde pour l'attacher sur le rivage opposé ; mais quand il fut au milieu de la riviere, il enfonça & nous ne le revîmes plus. Il fallut songer à un autre expédient ; nous cherchâmes un arbre élevé sur la rive, nous le coupâmes & le fimes tomber en travers ; il suffit pour nous passer à l'autre bord où nous trouvâmes des plantains. Là, nous eûmes un nouveau guide ; c'était un vieillard qui nous fit franchir une autre riviere & un long vallon bordé de très-gros arbres, & où l'on distinguait des traces de pécaris, espece de fanglier, & nous conduisit enfin à sa demeure où nous nous ra-

fraichîmes. Le lendemain il nous fit traverser de petites montagnes , au-delà desquelles nous trouvâmes des habitations d'Indiens , où nous fûmes reçus avec bonté. Puis , nous marchâmes à l'orient , le long d'un vallon où coulait une riviere qu'il nous fallut traverser trente-deux fois. Là , je tuai un *Quams* , grand oiseau dont nous nous regalâmes. Après avoir marché trois jours encore , nous trouvâmes une riviere que nous ne pûmes passer , & il nous fallut demeurer sur le rivage , sans provisions , & n'ayant pour vivres qu'une espece de mûre répandue dans ce pays. Enfin , la riviere baissa , un grand arbre que nous fîmes tomber en travers nous fit arriver sur l'autre rive , & après quelques heures de marche , à des habitations d'Indiens , où nous trouvâmes des plantains & tuâmes des singes. Leurs canots nous faciliterent le passage de plusieurs rivières , car on ne trouve que des torrens sur son chemin , & l'intervalle est rempli par d'épaisses forêts. Les champs de plantains de ces Indiens suppléaient aux provisions que nous n'avions pas. Enfin , nous arrivâmes au bord de la riviere *Chepo* , la dernière de celles que nous avions traversées , & qui se rendent dans la mer du Sud. Nous avions alors un ciel ferein ; nous

avançâmes, tantôt en suivant le sommet des montagnes, tantôt de vastes champs, jusqu'à la riviere de la Conception, à l'embouchure de laquelle nous trouvâmes des Indiens établis pour faire le commerce avec les aventuriers; ils avaient des yames, des plantains, du sucre, des cannes, des oiseaux & des œufs. Nous n'y trouvâmes plus de vaisseau, mais il en restait un dans l'isle de la *Sonde*, l'une des Sambales, répandues dans un espace de vingt lieues; elle était à trois lieues de nous, & nous y allâmes. C'était un vaisseau Français. Là, nous récompensâmes nos guides & les congédiâmes, & partîmes pour l'isle *Springer* qui en est à huit lieues; nous y trouvâmes quatre vaisseaux Anglais & trois Français, qui projetaient de s'emparer de Panama. Nous racontâmes nos aventures à nos compatriotes qui les écoutèrent avec avidité, & les peines que nous avions souffertes les détournèrent de leur dessein. On délibéra sur le parti qu'on avait à prendre, & pendant sept jours on ne put se déterminer à rien. Enfin, on résolut d'aller dans l'isle *Saint-André*, petite & inhabitée, éloignée de Porto-Bello de 70 lieues; elle est couverte de cédres, qui croissent sur un sol pierreux & dont le tronc est souvent de plus de 70 pieds



de long ; les canots qu'on fait de cet arbre sont les meilleurs de tous ; mais c'est une erreur de le croire inaccessible aux vers. Dans quatre jours nous arrivâmes à cette isle, où l'un de nos vaisseaux s'était déjà emparé d'une tartane Espagnole, qui nous apprit qu'onze petits vaisseaux de guerre Espagnols nous cherchaient.

Cette tartane fut équipée pour nous qui venions de la mer du Sud ; mais nous reconnûmes pour notre premier chef, le capitaine qui l'avait prise. Trois de nos vaisseaux avaient pu seuls parvenir à cette isle. Nous supposâmes que les autres avaient été emportés vers Bocatoro, ou dans la riviere de Blewfied, & nous résolûmes de les y aller chercher. Nous quittâmes cette isle où l'on ne trouve ni poissons, ni oiseaux, ni bêtes fauves. Nous arrivâmes aux *Isles à bled*, que je crois être les mêmes que les *Isles à perles*, sous le 12 deg. 10 min. de latitude nord, mais nous les trouvâmes sans habitans ; la vue de nos voiles les avaient fait fuir. Ils sont forts & d'une taille médiocre : leur teint est de couleur de cuivre ; leurs cheveux sont noirs, leur visage rond & plein ; leurs yeux petits & noirs, cachés par leurs sourcils pendans ; leur front est bas ; leur nez gros,

court & plat ; les levres grosses , leur menton court ; ils percent la levre inférieure de leurs enfans , tiennent les trous ouverts , & à quatorze ou quinze ans , ils y enfilent des barbes de tortue , qu'ils ôtent lorsqu'ils veulent dormir ; ils ont aussi les oreilles percées , & y portent des pieces de bois coupées en rond & polies ; les femmes se serrent le bas de la jambe avec un linge , ce qui leur fait un gras de jambe très-plein ; tous ont le pied petit , quoique rien ne les gêne ; une ceinture est leur seul habillement. Nous n'y trouvâmes aucun de nos vaisseaux ; deux des nôtres se rendirent à Bocatoro , & nous vîmes dans la riviere Blewfied.

Elle naît entre celles de Nicaragua & de Vera-gue ; son embouchure forme une belle baie sablonneuse ; des vaisseaux de 70 tonneaux peuvent y pénétrer ; les plus grands peuvent mouiller à son embouchure. Nous n'y vîmes point d'habitans ; mais nos Moskites y pêcherent des vaches marines ou manates , qui servirent d'alimens à l'équipage. Ce poisson se trouve en différens lieux ; il a 10 à 12 pieds de long ; sa gueule ressemble à celle de la vache ; ses yeux ne sont que de la grosseur d'un pois , ses oreilles ne sont que deux petits trous ; son col épais

& court, est plus grós que la tête: à ses épaules sont deux grandes nageoires, sous lesquelles sont leurs mamelles: sa queue est plate, large de 14 pouces, longue d'un pied & demi: quelques-unes pèsent 1000 livres; elle se plaît dans les rivières un peu salées; on en trouve dans l'eau douce & dans la mer, mais celles-ci n'y demeurent pas: elles vivent d'une herbe longue de 7 pouces, à feuille étroite, qui croît dans le voisinage des isles, dans les bras de mer, dans les rivières qui s'y jettent; elles ne viennent jamais à terre; la chair en est blanche, douce & saine: les jeunes sont un excellent mets, surtout sa queue: de sa peau on fait d'excellentes courroies qui servent à différens usages. Les Moskites sont très-exercés à la pêche de ce poisson: c'est avec le harpon qu'ils le saisissent, ainsi que la tortue.

Après avoir calfeutré notre tartane, nous prîmes la route de Boca-toro, qui est une ouverture entre deux isles, & les deux rivières de Verague & Chiagre. Nous y apprîmes que les vaisseaux Espagnols y avaient dispersé les nôtres; nous y en trouvâmes un encore.

Boca-toro est un lieu propre à carener les vaisseaux & à faire une abondante provision de tortues vertes; ses habitans sont barbares: on ne



peut commercer avec eux, & il en faut craindre des surprises nocturnes. Les côtes y sont fécondes en vanille. On ne pouvait rester dans ce lieu, & l'on ne savait où aller, vu le dispersement de notre petite flotte. Enfin nous suivîmes le capitaine Yanki, passâmes près de l'isle *Scuda*, où l'on dit que sont enterrées les entrailles du chevalier François Drak, & revînmes aux Sambales où nous restâmes quelques jours : la côte voisine nous fournit des pecaris, des waris ou bêtes fauves, des singes gras, des quams, des corrosces qui sont de gros oiseaux, des perroquets, des pigeons & des tourterelles ; les isles qui la bordent nourrissent le sapadelle, fruit qui ressemble à la poire : au pied des arbres qui les produisent se rassemblent les *soldats*, poisson à coquilles, armés de deux grosses pinces, & qui sont fort agréables à manger, mais c'est un aliment mal sain : le manceniller y est commun, & nous évitions avec soin de toucher aux animaux qui se nourrissent de ses fruits. Nous y recueillîmes cinq Anglais que leur faiblesse ou des accidens forcèrent de demeurer avec les Indiens qui en avaient pris grand soin.

Après avoir fait échouer une flotille qui portait des provisions à Carthagene, nous cinglâmes sur les côtes où cette ville est située : nous pas-

fames devant la riviere *Darien*, large à son embouchure, peu profonde, ayant un cours assez étendu. Près de ses bords, est une nation sauvage qui se sert de sarbacanes longues de huit pieds, avec lesquelles ils soufflent des dards empoisonnés, & faits avec beaucoup d'art, surprennent leurs ennemis dans un profond silence & fuyent avec rapidité. La riviere nourrit un grand nombre de manates. Nous vîmes Carthagene, sans être tentés de nous y arrêter; derriere elle, se faisait remarquer *Nuestra Senora de Popa*, monastere très-riche, situé sur une montagne escarpée. Nous tendîmes vers *Rio-Grande*, puis à *Ste. Marthe*, ville qui a un bon port, située derriere une montagne très-élevée & qui s'étend au loin: on la voit à 30 lieues de distance dans la mer, d'autres disent de 50: son sommet toujours blanc est souvent caché dans les nues. Nous vinmes à *Rio de la Hache*, ville alors abandonnée des Espagnols qui l'ont depuis rebâtie: là est une bonne rade: une riviere coule au levant. Nous arrivâmes à *Rancherie*, près de laquelle on pêche des perles: tout le monde s'enfuit à notre approche. Les Indiens qu'on y trouve ont le regard farouche, & le nez comme aquilin: leur visage est long: ils font partie d'une nation nombreuse; des

prêtres Espagnols cherchent à les civiliser ; le terroir y est stérile , & formé d'un sable léger qui ne nourrit qu'une herbe menue & mauvaise : on y nourrit cependant beaucoup de bétail : la propriété y est connue pour les bestiaux , mais non pour le sol ; les pluies y sont fréquentes , & les vents peu impétueux.

Arrivés là , nous rebroussâmes vers *Rio-Grande*, où nous découvrîmes & prîmes un vaisseau de 12 canons , & de 40 hommes d'équipage , chargé de tabac , de sucre & de marmelade. Après avoir disposé de cette prise , nous allâmes à Curaçao pour vendre notre sucre, mais nous ne pûmes y réussir. Cette isle a 9 ou 10 lieues de long sur 5 de large : son principal port est au midi , où est une ville & une bonne citadelle : le port est un des plus sûrs qu'il y ait au monde , & sa commodité égale sa sûreté : à l'orient le sol est montueux ; par-tout ailleurs il est uni : on y a élevé des manufactures de sucre , & tracé des plantations de patates & d'yams ; le bétail y est nombreux , mais sa principale richesse vient de sa situation qui facilite son commerce avec les Espagnols. Les Hollandais possèdent encore dans ces parages les isles *Aruba & Bonaire*, toutes les deux semblables par la nature de leur sol ; Aruba est la moins



étendue. *Bonaire* a de 16 à 17 lieues de tour ; il y a une baie assez profonde où le fond est très-dur. Elle a un gouverneur, sept ou huit soldats & cinq ou six familles d'Indiens : les soldats y mangent & dorment en tems de paix ; les Indiens y plantent du maïs & du bled de Guinée, des yams & des patates ; ils y nourrissent du bétail ; il y a des chevaux, des taureaux, des vaches & de grands troupeaux de chèvres. Au midi, elle est basse, & couverte d'arbres : près des maisons est une fontaine, dont l'eau est un peu salée : au couchant est une autre fontaine d'une eau très-douce, & près de-là sont quelques huttes d'Indiens. Au midi est un marais où les Hollandais font beaucoup de sel.

De-là, nous allâmes à l'isle *Aves* qui doit son nom à la multitude d'oiseaux qu'on y trouve : ce sont des hommes de guerre & des boubies : ce dernier est moins gros qu'une poule, son plumage est d'un gris clair ; son bec est fort, plus long, plus gros que celui des corneilles ; ses pieds sont comme ceux des canards : c'est un oiseau presque stupide : sa chair est noire & a le goût du poisson. L'homme de guerre est gros comme un milan : il en a la figure ; son col est rouge, tout le reste est noir ; il vit de poissons qu'il saisit avec agilité ; car jamais il

ne touche l'eau qu'avec le bec : ses ailes sont longues, & ses pieds ne sont point palmés. Cette isle est sous le  $11^{\circ} 45'$  de latitude nord : elle n'a pas 2 lieues de long, & est étroite : sa partie septentrionale est basse & souvent inondée, la méridionale est bordée d'un banc de corail ; le sol y est uni & sans arbres : on y trouve deux ou trois puits & un havre où l'on peut carener son vaisseau. On y voit un banc de rochers, qui de l'orient au nord forme une demi-lune où une flotte Française se perdit. Au levant, à 4 lieues de distance, est la petite isle d'*Aves*, toute couvertes de mangles.

De ces isles, nous partîmes pour celles de *Roca* : nous y débarquâmes : toutes sont inhabitées, aucune n'est étendue ; toutes ensemble ont 5 lieues de long & trois de large ; au nord, est une montagne blanche qu'on voit de fort loin, & qui est couverte d'oiseaux du tropique, d'hommes de guerre, de boubies & de noddies : celui-ci est de la grosseur d'un merle : il niche sur les rochers ; l'oiseau du tropique est de la grandeur du pigeon ; mais il a la forme ronde de la perdrix ; son plumage est blanc, son bec jaune, gros & court, il a au croupion une longue plume ou un tuyau long de 7 pouces, & n'a point d'autre queue : tous les deux sont bons

à manger. On trouve de l'eau douce au midi de la montagne, mais elle ne forme qu'un filet & a le goût du cuivre ou de l'alun. Au centre est un sol bas & uni, couvert d'une herbe longue qui cache des vols d'*Egg-Bird*, ou oiseaux d'œufs: ils sont gris, de la grosseur du merle & pondent des œufs plus gros que ceux des pies: c'est de-là que vient leur nom. On y voit des mangliers noirs, des rouges & des blancs: les premiers sont les plus gros, le bois en est dur & d'une pesanteur singulière. Le rouge croît sur les rivages, & pousse des racines qui s'élevent & s'entrelacent: le bois en est dur & l'intérieur de l'écorce est rouge: on s'en sert pour tanner les cuirs: le blanc est plus petit & sert à moins d'usages. Les autres isles Roca sont peu considérables: la plus méridionale est petite, basse, unie, ne produisant que de l'herbe. A une lieue d'elle, on en voit deux autres séparées par un canal profond, & couvertes de mangliers; toutes sont basses, habitées par des oiseaux.

Delà, nous vinmes à l'isle de la *Tortue salée*, qui est grande, déserte, abondante en sel, située un peu au nord de l'isle *Marguerite*, forte, riche, possédée par les Espagnols. La Tortue est dans sa partie orientale, hérissée de rochers découverts & brisés: au sud-est on voit une bonne



rade visitée durant la paix par les vaisseaux marchands qui viennent y changer du sel. J'ai vu jusqu'à 20 vaisseaux venir s'en charger à la fois, & apporter des liqueurs aux aventuriers qu'ils y rencontrent souvent. Au couchant, elle a un petit havre & de l'eau douce : le sol y est rempli de petits arbrisseaux ; par-tout ailleurs, on n'y voit véger qu'une petite herbe clair-semée qui nourrit des chèvres : les tortues y viennent déposer leurs œufs sur le sable.

Nous cinglâmes vers la *Trinité*, isle habitée par les Espagnols ; mais les courans nous en ayant repoussés, nous passâmes entre la Marguerite & la *Terre-Ferme* pour aborder à *Blanco*, isle à 30 lieues du continent, dont le sol est bas & uni, qui est déserte, sèche & saine : des pâturages, des arbres appelés bois de vie, quelques arbrisseaux, des guanos, c'est tout ce qu'on y voit. Les guanos sont des especes de gros lézards : leur chair, leurs œufs sont un bon aliment : il en est de diverses couleurs, & tous sont amphibies : les tortues vertes viennent y déposer leurs œufs dans ses baies sablonneuses. Je n'y ai plus vu de chèvres.

Nous quittâmes *Blanco*, pour nous rendre sur la côte de *Caraccos* : pendant 20 lieues, elle ne présente que de hautes montagnes, entre,

coupées de petits vallons qui n'ont que 100 à 400 pas de large : une autre chaîne de montagnes s'éloigne de celle-là , puis vient s'y joindre : on découvre cette côte de fort loin. Les montagnes sont stériles , les vallées fécondes , bien arrosées & peuplées ; on y cultive le maïs & le plantain ; on y trouve des oiseaux & des cochons ; mais leur richesse est le *cacaotier* ; son fruit y est plus petit , mais bien meilleur que dans les autres contrées. Cet arbre a un tronc de 7 à 8 pieds de haut , & d'un pied & demi de diamètre : ses branches s'étendent comme celle du chêne , ses feuilles sont épaisses , douces , d'un verd obscur , presque rondes : les noix sont enveloppées dans une gouffe , de la grosseur des deux poings , & l'arbre en porte 20 à 30 , placées sur-tout aux jointures des branches. On en fait deux récoltes par an : d'un verd obscur avant leur maturité , elles sont d'un rouge sombre du côté exposé au soleil ; le verd devient jaune & le rouge vif en meurissant. Après les avoir cueillies , on les fait fuer , puis on en tire les noix : on en trouve quelquefois cent dans une gouffe : on les fait ensuite sécher au soleil : l'arbre se reproduit par elles : dans cinq ans ils donnent du fruit ; mais on les préserve des vents froids ou violens en plantant autour

d'eux des plantains jusqu'à ce qu'ils soient forts.

La ville de Caracos est grande, riche, située dans l'intérieur du pays, au centre d'une vaste plaine abondante en bétail; on y arrive difficilement. Sur la côte est *Guiare*, ceinte par la mer; elle n'a qu'un mauvais havre, n'est défendue que par un fort, & est commerçante. Plus au levant, est la lagune de Venezuala, environnée de villes riches, mais où les vaisseaux ne peuvent pénétrer. Près de là sont *Comana* & *Verine*; celle-ci est fameuse par son tabac, estimé le meilleur du monde. L'air est sain sur la côte de Caracos; les vents de nord-est y regnent & y sont desséchans; des sentinelles placées dans les montagnes veillent à la sûreté du pays. Les Hollandais y apportent toutes sortes de marchandises, sur-tout des toiles.

Après nous y être saisis de trois barques chargées de peaux, d'eau-de-vie & de marchandises d'Europe, nous revînmes aux isles Roca partager nos denrées, puis nous nous séparâmes, & j'allai en Virginie. Dans ce voyage, je ne fis de remarques que sur la *Remore*, c'est un poisson de la grosseur du merlan & qui lui ressemble, excepté qu'il a la tête plus plate. De la tête au milieu du dos, elle a une chair cartilagineuse comme la tête d'un escar-



got, mais plus dure, d'une forme ovale & plate, longue de sept à huit pouces, large de cinq à six, parfemée de petites pointes par lesquelles les remores s'attachent à un vaisseau, lorsqu'il fait une tempête ou qu'il va vite : mais dans un beau tems calme, elles le quittent pour jouer autour; elles s'attachent aussi aux gros poissons, au goulu, à la tortue, à de vieux arbres qui flottent sur la mer. Elles peuvent retarder la course d'un vaisseau, lorsqu'elles y sont en grand nombre, parce qu'elles y forment des inégalités qui l'empêchent de glisser sur la surface de l'eau.

Un vaisseau d'aventuriers, commandé par le capitaine Cook, vint un an après mon arrivée en Virginie, aborder au port d'Actiamac : il méditait un voyage dans la mer du Sud, & je résolus de m'y joindre. Nous nous pourvûmes de provisions, & déterminés à la frugalité, riches d'espérance, nous partîmes le 23 Août 1683. Peu de jours après, nous essuyâmes une tempête qui dura une semaine, & ne nous empêcha point d'arriver aux isles du Cap-Verd. Elles sont au nombre de dix, & occupent cinq degrés en longitude, cinq degrés en latitude; l'une doit son nom aux marais salans dont elle est remplie; elle est stérile, nue, peuplée de quelques

quelques chèvres maigres, de quelques oiseaux sauvages : tel est le *Flamingos*, grand oiseau semblable au héron, plus gros encore, de couleur rougeâtre, qui vit en troupe & cherche ses alimens dans la boue & les rivières ; ils font leurs nids de boue amoncelée & élevée au-dessus du vivier d'un pied & demi, la base en est large, la forme conique ; au sommet, ils placent un ou deux œufs qu'ils couvent avec leur queue, ayant leurs longs pieds dans l'eau ; les petits courent rapidement avant de savoir voler ; leur chair a bon goût, mais elle est noire & maigre ; leur langue est un morceau délicat. De loin, une troupe de ces oiseaux semble être un mur de briques.

L'isle de *Sal* a un misérable gouverneur & cinq ou six habitans ; il nous fit présent de trois chèvres, & nous l'habillâmes en retour. Nous échangeâmes encore de vieux habits contre vingt boisseaux de sel. Nous la quittâmes trois jours après ; on trouve quelquefois de l'ambre gris sur ses côtes. Nous abordâmes à *Saint-Nicolas* qui est grande & triangulaire, mais montueuse, stérile, rocailleuse au bord de la mer ; les Portugais habitent ses vallées & y ont des vignes ; on y nourrit des chèvres & des ânes ; les habitans sont d'un teint fort

basanné, & ne paraissent pas riches. Après y avoir nettaïé notre vaisseau, nous allâmes à *Mayo*; elle est petite, entourée de bas-fonds, & riche en fel, en taureaux, vaches, chèvres & volaille; de petites tortues y viennent pondre dans une partie de l'année; on y sème du grain, on y plante des yans, des patates, des plantains. L'isle S. Yago est la plus peuplée, la plus riche & la plus grande de ces isles, quoiqu'elle ait des cantons stériles. Elle a un port sur sa côte orientale où les vaisseaux accourent durant la paix. On y trouve du gros bétail, des cochons, des chèvres, de la volaille, des œufs, des plantains, des noix de cacao qu'ils échangent contre des habillemens, de la toile, de l'argent: ses habitans sont voleurs. Son gouverneur étend son autorité sur toutes les autres isles qui paraissent montueuses & stériles. *Fuego* est remarquable par son volcan, haute montagne d'où la nuit on voit s'élançer des flammes: des hommes en habitent le pied, & ce ne sont pas les plus misérables des habitans de ces isles. Je ne fais rien des autres.

En les quittant, nous cinglâmes au midi; les vents nous forcèrent de venir à l'embouchure de la rivière *Sherboroug*, où est un établisse-



ment Anglais sur la côte de Guinée, où l'on fait un grand commerce de bois de Cam-Wood. Après avoir jeté l'ancre vis-à-vis d'une grande forêt, nous descendîmes & vîmes une ville de Nègres que la forêt nous cachait ; nous la visitâmes & y achetâmes des plantains, des cannes de sucre, du vin de palme, du riz, de la volaille & du miel. Les maisons des Nègres sont basses, excepté l'une d'elles destinée à se rassembler & à recevoir les étrangers. Nous en partîmes par une chaleur extrême, interrompue par des coups de vents très-violens. La fièvre nous travailla, mais ne nous emporta qu'un homme. Dans le calme, nous pêchions des goulus, dont la chair bouillie, étuvée avec du vinaigre & des épices, était une nourriture supportable. D'abord les vents retardèrent notre course, puis ils la favorisèrent. Vers le 36° de latitude, la mer, de verte qu'elle nous paraissait, devint blanche ou pâle ; nous crûmes trouver le fond, & nous nous trompâmes : nous allions vers les isles *Sebaldes*, ou *Sibble de Ward*, qui doivent leur nom aux Hollandais. Elles sont au nombre de trois, toutes pierreuses, stériles, sans arbres ; quelques arbrisseaux épars s'y font remarquer. Nous ne pûmes y aborder. Avant d'y arriver, nous avions vu la

mer rougie de petites écrevisses, dont le corps était comme le bout du petit doigt, mais dont les pattes étaient grosses. Je n'en ai point vu ailleurs de cette couleur & de cette petitesse.

Nous voguâmes vers la Terre de Feu, & bientôt nous découvrîmes le détroit de le Maire, fermé par de hautes montagnes. Nous y entrions quand le calme nous laissa aux prises avec une mer courte, hérissée, qui menaçait de nous faire couler à fond : elle allait de tous les côtés, se brisait contre le vaisseau, passait sur lui & le roulait comme une coquille d'œuf ; un petit vent nous sauva du danger, & nous permit d'aborder sur la partie orientale de la Terre des Etats, remarquable par trois petites isles élevées & blanchies par la fiente des oiseaux.

Nous nous éloignâmes de ces lieux le 7 Février 1684. Nous fûmes pendant plus d'un mois balotés par des vents violens, mais nous avançions vers l'isle Juan Fernandez où nous tendions. Nous en approchions, quand nous découvrîmes un vaisseau qui nous suivait à toutes voiles ; nous le laissâmes s'avancer. Nous crûmes que c'était un vaisseau parti de Baldivia, & nous espérions le prendre. Mais nous reconnûmes bientôt que c'était un vaisseau An-

glais, commandé par le capitaine Eaton, & qui venait de traverser le détroit de Magellan. Il nous croyait Espagnol, & s'occupait déjà des moyens propres à nous enlever; au lieu de nous combattre, nous cinglâmes ensemble vers l'isle où nous tendions. Nous la vîmes le 22 Mars, nous jetâmes l'ancre & descendîmes pour y chercher un Moskite qu'on y avait laissé: nous l'y trouvâmes. Depuis trois ans il y vivait; de son fusil mis en pieces, il avait fait des harpons, des lances, des hameçons, un long couteau, & avec ces instrumens, il fournissait à ses besoins; la pêche & la chasse des chèvres étaient ses seules occupations. Il avait élevé une hutte, où son lit planté sur des pieux & fait de lanieres & de peaux de veaux marins, était à couvert. Dès qu'il vit approcher les vaisseaux, il tua trois chèvres qu'il fit cuire avec des choux pour nous régaler quand nous serions descendus. Nous avions un Moskite avec nous qui courut à son compatriote, l'embrassa avec la plus vive tendresse; & nous l'embrassâmes aussi.

Cette isle qui a 12 lieues de tour, est pleine de hautes montagnes, & de petites vallées agréables: on y voit de beaux pâturages formés d'une herbe épaisse qui fleurit toute l'année: on y



voit des bois propres à bâtir , mais aucun ne peut fournir de mâts : l'arbre à chou y est petit & fort bas ; sa tête est grosse & de bon goût : de grands troupeaux de chèvres y paissent : celles au couchant de l'isle sont les plus grasses , quoique le sol y soit haut , sans montagnes , sans eau douce , & n'ayant qu'une herbe courte & sèche. Elles y furent amenées par Juan Fernandez , qui , manquant de patente pour lui en assurer la possession , l'abandonna : c'est dommage ; car cette isle pourrait nourrir 4 ou 500 familles : le sol y est noir , bon & fertile , la mer y est abondante , les snappers , les tatonneurs y sont en si grand nombre que deux hommes en deux heures avec une ligne , pourraient en régaler cent hommes. Les rivages y sont couverts de veaux marins , dont la fourrure est si fine , si épaisse & si courte qu'on n'en voit point de semblables ailleurs : les lions marins y errent en grosses troupes : ils nagent avec légèreté , ils se jettent sur ceux qui les frappent ; mais un coup sur le nez les fait mourir. Ces animaux aiment également les pays chauds & les froids : dans ces derniers , ils cherchent les pieces de glace , s'y couchent & s'y chauffent au soleil. Je n'en ai point vu dans les Indes orientales , ils accourent là où le poisson est nombreux , car ils en vivent.

Le snapper ressemble au rouget , mais il est plus gros : sa tête & sa gueule sont larges , ses ouïes sont grandes , ses écailles fort larges ; son dos est d'un rouge vif , & son ventre couleur d'argent ; il est excellent à manger. Le tatonneur , ou poisson de roche , ressemble au merlus ; il est plus rond que le snapper ; d'une couleur brun foncé. L'isle n'a que deux baies , & il serait difficile d'en approcher pour peu qu'elles fussent défendues. Nous y demeurâmes seize jours.

Les deux vaisseaux partirent ensemble pour traverser la mer Pacifique , où l'on voit rarement des nuages pluvieux ; où l'on n'éprouve que des vents réglés & ordinaires ; les vagues cependant sont hautes & longues ; mais elles ne se coupent point & sont peu redoutables. Elle est bordée par le Pérou & le Chili , pays très-élevé ; ce qui nous obligeait de nous en tenir toujours à quatorze lieues , pour n'en être point découverts. Les montagnes , vues de la mer , y paraissent bleues ; les brùillards ne les cachent point , rarement des nuées les obscurcissent ; il en coule peu de rivières qui se rendent à la mer sans se dessécher pendant une partie de l'année.

Rien de remarquable ne s'offrit sur notre

jusqu'au 3 Mai, jour où nous découvrîmes un vaisseau & le primes; il était chargé de bois de charpente & allait à Lima. Nous vinmes à l'isle *Lobos de la mer*, qui doit son nom aux veaux marins qui s'y rendent; elle est formée de deux petites isles d'un mille de circuit; elles sont assez hautes; le canal qui les sépare n'est bon que pour les barques; on y trouve une baie sûre; l'intérieur est pierreux, sablonneux, sans eau douce, sans arbres, sans herbe ni animaux terrestres; mais on y trouve beaucoup de boubies & de pingoins. Ce dernier est de la grosseur d'un canard, ayant les pieds palmés, le bec pointu & des chicots au lieu d'ailes; il s'en sert pour nager, non pour voler; leurs plumes sont un duvet; on estime leurs œufs, mais peu leur chair. On y voit encore de petits oiseaux noirs, qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit; ils sont bons à manger.

Comme nos prisonniers nous avaient appris que nous avions été découverts, nous n'espérâmes point trouver de vaisseaux riches dans ces mers, & nous nous résolûmes à prendre quelque ville. Celle de *Truxillo* nous parut la plus importante & la plus riche; c'est vers elle que nous voguâmes; mais elle manque de



port; nous nous préparâmes à une descente difficile; mais bientôt après nous découvrîmes trois vaisseaux & leur donnâmes la chasse; nous les primes tous; ils allaient à Panama, chargés de farine; nous trouvâmes une mule magnifique & une image en bois de la Vierge Marie, grande, sculptée & peinte; les prisonniers nous apprirent qu'on bâtissait un fort pour arrêter les ennemis qui voudraient descendre à Truxillo. Cet avis nous fit changer de résolution, & nous allâmes aux Gallapagos que nous découvrîmes le 31 Mai. Ce sont plusieurs isles, dont la plus orientale est à 110 lieues du continent; les Espagnols qui les découvrirent, disent qu'elles sont en grand nombre; cependant nous n'en vîmes que quatorze ou quinze; les plus grandes ont sept à huit lieues de long, trois ou quatre de large; elles sont médiocrement élevées, plates & unies au sommet; les plus orientales sont pierreuses, stériles, ne produisent ni herbes, ni arbres que des dildos, arbrisseau épineux, qui s'élève à la hauteur de dix à douze pieds, & ne produit ni feuilles, ni fruits; le tronc est de la grosseur de la jambe & hérissé de piquans rangés en rayons pressés; il n'est pas même bon pour brûler. Le borion se voit en quelques lieux voisins de la mer; il est

bon à brûler. Entre les rochers de ces isles, on trouve des lacs & des étangs. Vers le couchant, on voit des isles plus étendues, arrosées par des ruisseaux & des rivières, couvertes d'arbres inconnus qui végètent sur une terre noire & profonde; parmi ces arbres est le mammet qui couvre des espaces étendus. Les guanos & les tortues y sont très-abondantes; les premiers y sont très-gras & familiers; les secondes très-grosses, très-déliques; le poulet se mange avec moins de plaisir. On distingue quatre sortes de tortues de terre: celle que les Espagnols nomment *Hécate*, se tient dans les étangs d'eau douce, a les jambes petites, les pieds plats, le col long & menu, & ne pèse que dix à douze livres. Le *Terrapen* est plus petit encore; son écaille est bien taillée, ouvragée & des teintes diversifiées; elle aime les lieux humides, les marécages; toutes deux sont bonnes à manger; les chasseurs les apportent autour de leurs huttes, d'où elles ne s'écartent pas, & ils les reconnaissent à la marque qu'ils leur ont faite sur l'épaule. Les deux autres me sont peu connues; celles de Gallapagos ressemblent à l'hécate; mais il en est qui pèsent 150 livres. On y voit aussi des serpens verts & des tourterelles fort grasses. Elles

foisonnent encore de tortues de mer, dont on connaît aussi quatre especes. La *grosse*, ou *tortue de Bahu*, a le dos rond, & la chair puante & mal saine. La *grosse tête* doit son nom à la grandeur de sa tête; sa chair est aussi puante, & la nécessité peut seule en faire manger; elle se nourrit de la mouffe qui croît autour des rochers. Le *bec à faucon* est la plus petite de toutes; sa gueule est longue & petite; son écaille est la plus recherchée pour faire de petits ouvrages; sa chair est jaunâtre, bonne ou mauvaise, selon les lieux ou les alimens qu'elle prend; elle pond trois fois, & chaque fois sa ponte est d'environ 80 œufs ronds, couverts d'une peau blanche & rude, de la grosseur de ceux de poule; elle marche avec lenteur, se repose, se ranime, creuse un trou, y dépose ses œufs, les recouvre de deux pieds de sable, & s'en retourne. La tortue vertu est la meilleure; son écaille lui fait donner ce nom; elle est presque transparente & plate; sa tête est ronde & petite; mais la tortue pèse jusqu'à 300 livres; la chair en est douce; le gras en est jaune & le maigre blanc; elle vit d'une herbe marine, qui a des feuilles longues de six pouces, mais étroites. Ces tortues sont communes aux Gallapagos.



Quoique sous la ligne , l'air est tempéré dans ces isles ; il y est rafraîchi le jour par un vent de mer , la nuit par un vent frais qui coule le long des côtes ; on y peut faire d'abondantes provisions de sel. Nous y séjournâmes peu ; un de nos prisonniers , né à *Ria-Lexa* , s'offrit de nous y conduire , & nous résolûmes d'y aller. Nous partîmes le 12 Juin , & après avoir dépassé l'isle des Cocos où nous voulions nous arrêter , mais que nous ne pûmes découvrir , nous avançâmes vers *Ria-Lexa* à voiles déployées.

Nous découvrîmes le cap *Blanco* , qui doit son nom à deux rochers blancs qu'on voit de loin & ressemblent , à quelque distance , à deux vaisseaux qui font à la voile , & de près , à deux hautes tours ; le cap même est une pointe élevée , d'abord plate & unie , qui s'abaisse ensuite en deux pentes , couvertes de grands & magnifiques arbres. Plus avant , on trouve un terrain bas , un pays riche , une terre noire , profonde & grasse. Là , commencent de grands pâturages , qui s'étendent sur les montagnes & couvrent les vallées. C'est à la vue de cette terre que mourut notre capitaine Cook ; nous mouillâmes & descendîmes sur le rivage pour l'enfvelir ; pendant qu'on s'en occupait , trois

Indiens Espagnols vinrent nous observer , mais nous en fîmes deux ; ils nous apprirent qu'on favoit à Nicoya que nous étions dans ces mers ; que cette ville , située à treize lieues du lieu où nous étions , étoit propre à y bâtir des vaisseaux , & qu'elle en faisoit un objet de commerce ; que le pays étoit habité par des laboureurs & des pâtres ; que les taureaux , les vaches , les chevaux y étoient abondans ; qu'au bord de la mer végétoit un bois rouge , propre à la teinture ; qu'il y faisoit une branche de commerce , ainsi que les peaux , pour lesquelles on leur apportoit en échange des chapeaux ; des toiles & de la laine. L'un d'eux s'offrit de nous conduire à un grand parc rempli de bétail , & nous y marchâmes sur ses traces. Mais quand nous y fûmes , plusieurs d'entre nous voulurent y rester jusqu'au lendemain. Je n'approuvai point cet avis , & revins avec ceux qui voulurent me suivre ; douze restèrent , que nous trouvâmes le lendemain au soir sur un petit rocher à demi mille de terre & dans l'eau jusqu'aux reins ; des Espagnols les investirent , mais ils eurent le tems de se rassembler & de gagner leur chaloupe avant qu'on put fondre sur eux ; un autre malheur les attendait sur le rivage , leur chaloupe étoit en feu : ils virent

un rocher dans la mer qui leur parut un fort pour eux, & ils s'y rendirent; les Espagnols, nichés dans les broissilles, les voyant hors de portée de leurs armes, attendaient avec impatience que la marée, qui monte là de huit pieds, vint les emporter; mais nous arrivâmes assez tôt pour les sauver. Les Espagnols n'ont ici ni vaisseaux, ni barques, ils n'ont que des canots; nous leur en enlevâmes deux qui nous furent utiles dans la fuite. Le rivage est garni de bois à lance, qui est droit comme le jeune frêne, fort dur, pesant & très-fort. Nous quitâmes ce lieu, & dans trois jours nous fûmes au port de Ria-Lexa; un volcan qui se voit de vingt lieues, en indique la position; ce port est derriere une petite isle plate & basse, à demi lieue de la terre; deux canaux la bordent; celui du couchant est le plus large & le plus sûr; il peut contenir deux cents voiles. Ria-Lexa en est à deux lieues, & deux anses profondes peuvent y conduire des canots: nous vîmes une maison & deux hommes dans cette isle, qui se hâtèrent d'échapper; mais nous les faîsîmes avant qu'ils se fussent assez éloignés; un cavalier qui nous les vit emmener, courut en hâte vers la ville. Nos prisonniers nous dirent qu'on les avait placés dans cette



isle pour avertir la ville de tous les vaisseaux qui s'approcheraient, & qu'on s'attendait à notre arrivée; ces nouvelles nous firent changer de projet, car il ne pouvait plus s'exécuter sans témérité.

L'isle où nous étions a quelques arbres, une belle source d'eau-douce & de bons pâturages, mais point de bétail. Nous en partîmes pour nous rendre dans le golfe d'Amapalla; c'est un bras de mer qui s'étend à huit ou dix lieues dans le pays; les monts *Cafyina* & *Saint-Michel* en forment l'entrée; le premier paraît d'abord être une isle haute & ronde; le second est une montagne élevée sans être inaccessible; à leur pied sont des terres fort basses.

Près de là, sont les deux isles de *Mangera* & d'*Amapalla*. Mangera est ronde, couverte de bois, & a deux lieues de tour; des rochers l'environnent; on n'y trouve qu'une petite baie; la terre y est noire, peu profonde, pierreuse; au centre est une ville d'Indiens & une église Espagnole; on y cultive le maïs & le plantain, on y nourrit quelques poules. Amapalla est plus grande; son terroir est le même, & l'on y trouve deux villes; l'orientale est bâtie dans une plaine au sommet d'une

montagne peu élevée, sur laquelle on parvient par un chemin si difficile, qu'on pourrait la défendre avec des pierres ; au milieu est une belle église. L'autre ville est moins grande, les maisons en sont mesquines ; des champs de maïs en sont voisins ; on y voit encore quelques plantains & des pruniers sauvages : les feuilles de ceux-ci ont la forme de celles de l'aube-épine, mais le verd en est très-foncé ; le bois en est fragile, le fruit ovale, jaune d'un côté, rouge de l'autre quand il est mûr ; il est assez agréable. Ces villes n'ont d'Espagnols que le padre qui les gouverne : toutes dépendent du gouverneur de Saint-Michel, ville située au pied de la montagne de ce nom. Il y a d'autres isles dans cette baie, mais elles sont désertes ; l'une d'elles appartient à un couvent de filles ; elles sont basses.

Nous entrâmes dans ce golfe & nous approchâmes de Mangera ; n'ayant point de guides, nous ne pûmes échapper à la prévoyance craintive des Espagnols ; à notre vue, tout le monde s'enfuit dans les bois, & nous ne pûmes prendre que le moine qui nous servit de pilote & de guide pour nous rendre dans l'isle Amapalla ; nous grimpâmes vers la ville où les Indiens nous attendaient ; car leur pauvreté leur persuadait

perfuadait qu'ils n'avaient rien à craindre. Nous y fûmes reçus avec affection ; & dans l'église où se font toutes les cérémonies publiques , la musique s'y faisoit entendre ; nous y étions rassemblés , quand un brutal d'entre nous les fit tous fuir , & nous ne vîmes de parti à prendre , que de revenir sur nos vaisseaux , où nous reçûmes quelques Indiens invités par le moine , qui nous menerent à des isles de ce golfe qui nourrirent des troupeaux de bœufs , dont nous tuâmes un bon nombre , y calfatâmes nos vaisseaux , puis nous nous séparâmes. Le capitaine Eaton nous quitta pour aller croiser ailleurs , & nous restâmes sous les ordres du capitaine David , successeur de Cook.

Le 3 Septembre, nous quittâmes ce golfe après avoir descendu le moine , & donné à nos Indiens le petit vaisseau que nous avions pris , chargé encore en partie de farine ; nous fîmes voiles vers les côtes du Pérou , & éprouvâmes des orages accompagnés de tonnerres & de pluie. Mais à la vue du cap S. François, le beau tems se rétablit & ne nous quitta plus. Ce cap est une haute pointe de terre , revêtue de grands arbres ; le pays voisin est fort élevé ; les montagnes y paraissent noires. Au-delà , nous retrouvâmes le capitaine Eaton , épouvanté en-



core des tonnerres affreux qui avaient éclaté autour de son vaisseau : il avait couché à l'isle des Cocos , qui est déserte , élevée dans le centre , basse près de la mer , verte & agréable , embellie de cocotiers , & ayant 7 à 8 lieues de tour : des rochers la rendent presque inaccessible ; elle a un havre au nord-est , où se rend un ruisseau d'eau douce. Ce capitaine nous quitta sur le soir , & nous , côtoyant le pays , nous vinmes jeter l'ancre dans l'isle *Plata* , nommée ainsi , dit-on , parce que François Drak y amena sa prise , le *Cacafoga* , chargée de beaucoup d'argenterie. Elle n'a pas deux lieues de long , sur une & demie de large ; elle est haute , entourée de rochers escarpés , excepté au levant : le haut en est plat & uni , le terroir en est sablonneux & sec : on n'y voit que trois ou quatre sortes d'arbres , & tous sont grêles & couverts de mousse : on n'y trouve de l'eau qu'en un seul lieu , où elle coule lentement des rochers : on y voit beaucoup de chèvres , de boubies , d'hommes de guerres , de tortues : la mer est profonde autour d'elle.

Nous allâmes de-là , vers la pointe *Ste. Helene* , située plus au midi , qui est haute , plate , unie , couverte de grands chardons ; entourée de terres basses qui la font paraître une isle :

elle forme une baie où est le village qui porte son nom ; dans un lieu stérile & bas , dénué d'eau , d'herbes & d'arbres , où l'on ne trouve ni fruits , ni grains , ni plantes ; mais , où l'on cultive des melons d'eau , gros & fort délicats. A quelque distance , une matière bitumineuse fort d'un trou en bouillonnant : elle est liquide ; mais en la faisant bouillir , elle prend la consistance de la poix , dont elle tient lieu. Les Indiens sont pêcheurs : nous nous emparâmes du village pendant la nuit : nous y prîmes une barque & quelques hommes ; nous en fîmes autant du village de *Manta* , bâti sur une éminence , mais formée de maisons pauvres & dispersées autour d'une belle église : le terroir n'y produit que quelques arbrisseaux ; ses habitans ne plantent ni ne sement ; entr'eux & la mer est une bonne source d'eau douce : derrière est une montagne ronde & conique , nommée *Monte-Christo* , qui est le meilleur fanal pour guider les vaisseaux qui s'y rendent. On ne prit à *Manta* que deux vieilles femmes qui ne nous apprirent rien , sinon qu'on était par-tout sur ses gardes sur le bruit de notre arrivée. Nous revînmes à *Plata* où nous trouvâmes le capitaine *Swam* qui venait négocier dans ces parages pour le compte de divers marchands de Londres ; mais désespé-

rant de réussir dans son objet, on l'engagea à recevoir des aventuriers, & d'en suivre les desseins. Il nous vendit beaucoup de marchandises à crédit, & jeta les plus grossières dans la mer. Une prise que nous fîmes encore, nous apprit qu'on équipait dix vaisseaux pour nous chasser de ces mers. Nous aurions désiré de retrouver le capitaine Eaton, parce que la réunion de nos forces nous mettaient en état de tenter quelque entreprise avant que d'être obligé de quitter la mer Pacifique : nous le fîmes chercher : en attendant, nous vinmes à Paita pour tenter de nous en saisir.

Cette petite ville a un port : elle est bâtie sur un fonds sablonneux, au fond d'une petite baie, au pied d'une montagne : on n'y compte que 75 à 80 maisons, basses & mal bâties, & deux églises ; tous les murs sont de terre & de paille paitries ensemble, & séchées au soleil : quelques toits de ces maisons ne consistent qu'en deux perches qui se croisent, appuient sur les murs, & qui supportent quelques nattes : la pierre y est cassante, le bois y est rare, & on n'y peut mieux bâtir ; la pluie y étant très-rare dispense de plus de soins : tout y est aride ; les montagnes y sont sans verdure ; on n'en trouve qu'au bord de quelques faibles ruisseaux. Les



églises & les maisons des riches y sont blanchies au-dedans & au dehors, sculptées, peintes, dorées : les églises y sont grandes & fort ornées : près de la mer était un petit fort sans artillerie, qui commande la baie : sur la montagne il y en a un autre qui commande la ville : de tous ces lieux on tire l'eau & les provisions de *Colan*, ville Indienne à deux lieues de-là, près d'une petite rivière, au milieu de champs de maïs, de plantains, d'yams : ses habitans sont pêcheurs, & se servent de barques faites de plusieurs troncs d'arbres en maniere de radeaux, & arrangées de maniere qu'elles ne peuvent jamais couler à fond. Nous apprîmes qu'un vaisseau y en avait brûlé un fort gros qui était en rade ; mais sans faire de descente. Le capitaine Eaton pouvait seul avoir fait cet éclat, & nous conjecturâmes qu'après cette action, il était parti pour les Indes orientales, où il desirait beaucoup de se rendre.

Nous descendîmes à 4 milles de Paita, le 3 Novembre à 6 heures du matin ; nous marchâmes droit au fort, situé sur la montagne, & le prîmes sans perdre un seul homme. A cette nouvelle, le gouverneur de Piura qui s'était rendu à Paita avec 100 hommes pour s'opposer à cette descente, s'enfuit le plus vite qu'il le put. Nous

entrâmes dans la place , où nous ne trouvâmes ni argent , ni marchandises , ni vivres. Nous espérions que la ville se racheterait ; nous ne demandions que des provisions , nous n'eûmes rien & y mimes le feu.

De-là nous allâmes à *Lobos* ; en chemin nous vîmes un vaisseau que nous ne pûmes atteindre. Le 14 , nous arrivâmes à *Lobos de la terre* ; c'est une isle élevée où l'on trouve des pingoins , des boubies & des veaux marins ; ils nous fournirent de médiocres repas qu'on vanta comme des mets exquis aux nouveaux aventuriers, dont on craignait le découragement. Là , nous apprîmes que le capitaine Eaton était parti sans dire en quels lieux il allait : la barque que nous avions chargée de s'en informer nous attendait à Plata ; nous disposâmes tout pour nous y rendre ; mais auparavant nous voulûmes tenter une surprise sur *Guiaquil* : nous entrâmes dans la baie , qui est entre le cap Blanc & la pointe Chandi. Près du fond de la baie est une petite isle , nommée *Ste. Claire* , qui a la forme d'un homme mort & étendu , dont la tête est au levant ; on passe au midi en sûreté ; mais le passage au nord est dangereux. Un vaisseau chargé d'argent s'y enfonça autrefois , & les Indiens en retirent toujours quelques effets précieux ,

quoiqu'ils se hafardent à être piqués des chats de mer qui abondent autour. Ce poisson a la tête plus plate & plus grosse que le merlan, auquel il ressemble, sa large gueule est ornée de moustaches, il a trois nageoires, l'une sur le dos, une à chaque côté, & composées d'une arête pointue très-vénimeuse; sa piquure est si dangereuse qu'on en perd souvent l'usage des membres blessés: il en est de très-petits; d'autres pèsent 7 à 8 livres; ils aiment les lieux vaseux, l'embouchure des rivières; la chair en est fort douce & saine.

De Ste. Claire à *Punta Arena* il y a 7 lieues, & cette pointe sablonneuse, abondante en huîtres, moules & petoncles, forme l'extrémité de l'isle *Puna*, où les vaisseaux qui vont à Guayaquil prennent un pilote. Elle a 13 lieues de long & 5 de large; son sol est plat & bas, rempli de mangles; le reflux y est violent; on n'y trouve qu'une ville, dont les habitans sont tous matelots & les seuls pilotes de ces mers. Ils veillent le jour sur les vaisseaux qui en approchent. Le centre de l'isle est en pâturages, entremêlés d'arbres peu connus qui croissent sur une terre jaunâtre: là est le *Palmeto*, qui a la grosseur du frêne; son tronc est droit, haut de 30 pieds: le sommet est fourni de branches légères, de



4 pieds de long & sans aucun nœud, au bout desquelles s'étend une large feuille qui a la forme d'un éventail; jeune elle est pliée comme lui; elle est fortifiée de petites côtes, dont on fait aux Bermades des chapeaux, des paniers, des vans. Çà & là on trouve des plantations d'yams, de patates & de maïs. La ville a 20 maisons & une église: les premières sont bâties sur pilotis & élevées à 12 pieds de terre: on y monte par des échelles: elles sont couvertes de feuilles de palmeto, & les chambres, les planchers en sont proprement faits: on mouille vis-à-vis le centre de la ville.

Cette isle est à une lieue de l'embouchure du fleuve de Guayaquil ou Guayaquil, & la ville est à 6 lieues de cette embouchure qui a une petite lieue de large: ses rives sont basses, marécageuses, remplies de mangles: à une lieue de la ville, elle est partagée par une isle en deux canaux profonds, dont le plus large est vers le couchant: Guayaquil fait face à l'isle, & est bâtie au pied d'une montagne, dont la partie basse est souvent inondée: elle est défendue par deux forts, & est embellie d'églises & de vastes maisons; c'est une des villes les plus commerçantes de ces contrées, & l'on y trafique en cacao, peaux, suif, falsepareille, draps de Quito, &c.

Des deux côtés de la rivière croissent des cacaotiers qui fournissent cette noix à tout le Pérou ; la falsépareille y croît dans l'eau.

Nous remontâmes la rivière en cahots ; nous avions enlevé les sentinelles de Puna ; en chemin nous prîmes une barque chargée de nègres ; mais nous avançons avec lenteur , & le jour vint avant que nous fussions à Guayaquil , & nous nous cachâmes entre les arbres ; un accident rendit inutiles toutes nos peines ; nous avions laissé une barque près de Puna , qui voyant deux autres barques chargées de nègres qui nous avaient échappé à venir à eux à toutes voiles, leur tira trois coups de canon , & les prit : ces coups de canon rétentirent à nos oreilles & nous firent craindre qu'on ne les entendit à Guayaquil. Plusieurs d'entre nous voulurent aller à la ville , puisqu'également on y était averti de notre arrivée ; ils descendirent ; mais après s'être fatigués pendant 4 heures à faire d'impuissans efforts pour pénétrer aux travers des mangles , ils revinrent harrassés & mouillés. Dès que la marée se fit sentir , nous quittâmes notre retraite ; la rivière est très-rapide , embarrassée de troncs d'arbres , & elle nous mit souvent en danger d'être renversés. A une lieue de la ville , on tira sur nous un coup de mous-



quet au travers des brossailles , & bientôt Guayaquil parut devant nous illuminée de flambeaux. Cependant, comme on l'illumine dans les jours de fête, nous crûmes devoir continuer notre route ; nous descendîmes sur le rivage dans un lieu couvert de bois pour attendre le jour : il vint, nous regagnâmes le milieu de la rivière à force de rames , & de-là, nous vîmes la ville qui présente une perspective agréable ; c'est toute la jouissance qu'elle nous donna ; car nous redescendîmes sans qu'on eût tiré sur nous & sans avoir nous-mêmes tiré un coup de fusil. Notre capture se réduisit à quelques nègres, dont les uns servirent à nos équipages, les autres furent laissés sur le rivage de Puna : si avec ces nègres, nous avions été nous emparer des mines d'or de Ste. Marie, nous pouvions faire une grande fortune ; mais ce plan était trop compliqué pour plaire à des aventuriers.

Nous revînmes à l'isle *Puna* ; nous y trouvâmes beaucoup de tortues, & y formâmes le projet d'attaquer *La Velia*, petite ville dans la baie de Panama. Nous partîmes & doublâmes le cap Passao, pointe haute & ronde qui semble divisée dans le milieu, nue près de la mer, ailleurs revêtue d'arbres. Le pays voisin est montueux & boisé : la côte qui suit



est coupée de baies sablonneuses , & présente un bois perpétuel qui n'est diversifié que par la forme des arbres & la couleur de leurs feuilles. Nous étions guidés par les cartes des pilotes Espagnols , que nous avions trouvées sur nos prises , ce sont de bons guides ; mais comme le pays est bas , coupé d'anfes & de rivières , il n'est pas facile de trouver celle que l'on cherche ; nous desirions en trouver qui eussent des canots dont nous avions besoin pour l'expédition que nous méditions ; celle de S. Jago nous parut propre à remplir notre but , & elle était commode par son voisinage de *Gallo* , isle où l'on trouve une rade excellente. Nous passâmes le cap *St. François* , au nord duquel le pays est bas & couvert d'arbres pressés , d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. De ce cap à l'isle *Gallo* , il y a plusieurs rivières grandes & navigables ; parmi elles est celle de *St. Jago* , sous le 2° de latitude septentrionale ; elle est navigable pendant quelques lieues ; à sept lieues de son embouchure , elle se partage en deux branches profondes , qui forment quatre isles étendues ; elle paraît descendre des montagnes de *Quito* , & arrose une terre noire , profonde , qui porte des arbres d'une grosseur extraordinaire , d'espèces variées , entre les-

quelles est le cotonnier dont on trouve deux especes, le blanc & le rouge; le blanc est plus grand, plus gros que le chêne; son tronc est droit, sans nœuds, sans branches jusqu'à sa tête où il en jette plusieurs fort grosses. Son écorce est unie & grise, sa feuille épaisse & large, dentelée, unie, d'un verd foncé: la plupart sont plus gros au milieu du tronc qu'à ses extrémités; leur coton est appelé coton de soie; il ressemble au duvet des chardons: quand le coton est mûr, l'arbre est couvert de touffes blanches qui bientôt couvrent la terre; on en fait des oreillers aux Indes orientales, on le néglige en Amérique. En une semaine cet arbre abandonne ses anciennes feuilles & paraît revêtu de nouvelles. L'espece rouge n'a pas de si gros arbres, son bois est plus dur, bon à faire des canots, mais peu durables, parce que le bois est spongieux & que les vers ou l'eau les pourrissent promptement. Le cotonnier blanc est le plus gros des arbres, l'arbre à chou en est plus haut: il en est de 120 pieds de long; tous n'ont de branches qu'à la tête, & les feuilles y sont disposées avec tant de régularité qu'on croirait n'en voir qu'une découpée en un très-grand nombre de petites; le fruit pousse au milieu de ces branches, enveloppé

de feuilles, il est gros comme la jambe & long d'un pied, blanc comme le lait, doux comme une noix : il est délicieux & sain quand il est cuit. Outre le fruit, on voit croître entre le tronc & les branches, des tuyaux longs de deux pieds, au bout desquels est suspendue une graine ronde aussi grosse qu'une cerise qui sert à engraisser les porcs. L'écorce de l'arbre est mince & cassante, son bois noir & dur, sa moëlle blanche; on coupe l'arbre pour cueillir le fruit. Ce pays est sujet à de grandes pluies; les Indiens n'y habitent point les bords de la mer; ils plantent le maïs & le plantain; nourrissent des volailles, des cochons: & détestent les Espagnols.

Nous entrâmes dans cette rivière de St. Jaques, & ramâmes pendant six lieues avant de trouver des habitans : nous en vîmes enfin, dans de petites huttes couvertes de feuilles de palmeto: dès qu'ils nous apperçurent, ils s'enfuirent dans leurs canots avec leurs femmes & leurs enfans, & nous ne pûmes les atteindre: nous nous bornâmes à faire un bon repas de leurs provisions. Il fallut revenir sans canots, & regagner l'isle *Gallo* où nos vaisseaux nous attendaient. Cette isle, dans une grande baie, à trois lieues de la ri-



viere Tomaco , est assez élevée : il y croit de bons bois de charpente ; au nord-est est une fontaine d'eau douce , près d'une jolie baie sablonneuse.

*Tomaco* est une grande riviere qui reçoit son nom d'un village d'Indiens : ses bords sont habités ; elle sort des montagnes de Quito. Nous allâmes à ce village & en prîmes tous les habitans avec le chevalier D. Diego de Pinas , qui y était venu de Lima dans un petit vaisseau dont nous nous emparâmes , & que nous abandonnâmes ensuite ; nous n'y trouvâmes que quelques cruches de bon vin. Des Indiens vinrent nous visiter : ils étaient d'une taille médiocre , avaient les cheveux noirs , le visage long & maigre , le nez & les yeux petits , les regards farouches , le teint couleur de cuivre. Plus haut dans la riviere , nous visitâmes la maison d'une dame Espagnole où nous trouvâmes quelques onces d'or. Cette riviere nous fournit deux canots ; en revenant de cette expédition , nous prîmes un paquebot dont les lettres nous apprirent que la flotte d'Espagne approchait de Porto-Bello , & qu'on y pressait le départ de la flotte de Lima : ces nouvelles nous firent abandonner notre entreprise sur *La Velia* ; nous espérions plus de richesses de

la prise de cette flotte. Nous résolûmes d'aller dans les isles Royales pour carener nos vaisseaux ; nous mîmes à la voile : le lendemain nous primes un vaisseau de 90 tonneaux , chargé de farine dont nous commençons à manquer. Nous mouillâmes à la *Gorgonia*, située à 25 lieues de Gallo , à 4 du continent ; elle est déserte , & a deux lieues de long sur une de large : le sol en est élevé ; & le sommet en est remarquable par deux collines ; une baie sablonneuse y offre une descente aisée : au bas la terre est noire & profonde ; dans le haut c'est une espece de glaise rouge : des arbres divers l'embellissent par la verdure & les fleurs dont ils sont toujours couverts ; de petits ruisseaux qui descendent des hauteurs y entretiennent la fertilité & la fraîcheur : elle nourrit de petits singes noirs , des lapins des Indes & quelques couleuvres : la côte en est humide & la pluie y est fréquente , surtout dans une partie de l'année ; quand l'eau est basse , on y trouve beaucoup de coquillages que les singes ouvrent & dont ils se nourrissent : des huîtres y paraissent attachées au rocher ; mais elles ont mauvais goût si on ne les cuit ; quelquefois entre la tête de l'huître & son écaille on trouve des perles. Nous en partîmes pour nous rendre

dans les *Isles Royales* ou de la *Perle*; un vent faible & réglé nous y conduisit; les côtes nous parurent basses, mais couronnées par de hautes montagnes. Nous doublâmes le cap *Corrientes*, dont les terres sont élevées & ressemblent de loin à une isle: plus loin est la pointe *Garrachine* formée par des rochers nus: les isles où nous tendions en sont à 12 lieues; elles sont basses & pleines de bois, couvrent un espace de 14 lieues en longueur, sont à 12 de Panama, & à 7 du continent: la plus septentrionale se nomme *Pacheque*, & la plus méridionale *St. Paul*. J'y ai vu des huîtres & point de perles. Dans quelques-unes on trouve des plantains, des bananes, des champs de ris qu'on y cultive: mais la plupart sont incultes, quoique le terrain en soit excellent, & nourrisse de grands arbres. Des nègres déserteurs y sont souvent en embuscade: elles sont séparées par des canaux profonds; on peut ancrer par-tout dans celui qu'elles forment avec la Terre-Ferme: le flux y monte de dix pieds.

Après y être abordés, nous envoyâmes nos barques croiser aux environs; elles revinrent avec une prise chargée de maïs, de sel, de bœufs & de volaille, elle sortait de *La Velia*,  
ville



ville assez grande , aux bords d'une riviere qui se jete dans la baie de Panama. On y élève des cochons , de la volaille , du gros bétail pour en fournir Panama. Tel est aussi le commerce de Nata & de quelques autres petites villes voisines. Nous étions entre trois petites isles , dans une baie sablonneuse où nous trouvions des huitres , des limpites , des moules , des clams , espece d'huitre colée fortement aux pierres , & dont la chair est grasse & de bon goût : sur la terre on ne voit que des guanos : des pigeons & des tourterelles y voltigent dans l'air. Nous étions occupés à la chasse , à la pêche , à calfater nos vaisseaux , à faire de l'eau & du bois. Nous y restâmes trois semaines , & en sortîmes le 15 Février 1685 pour croiser devant Panama ; le continent , vis-à-vis des isles , nous parut semé de petites montagnes couvertes d'arbres toujours verts ; sur les bords sont de petites isles élevées dont quelques-unes sont ornées de bois , l'aspect en est très-agréable.

Nous mouillâmes au vieux Panama , qui fut jadis une ville fameuse , détruite par Henri Morgan , en 1673. Le nouveau est une belle ville , à plus d'une lieue des ruines de la vieille ; elle donne son nom à une baie connue par ses rivières navigables , dont quelques-unes sont ri-

ches en or, & par ses isles utiles & variées ; entourée d'un pays agréable , diversifié de montagnes & de vallées embellies par des bocages & des bois. La ville est ceinte d'un bon mur, défendue par de l'artillerie , ornée de plusieurs églises & de divers édifices publics , florissante par les passages des trésors & des marchandises qu'on y amène du Pérou & du Chili, ou qu'on y transporte : sa rade n'est presque jamais sans vaisseau ; le climat y est moins pluvieux que dans les contrées voisines. Après avoir écrit au président pour lui proposer l'échange d'un homme qu'on nous avait enlevé , & le rachat de nos prisonniers , nous vinmes attendre la réponse aux isles *Pericon* ; ce sont trois petites isles rocailleuses & stériles : là , nous primes encore une barque chargée de provisions. Nous y reçûmes notre homme & renvoyâmes nos prisonniers ; puis nous vinmes à *Tabaco* , isle longue d'une lieue , montueuse , à 6 lieues au midi de Panama. Vers le nord , elle forme une agréable colline qui descend jusqu'à la mer : le terroir y est noir & profond , excepté vers le sommet où elle est aride : elle paraît un beau verger, où les plantains & les bananes prospèrent : l'arbre au cacao embellit la perspective : parmi les cacaotiers croissent des mam mets , arbre large , droit,

sans nœuds , sans branches , haut de 70 pieds , dont la tête touffue , entrelassée , donne un fruit plus gros que le coing , rond & couvert d'une écorce épaisse & grise , qui devient jaune & dure en mûrissant : la chair en est jaune & enveloppe deux noyaux plats , plus gros qu'une amande ; il flatte l'odorat & le goût. Un beau ruisseau d'eau douce arrose la pente de la montagne & serpente au travers des arbres fruitiers ; il y eut autrefois une petite ville : vis-à-vis , est la petite isle de *Tabogilla*.

Pendant que nous étions à Tabaco , un marchand de Panama tenta de nous y brûler ; il nous annonça qu'il viendrait avec une barque chargée de marchandises ; il vint avec un brûlot ; mais il réveilla notre défiance en refusant de jeter l'ancre : nous le lui ordonnâmes à coups de canon , il s'enfuit dans un canot après avoir mis le feu à son brûlot que nous évitâmes en coupant nos cables & regagnant le large. Le brûlot se consuma , & nous revînmes pour essayer de retirer nos ancres : nous en étions occupés lorsque nous vîmes venir à nous un grand nombre de canots chargés de monde : nous allâmes à eux un peu inquiets : mais bientôt nous fûmes que c'étaient des aventuriers Français & Anglais qui venaient de la mer du Nord



& avaient traversé l'Isthme de Darien : il y avait 200 Français & 80 Anglais ; ils nous annoncèrent que 180 Anglais étaient occupés à faire des canots pour les suivre. Nous reçûmes les 80 Anglais sur nos vaisseaux, donnâmes aux Français le vaisseau que nous avions pris chargé de farine, & partîmes pour le golfe S. Michel, au-devant des 180 Anglais qui s'y trouvaient, commandés par le capitaine Townley. Ce golfe, situé à 30 lieues au sud-est de Panama, reçoit les rivières de Ste. Marie, de Sambo & de Congos : au-delà de leurs embouchures sont 5 ou 6 petites isles couvertes d'arbres verts & fleuris ; c'est sur les bords de la rivière Ste. Marie qu'est la ville de ce nom, près de laquelle on trouve de l'or dans le sable & les rochers, quelquefois en petites masses ; j'en ai vu un morceau de la grosseur d'un œuf de poule : c'est surtout après la pluie qu'on l'y cherche, parce qu'alors on l'y trouve plus facilement. Nous ne trouvâmes point le capitaine Townley dans ce golfe ; mais dans les isles Royales où nous revînmes ; lui & les siens s'étaient embarqués sur deux petits navires qu'ils avaient eu le bonheur d'enlever, l'un chargé de farine, l'autre de liqueurs, de sucre & d'huile. On nous annonça le lendemain que 300 aventuriers se préparaient à passer l'Isthme.

Nous rencontrâmes une barque conduite par six Anglais, c'était une prise du capitaine Knigt qui n'avait pu rejoindre son vaisseau qu'elle avait perdu durant la nuit ; & elle errait depuis ce tems.

Il s'agissait d'avoir des nouvelles de ces nouveaux aventuriers. Pour en apprendre des Indiens , & faire provision d'eau douce dont nous commençons à manquer , nous résolûmes d'aller à la pointe Garrachine. Nous y trouvâmes des Indiens qui nous donnerent des plantains & des bananes ; mais ils n'avaient point d'eau , n'entendaient point l'espagnol , & ne pûrent rien nous apprendre. Nous nous rendîmes à *Porto-Pinas* , sous le 7<sup>e</sup> degré de latitude septentrionale ; il doit son nom à l'abondance de ses pins ; le pays y est élevé , agréable , couvert de bois de haute-futaie ; c'est un petit havre , dont l'entrée est fermée par deux petites isles stériles ; les houles nous empêcherent de faire de l'eau dans le ruisseau qui s'y jette. Nous revînmes à la Garrachine , où nous apprîmes que ceux que nous attendions bâtiffaient des canots sur l'une des branches de la riviere Sainte-Marie ; puis le besoin d'eau nous força de revenir à Tabaco. De là nous envoyâmes visiter l'isle *Atoque* , moins étendue que Ta-

baco , & cultivée par des Nègres ; ils y élevent aussi des cochons & de la volaille. Nous y apprimes que la flotte de Lima était en mer , & comme elle devait s'approcher des isles Royales , nous y retournâmes , & vinmes visiter l'isle *Chepelio* ; c'est la plus agréable de celles qui sont dans la baie de Panama ; elle est à une lieue du continent , & a une petite lieue de long sur presque autant de large ; basse vers le nord , elle s'élève vers le sud ; le sol en est jaune & gras , planté de toutes sortes de fruits exquis ; le centre est couvert de plantains d'un goût très-délicat ; ailleurs sont des avogato , des mamets de deux especes , des pommes à l'étoile , des spadilles , &c. Celles-ci ressemblent à la poire bergamotte pour la couleur & la grosseur ; l'arbre qui les porte a l'apparence d'un vieux poirier ; désagréable quand on le cueille , il devient trois jours après délicat & plein d'un jus limpide & d'un goût exquis. L'avogato est une espece de poirier dont l'écorce est noire & unie , qui a la feuille ovale , & produit un fruit jaune semblable au limon ; la chair en est d'un jaune verdâtre , douce comme du beurre , presque insipide ; mais mêlée au sucre & au jus de citron , elle fait un mets excellent & sain. Le mammet-sapota ne produit pas un fruit aussi



gros ni aussi rond que le mammet ordinaire ; son écorce est mince & fragile , sa chair est d'un rouge foncé ; elle est agréable & saine ; ce fruit est réputé le meilleur des Indes occidentales. Il y a un mammet sauvage dont le fruit ne vaut rien , mais dont le tronc droit , haut & fort , est excellent pour faire des mâts. Le pommier à étoile est plus grand que le cognassier auquel il ressemble ; ses feuilles sont en grand nombre , ovales , d'un verd obscur ; son fruit est une grosse pomme enveloppée de feuilles , & est réputé un bon rafraîchissant. La rade de l'isle est au nord , où l'on trouve un puits & quelques maisons.

Vis-à-vis cette isle est l'embouchure de la rivière *Chepo* , qui sort des montagnes au nord du pays ; dans son cours tortueux , elle reçoit beaucoup de torrens qui l'enflent sans la rendre bien rapide. Elle est très-profonde & a 200 toises de large ; mais son embouchure ensablée ne permet qu'aux barques d'y entrer. Les rives bordent un pays plat , couvert de pâturages ou de bois. A six lieues de la mer , une ville fut élevée sur ses bords ; nous envoyâmes 250 hommes pour la prendre , mais les habitans s'enfuirent , & on n'y trouva rien. Nous pensions à soumettre Panama : mais sa

force, le grand nombre d'hommes qui s'y étaient rendus, nous firent désespérer du succès & abandonner l'entreprise. Nous nous bornâmes à croiser pour découvrir la flotte ; elle parut enfin : elle était formée de quatorze voiles, & venait droit à nous pour nous livrer bataille ; elle portait plus de 170 canons & plus de 3000 hommes. Nous n'avions que deux vaisseaux qui eussent du canon, l'un en avait 36, l'autre 16 ; tous rassemblés, nous ne formions que 960 hommes ; cependant nous résolûmes de combattre, parce que nous avions l'avantage du vent ; nous allâmes droit à l'ennemi, mais avant de l'avoir atteint, la nuit nous surprit. L'amiral Espagnol mit un fanal sur sa hune, & quand il fut nuit sombre, il l'éteignit & en fit élever un autre pour nous tromper & nous faire perdre l'avantage du vent ; il réussit : & le jour nous fit voir les Espagnols venant à nous à pleines voiles, sans que nous pussions aller à eux. Nous fîmes divers mouvemens pour recouvrer ce que nous avions perdu, & combattîmes tout le jour en parcourant divers points de la baie, toujours poursuivis, jusqu'à ce que l'ombre vint nous couvrir ; & le lendemain, la flotte Espagnole profita du vent favorable pour se rendre à Panama. Elle aurait pu nous faire

plus de mal ; mais ce combat peu heureux & qui ne nous coûta qu'un homme, fut le renversement de tous les projets que nous formions depuis six mois. Nous nous rendîmes aux isles de *Quibo*, où pour punir la lâcheté du capitaine Français, à qui nous avions donné notre prise, & qui avait évité de nous venir joindre, tandis que nous en étions aux mains, nous le renvoyâmes lui, le vaisseau & l'équipage chercher fortune ailleurs. La grande *Quibo*, ou *Caboya*, est à l'entrée d'un large golfe au nord-est de celui de *Panama* ; elle a sept lieues de long sur la moitié de large ; les terres y sont basses, chargées d'arbres fleuris, arrosées par quelques ruisseaux ; on y trouve des bêtes fauves, de gros singes noirs, des guanos & des serpens. Les isles voisines ont leur nom particulier ; celle de *Quicaro* est assez grande ; celle de *Rancherie* est petite, mais remarquable par les palmes-maries qu'elle nourrit ; cet arbre est grand & droit, & sa tête est petite ; ses veines ne sont pas disposées en droite ligne, mais circulent autour du tronc, qui donne un excellent mât. Les isles *Canales* & *Cantarra* sont riches en arbres & en eau. C'est dans ces isles que nous tinmes conseil pour voir ce qu'il y avait de mieux à faire pour notre fortune. Il



y fut résolu d'attaquer *Leon*, la plus grande des villes de cette côte. Pendant que nous faisions des canots pour faciliter notre descente, nous envoyâmes 150 hommes piller la ville de *Puebla-Nova*, pour y trouver des provisions ; ils la prirent sans danger, mais n'y trouverent rien. Nous nous lamentions sur nos malheurs, quand le capitaine *Knigt*, qui avait visité tous les lieux au couchant du Pérou, vint s'associer avec nous. Dans un mois, nos canots furent prêts, & nous partîmes de Quibo pour cingler vers *Ria-Lexa*, qui est le port de *Leon*. Nous traversâmes les golfes de *Nicoya* & de *Dolce* ; nous vîmes l'isle *Caneo* ; toute cette côte est basse, peu habitée, embarrassée de bois épais. Bientôt nous découvrîmes une haute montagne en pain de sucre ; la fumée qui s'en élevait nous la fit reconnaître pour le volcan *Vejo*, derrière *Ria-Lexa*. Nous descendîmes au nombre de 520, dans 31 canots, & ramâmes vers le port ; d'abord le tems était beau, le vent faible, mais tout d'un coup nous fûmes assaillis d'un orage impétueux, avec des tonnerres effrayans & une pluie affreuse. Nous nous vîmes souvent au moment d'être enlevés, engloutis par la mer ; l'orage ne dura pas, & sur le soir la mer fut calme, mais nous ne pû-

mes arriver avant le jour à Ria-Lexa ; il fallut le passer sur la mer à cinq lieues de terre , & nous y éprouvâmes un orage plus affreux que le précédent ; le péril fut plus grand & passa plus vite , & la nuit nous entrâmes dans le havre bordé de mangles rouges qui forment une baie impénétrable. Au-delà , les Espagnols avaient élevé une redoute , & ce fut-là que le bruit de nos avirons nous ayant fait découvrir , les Indiens coururent à toutes jambes vers Leon , pour l'avertir du danger qui la menaçait ; on fit un détachement de 450 hommes pour marcher droit à la place , & je demeurai avec le reste pour garder les canots.

*Leon* est à sept lieues dans l'intérieur du pays ; un terrain uni , couvert de pâturages & de bois , la sépare du golfe où nous étions descendus ; à deux lieues on trouve une sucrerie , à trois on en voit une autre , puis une belle rivière , puis une ville d'Indiens , où le chemin devient sablonneux & droit , au travers de la plaine où Leon est assise , près d'un volcan ; ses maisons sont solides , grandes , basses , entourées de jardins , couvertes de tuiles. C'est un beau lieu , un climat charmant , un air pur ; ses environs sablonneux boivent promptement la pluie. Ses richesses consistent en pâturages ,

en bétail, en cannes à sucre. Notre avant-garde rencontra un corps de 70 cavaliers qui ne l'attendit pas. Vers les trois heures elle entra dans la ville, & y fut attaquée vigoureusement par 170 cavaliers qui l'attendirent dans une large rue. *Townley*, qui commandait l'avant-garde, fit faire feu & les mit en fuite; 500 fantassins étaient rangés sur la place, & se retirèrent en voyant fuir leur cavalerie; les autres corps d'Anglais arrivèrent successivement. Maîtres de la ville, n'espérant pas obtenir qu'on la rachetât, & pressés de rejoindre les canots, ils la pillèrent, la brûlèrent, & revinrent sur le rivage, où chaque jour harcelés, nous avions assez de peine à nous maintenir. Dès que nous nous fûmes réunis, nous partîmes pour Ria-Lexa ou Realejo, située au fond d'un bras de mer, bordé de mangles rouges, & défendu par une redoute. Cent soldats qu'on y avait placé s'enfuirent lorsque nous fîmes feu sur eux. La ville en est à 400 toises, dans une plaine, au bord d'une petite rivière; elle a de belles maisons, entourées de cours; le voisinage des marais y rend l'air mal sain; le sol est une terre glaise jaunâtre; il y croît des guaves, des pommes de pin, des melons, des poires piquantes. Dans les campagnes on trouve



des sucreries & des métairies où l'on élève beaucoup de bœufs ; on y fabrique de la poix , de la résine , des cordages. Nous en trouvâmes les maisons vuides , mais y il restait quelques provisions , & nous en ramassâmes bien davantage dans la campagne ; nous restâmes-là sept jours , puis quelques-uns des nôtres mirent le feu à la ville , pour voir une belle illumination.

Les guaves abondantes dans ce lieu , croissent sur un arbrisseau , dont les branches sont faibles , & les feuilles semblables à celles du coudrier ; ce fruit a l'air d'une poire & on peut le manger verd : mûr , il devient jaune , doux , agréable. On la cuit , on en fait de petits pâtés. Le poirier piquant est un arbrisseau haut de 5 pieds ; il aime un terroir sablonneux voisin de la mer : ses branches nombreuses ne portent chacune que deux ou trois feuilles fort épaisses , dont la substance est comme celle de la joubarbe , & qui sont entourées de forts piquans d'un pouce de long. Le fruit vient au bout de la feuille ; il est petit à son origine , puis grossit en s'éloignant de la feuille , & s'ouvre comme une nesse ; d'abord vert , il devient d'un rouge foncé : le dedans est une substance rouge , un fluide épais ; le goût en est agréable , il est rafraîchissant , & donne à l'urine la couleur du sang.

(Il paraît que c'est le figuier d'Inde, ou *opuntia*.) Revenus à nos vaisseaux, nous nous séparâmes en deux troupes : l'une partit pour les côtes du Pérou : l'autre pour aller plus avant à l'ouest. Comme je voulois connaître des pays nouveaux & passer aux Indes orientales, je partis avec la dernière ; mais chaque troupe emporta avec elle le germe des fièvres qui les tourmenterent long-tems. Je crois que nous l'avions pris à Ria-Lexa.

Nous eûmes le mauvais tems aussi long-tems que nous suivîmes la côte ; des orages impétueux, mais courts, nous travaillèrent. En revoyant la terre, nous distinguâmes le volcan de Guatimala : la ville de ce nom est riche par son commerce en indigo, en anatte, en cochenille & en sylvestre : on fait que le premier vient d'une herbe branchue qu'on jette dans une espece de citerne à moitié pleine d'eau : elle y pourrit & s'y dissout ; on retire alors le tronc, & l'indigo tombe au fond de l'eau comme de la boue : on le fait ensuite sécher au soleil. L'anatte se forme d'une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau, on la jette & accumule comme l'indigo ; elle fermente, on l'agite, elle se dissout en un fluide épais qu'on fait sécher. La cochenille est un insecte qui vit dans un fruit

qui ressemble à la poire piquante , ainsi que l'arbre qui le porte : la fleur en couvre si bien le fruit que la pluie ni la rosée n'y peuvent pénétrer ; quand elle est tombée, le fruit s'ouvre & se montre garni de ces insectes rouges & ornés de très-petites ailes. Ils y mouraient si on ne les en tirait : on étend sous l'arbre un grand drap , on secoue les branches , les insectes fortent , & tombent sur le drap : on les fait sécher , & alors de noirs qu'ils étaient à leur mort , ils deviennent blancs : c'est avec cet animal qu'on fait l'écarlate. Le sylvestre est une graine rouge qui croît sur un arbre semblable au cochenillier ; mais sa fleur est jaune. Le fruit s'ouvre , & en agitant la branche les grains en tombent : huit ou dix fruits produisent une once de graine : trois ou quatre fruits de ceux du cochenillier donnent une once d'insecte (\*).

A mesure que nous approchions du volcan de Gatimala , il nous paraissait plus haut & plus uni : la côte est assez élevée , & la mer jusqu'à la distance de 8 à 10 lieues était couverte de pierres ponce & de bois flottans. Quand nous

---

(\*) Quoique Dampier ait été trompé sur la cochenille & le sylvestre , &c. nous avons cru devoir donner un précis de sa description.



fîmes sous le 40° 30' de latitude septentrionale, Townley partit avec 9 canots & 106 hommes pour faire une descente & se procurer des rafraichissemens : nous le suivîmes en bordant la côte avec lenteur. Un peu plus loin nous vîmes un beau pays , riche en pâturages variés par des boccages verts, bordés de hautes collines de sable qui les préservent des vagues, lesquelles ne permettent pas d'en approcher. Townley n'y put aborder : enfin il voulut le tenter ; ses canots furent renversés , & il perdit un homme : il voulut pénétrer dans le pays : 200 Espagnols l'y attaquèrent & furent repouffés ; mais comme les nôtres ne trouvaient point une rivière qu'ils cherchaient, ils revinrent à leurs canots & de-là aux vaisseaux. Nous déployâmes toutes nos voiles après leur retour , pour profiter d'un vent frais qui nous favorisait. Il nous conduisit à la petite isle *Tangole*, pourvue d'eau & de bois, située à une lieue du continent , à une lieue du port *Gatulco* , qui a vers le couchant un rocher creux , où la vague entre & rejaillit par un trou qui est au sommet : ce qui a fait donner au roc le nom de Buffadore ou de Baleine : le port est bon , bordé d'une greve unie & sablonneuse , au-delà de laquelle sont de beaux arbres fleuris : il y eut autrefois une ville qui fut prise  
par

par François Drak. Nous y descendîmes nos malades : dans nos courses nous prîmes des Indiens qui nous parlerent d'une ville que Townley, suivi de 140 hommes, se fatigua inutilement à chercher. Nous trouvâmes ici de petites tortues qui nous firent grand plaisir , & un fruit nommé vinello , formé d'une longue gouffe qui renferme de petites graines noires ; il croît sur une espece de sep qui monte & se soutient sur les arbres : on la cueille , on la sèche , & elle devient fort douce.

En partant de Guatulco , nous suivîmes la côte : un courant nous força d'aborder à *Sacrificio* , petite isle verte , longue de 400 toises ; elle forme avec le continent une rade sûre. Plus loin , la côte est élevée , boisée , presque inaccessible aux bateaux : nous arrivâmes au port *Angelo* : c'est une grande baie , défendue au couchant par quelques rochers , mais ouverte par-tout ailleurs ; il est difficile d'y mettre pied à terre , parce que la mer y est toujours agitée : la côte qui la borde est assez élevée , le terroir en est sablonneux & jaune ou rouge , couvert de beaux bois ou de gras pâturages. Près de-là est une ferme où nous trouvâmes beaucoup de bétail & de provisions : nous y fîmes bonne chere pendant quelques jours :



nous crûmes y entendre pendant la nuit des Jackals. Six lieues plus loin, nous vîmes une petite isle remplie de rocs ; la côte que nous suivîmes est variée de montagnes & de vallées ; la mer y est grosse & s'y brise avec violence. Là, est un espece d'étang dont l'entrée est resserrée par deux rochers ; nous y envoyâmes un canot pour pêcher , mais les Espagnols se cachèrent derriere les rocs , firent feu & nous blessèrent cinq hommes : le canot n'osant se retirer par une ouverture étroite & longue , se hâta de gagner le milieu de l'étang où il était hors de la portée du fusil , & y demeura deux jours : Townley ayant enfin entendu tirer , alla chasser les Espagnols & ouvrir le passage à nos gens qui seraient morts de faim, ou auraient été massacrés par les Espagnols, si on ne les eut secourus. Nous continuâmes à suivre la côte jusqu'à une riviere , dont l'embouchure est défendue par une redoute où l'on avait placé 200 hommes que nous eûmes bientôt mis en fuite ; nous y trouvâmes beaucoup de sel qu'on y rassemble pour saler un poisson que les Anglais nomment *Snook* & les Français *Brochet* , qu'on ne trouve point dans la mer , mais en grand nombre dans les lacs salés. Nous parcourûmes le pays où nous ne trouvâmes qu'une maison & une mulâtre qui nous dit qu'un



vaisseau de Lima venait d'arriver dans Acapulco. Townley qui en desirait un, ne pensa plus qu'à l'enlever dans le havre, quoiqu'il eût été plus prudent de se pourvoir de vivres avant tout. Nous pensions aussi à nous emparer du gallion de Manille: nous mîmes donc à la voile, & peu de jours après nous appercûmes les hauteurs d'Acapulco. Townley prit 12 canots & 140 hommes pour tenter son coup.

Trois vaisseaux négocient particulièrement à Acapulco, qui est le port du Mexique: deux vont & viennent régulièrement toutes les années de Manille au port du Mexique, & de celui-ci à Manille. Tous les ans un vaisseau y vient de Lima chargé de vif-argent, de cacao & de pieces de huit: celui-ci n'est que de 20 canons; les autres sont plus forts. Ils ne partent d'Acapulco que sur la fin de Mars, & de-là jusqu'à Manille, ils ne se rafraîchissent qu'à *Guam*, l'une des isles *Ladrones*. Celui qui part de Manille, ne touche qu'à l'extrémité méridionale de la Californie. Acapulco est un port où 100 vaisseaux peuvent être en sûreté & sans s'incommoder. Une isle basse retrécit son entrée: des deux côtés le canal est profond; on y entre par un vent de mer qui souffle le jour; on en sort par un vent de terre qui regne pendant la

nuît : le havre a plus d'une lieue de long ; la ville est entre le couchant & le nord , défendue par une plate - forme chargée d'artillerie : de l'autre côté du havre & vis-à-vis de la ville , est un château fort qui a 40 pieces de canon. Townley approchait du port quand un ouragan impétueux fondit sur lui , & le mit en danger d'être enseveli dans la mer ; il put s'échapper dans le port Marquis , situé à une lieue d'Acapulco , où ses gens & lui se remirent un peu de leur fatigue : la nuit , ils entrèrent dans celui d'Acapulco , ramant sans bruit ; ils passèrent près du château , & trouverent le vaisseau entre le parapet & le fort ; après l'avoir considéré , ils jugerent leur entreprise impossible , & s'en revinrent tristes & affligés. Nous cinglâmes plus au couchant , & passâmes devant une baie sablonneuse , longue de 20 lieues , bordée de palmiers , arbre haut de 30 pieds , & n'ayant de branches qu'à la tête : ses feuilles servent à couvrir les maisons & durent longtems. Plus au loin sont des montagnes arides séparées par des vallons verts. Au couchant est la montagne de *Petaplan* , qui de loin paraît une isle ronde : auprès , sont des rochers : on pêche en ce lieu des tortues & le poisson à Juif , nommé ainsi parce qu'il a des nageoires & des écailles , & par



conséquent, peut être mangé par les Juifs : il se tient entre les rochers, a la tête large & ressemble au merlus : il pèse de 3 à 500 livres. Un peu plus loin, nous fîmes une descente & surprîmes un voiturier qui avait 40 sacs de farine, du chocolat, de petits fromages & autres marchandises. Nous nous emparâmes de ce qui était à notre usage, nous y joignîmes diverses pièces de bétail répandues dans la campagne, & un jeune mulâtre de sept à huit ans : les cris de sa mère ne purent nous déterminer à le lui rendre; on en prit soin, il devint un joli garçon, qui ne manquait ni d'esprit, ni de courage, ni d'adresse.

Nous continuâmes notre route, & vîmes successivement de hautes montagnes & des vallées riantes. Nous fîmes des courses inutiles pour trouver la ville de *Colima*, qui doit être dans cette contrée; nous ne vîmes point d'habitans, pas même dans la belle vallée de *Maguella*. Mais revenus à bord, nous vîmes le volcan qui est voisin de *Colima*, dans la vallée la plus agréable & la plus fertile du Mexique; elle s'étend jusqu'à la mer, & est couverte de jardins de cacaotiers; & de champs de maïs, de froment & de plantains. Nous tentâmes vainement une descente dans le voisinage; & passâmes près du



port de *Sallagua*, partagé en deux havres, & qui reçoit un ruisseau d'eau douce : pres de-là on voyait une métairie & des soldats rassemblés sous des drapeaux, qui nous défiaient : nous les mîmes en fuite le lendemain : deux prisonniers que nous fîmes, nous apprirent que cette troupe venait d'*Oarrha*, située dans l'intérieur du pays ; qu'on ne trouvait point de villes plus proches, & que le pays était pauvre & presque désert.<sup>2</sup>

Nous cinglâmes vers le cap Corrientes, près duquel sont des terres élevées, stériles, couronnées de montagnes tristes & pointues : le cap même est élevé, hérissé de rocs escarpés : son sommet uni est couvert de bois. C'est-là où nous résolûmes d'attendre le vaisseau de Manille. A 16 ou 18 lieues de-là, sont les isles *Chametly* : elles sont petites, basses, pleines de bois, environnées de rochers, rangées en demi-lune à un mille de la côte : nous y vîmes faire du bois & de l'eau, nous y pêchâmes ; mais n'y trouvâmes point d'habitans. Quelques-uns de nos canots visiterent le *Valderas*, ou *Val-d'Iris*, vallée au fond d'une baie profonde, elle est large de 3 lieues, & est bornée par une montagne dont la pente douce est de la plus belle verdure : elle est enrichie de pâturages fertiles,

de bois, d'arbres fruitiers. Nos gens y furent attaqués avec fureur par une troupe d'Espagnols, qui ne se retirèrent que lorsque 27 d'entr'eux furent tués & un plus grand nombre blessés. Ils nous en tuèrent six. Nous y cherchions des vivres que nous ne pûmes nous procurer. Quelques jours après, nous réussîmes à nous procurer des bœufs & du maïs; nous salâmes pour deux mois de chair; mais pendant que nous étions occupés de ce travail, le vaisseau de Manille nous échappa. Il ne nous resta d'espérance que celle de nous emparer de quelques mines le long de la côte du Mexique. Mais ici encore, nos forces se diviserent. Townley voulut retourner sur les côtes du Pérou, & nous, conduits par le capitaine Swan, nous résolûmes d'aller plus avant le long des côtes: de belles baies, quelques isles, la plupart stériles, furent tout ce que nous y vîmes d'abord: on nous annonçait une belle ville entourée de métairies riches en bétail, d'où l'on passait en Californie pour y pêcher des perles; mais nous ne pûmes la trouver; nous revînmes plus au levant, & fîmes une descente près d'un lac salé, d'où, au travers de troupes Espagnoles mal armées, & d'une herbe sèche, à laquelle on avait mis le feu pour nous arrêter, nous parvinmes à la



ville Indienne de *Massaclan*, où nous apprîmes qu'à 5 lieues de-là les Espagnols faisaient travailler à deux mines d'or ; mais nous n'osâmes nous éloigner autant de nos vaisseaux, & nous y revînmes avec des sacs de maïs.

De-là, nous allâmes prendre la jolie petite ville de *Rosario*, située à trois lieues de la mer, dans un pays uni & beau : elle est composée de 60 à 70 maisons, & n'est presque habitée que par des Indiens. On nous y parla encore de mines, & nous nous contentâmes de 80 boisseaux de maïs que nous préférions à l'or à cause de l'extrême disette où nous nous trouvions. Nous savions les noms, & à-peu-près la situation de diverses villes de ce pays ; mais nous ne savions où aborder, & quand nous parvenions à terre, nous ignorions les chemins qui pouvaient nous y conduire : le hasard seul nous y faisait parvenir, mais rarement il nous était favorable. Nous entrâmes un jour dans la rivière S. Jago, sous le 22° 15' de latitude septentrionale, & descendîmes à terre : la beauté du pays nous fit présumer qu'une ville devait être située sur ses bords ; nous y errâmes deux jours en vain ; mais nous y trouvâmes un champ de maïs presque mûr, & un Indien qui le gardait : nous nous fîmes de celui-ci & l'interrogeâmes : il



nous apprit qu'à quatre lieues de-là était la ville *Sté. Pecaque* ; il nous y conduisit au travers de bois & de pâturages remplis de bétail : les habitants nous voyant arriver s'enfuirent avec précipitation : la ville est près d'un bois, dans une plaine plantée d'arbres fruitiers ; elle est petite, mais régulière, ayant au centre une grande place bordée de maisons embellies de balcons : l'agriculture est la principale occupation des habitants, ils voiturèrent aussi les métaux qu'on tire des mines de *Compostelle* & les denrées qu'on y porte : elle a deux églises. Nous en tirâmes beaucoup de vivres, que l'on envoya à nos canots sur des chevaux ; mais le lendemain nous apprîmes que près d'onze cents hommes de toutes couleurs étaient rassemblés en armes dans le voisinage : il fallait nous retirer, & le capitaine Swan s'y résolut ; mais ses gens refusèrent de quitter ce lieu avant d'en avoir transporté les provisions, & nous fûmes obligés d'y consentir : on envoya donc 50 hommes avec les chevaux que nous pûmes trouver ; mais les Espagnols les attendirent en embuscade, les attaquèrent & les tuèrent tous. Nous ne pûmes arriver assez tôt à leur secours, & tout ce que nous pûmes faire fut de parvenir sans perte à nos canots. Cette aventure nous dégoûta de pareilles entre-

prises & nous résolûmes de visiter la Californie.

La mer qui la sépare du continent est peu connue, & nous pouvions y faire des découvertes utiles, sur-tout en mines qui excitaient notre cupidité. Nous dirigeâmes donc notre vaisseau vers ce pays presque inconnu encore ; mais un vent violent & contraire nous jeta sur les isles *Ste. Marie*. Ce sont trois isles désertes à 40 lieues au couchant du cap St. Lucas en Californie : toutes sont assez hautes, ont un terroir pierreux qui ne produit que des arbrisseaux & quelques cèdres grands & droits : le long de leurs côtes sablonneuses croît une plante verte & piquante, dont la racine semblable à celles du *semperviva*, se cuit au four & est très-bonne à manger : elle nous parut avoir le goût de la bardane ; on y trouve des guanos, des racoons ou lapins des Indes, des pigeons ou de grandes tourterelles, des tortues, des veaux marins & beaucoup de poissons. Là, nous carénâmes nos bâtimens & résolûmes d'aller aux Indes orientales. Nous avions 80 boisseaux de maïs ; les deux tiers furent portés au vaisseau qui portait cent hommes, & le tiers sur la barque qui en portait cinquante. Il fallut aller à la vallée de Valde-ras pour nous y fournir d'eau. Alors nous

quittâmes cette côte , où nous n'avions effuyé que des pertes & des malheurs ; mais nous allions aux Indes sous différens buts. L'équipage voulait y piller , je cherchais à m'instruire & à découvrir de nouveaux pays , & notre capitaine à se rendre en Angleterre ; car notre genre de vie ne lui plaisait pas , & il ne l'avait embrassé que par force. L'hydropisie dont j'avais été tourmenté à la suite d'une longue fièvre , se dissipa insensiblement après qu'on m'eut enseveli dans un sable bien chaud , pendant demi-heure , d'où l'on me tira pour me laisser suer dans la tente qu'on y avait dressé.

Nous partîmes donc du cap Corrientes pour les Indes , le 3 Mars 1686 , n'ayant à bord que pour 60 jours de vivres , distribués avec la plus grande économie , & sans cesse diminués par une armée de rats que nous portions avec nous ; & nous avions à parcourir près de 2400 lieues avant d'arriver à *Guam* , où nous pouvions trouver des rafraîchissemens : mais l'espérance que le capitaine leur donna pour les déterminer , de croiser à la hauteur de Manille , & celle d'y faire de riches captures , fit fermer les yeux sur le danger. Le vent nous favorisa , nous postâmes toutes nos voiles , & nous avançons avec assez de rapidité ; c'était une rai-



fon d'espérer ; mais c'en fut une aussi à nos gens de demander l'augmentation de leur ration , car nous étions réduit à huit cuillerées de maïs bouilli , par jour ; il fallut leur en donner dix : cette diète nous affaiblit ; mais elle fit du bien à plusieurs. Celle de l'eau était plus fèvre encore : la plupart buvaient trois fois en 24 heures , plusieurs ne burent qu'une fois en huit jours , & l'un d'eux ne but qu'une fois dans l'espace de dix-sept jours.

**D**urant tout ce voyage, nous n'aperçûmes pas un poisson, pas même un poisson volant : nous ne vîmes qu'une fois des oiseaux , & c'étaient des boubies. Déjà nos gens murmuraient quand nous vîmes le ciel se couvrir du côté du couchant : c'est une marque du voisinage de la terre entre les Tropiques. Le 20 Mai , la barque donna sur un écueil environné de poissons , ce qui augmenta l'espérance de voir la terre : nous cinglâmes dans ce moment vers le nord , & vers les quatre heures du soir nous découvrîmes Guam à huit lieues de nous : nous n'avions plus alors de provisions que pour trois jours , & les mécontents projètaient de manger le capitaine quand ils n'en auraient plus , parce qu'il les avait engagés à faire ce voyage. Nous jetâmes l'ancre près du milieu de l'isle , le 21.

De loin , elle paraît unie & plate ; mais de près , on la voit s'élever au levant , & entourée de rochers escarpés. Au couchant , elle est basse & découpée en baies sablonneuses ; le terroir en est rougeâtre , & médiocrement fertile : on y recueille du riz , des pommes de pin , des melons d'eau & des musqués , des oranges , des citrons , du cacao , & le fruit à pain.

Le cocotier ressemble à l'arbre à chou ; seulement le premier a plus de branches , & est un peu moins élevé : la noix croît à la tête de l'arbre entre les branches , en pelotons de dix à douze , portés par une branche jaunâtre nouvelle , & très-forte. La noix est plus grosse que la tête , & formée par une écorce noire , dure , épaisse de deux pouces : la chair en a une , & contient quelquefois une pinte de liqueur douce , délicate , rafraîchissante & fort saine : la chair est douce , mais indigeste. Avant que de pousser , il se forme au-dedans de cette noix une petite masse ronde & spongieuse , qui grossit tous les jours & remplit enfin la cavité de la noix : c'est alors que la tige paraît. On retire aussi de l'arbre une espèce de vin qui ressemble au petit lait ; il est doux , agréable , mais il s'aigrit en 24 heures. On en distille une espèce d'arak , & c'est celui dont on fait le punch le

plus délicat : c'est l'arak de Goa. Le plus grand usage de la noix de coco est d'en faire de l'huile qui sert pour les fritures & pour la lampe : la coquille de la noix sert de coupes , de plats , de cuillères , &c. Son enveloppe filasseuse se bat , se file , & on en fait des cordages & des cables de durée : on dit qu'on en fait aussi de la toile dans les Indes. Cependant cet arbre si utile est négligé dans l'orient : tous les climats chauds , les terrains bas & sablonneux lui sont favorables.

Le fruit à pain croît sur un arbre semblable au pommier ; sa tête est large & branchue ; ses feuilles sont noirâtres , son fruit est gros comme un pain d'un fou, rond, enveloppé d'une écorce épaisse , forte : mûr, il est jaune & lisse , & d'un goût agréable : on le cuit au four, on ôte l'écorce grillée , & il reste une croute mince & tendre , au-dedans de laquelle est une mie tendre & blanche , où l'on ne trouve ni noyau , ni pépin. Il faut le manger frais , ou il devient sec & de mauvais goût. Pendant huit mois de l'année on a de ces fruits , ils sont abondans sur les *Ladrones*.

Les naturels de Guam sont robustes , & membrus : ils ont le teint noir , les cheveux noirs & longs , le nez grand , les levres gros-



ses, le visage long, & l'air féroce. Cependant nous les trouvâmes civils & obligeans : plusieurs ont la lèpre : l'air y est sain : les vents d'est y soufflent presque continuellement : leurs *pros* montrent qu'ils ont du génie : ce sont de petits bâtimens construits avec tant d'art, qu'ils vont de côté & d'autres avec facilité, marchent avec rapidité & ne renversent point. J'ai ouï dire que ces Indiens vont à une isle éloignée de trente lieues, y font leurs affaires, en reviennent, & le tout en 24 heures. On a fait, dit-on encore, le voyage de Guam à Manille avec un de ces *pros* dans l'espace de quatre jours. Les maisons qu'on voit sur ces isles, sont petites, propres, couvertes de feuilles de palmeto ; elles forment de petits villages au bord de la mer.

Les Espagnols ont un fort sur cette isle, gardé par un gouverneur & 20 à 30 soldats : les Indiens s'étaient soulevés il y avait peu de tems, ils avaient ravagé les plantations & s'étaient enfuis chez leurs voisins : il n'en était resté qu'un petit nombre qui offrirent de nous aider à enlever le fort aux Espagnols ; mais cette conquête nous eut été inutile, & nos gens ne s'y attachèrent pas, parce qu'il n'y avait point d'or à gagner.

Un prêtre suivi de trois hommes vint nous demander qui nous étions ; nous l'invitâmes à monter , puis l'empêchâmes de descendre : nous lui persuadâmes d'écrire au gouverneur pour qu'il nous fournit les provisions dont nous avions besoin. Swan joignit un présent à sa lettre , il fut bien reçu & nous obtinmes ce que nous demandions. Swan , en échange de son présent , reçut six cochons dont la chair est exquise , parce qu'on les nourrit de cocos ; ils paraissent être d'origine Espagnole. Le gouverneur lui envoya aussi douze melons musqués & autant de melons d'eau , tous excellens ; il donna ordre de nous faire cuire autant de fruits à pain que nous en demanderions , & de nous aider à cueillir des noix de cocos : chaque jour il nous envoya des cochons & des fruits , & il reçut en échange de la poudre , du plomb , des armes , & un beau dogue que nous aimions beaucoup. Swan chercha secrètement à en obtenir des lettres de recommandation pour des marchands de Manille où il désirait d'abord se retirer. Pendant que nous étions en ce lieu , le navire d'Acapulco y passa , mais il se déroba à notre vue ; nous fûmes cependant qu'il était sur la côte , & nos gens voulaient le poursuivre ; Swan s'y opposa , parce qu'il ne pouvait plus supporter la vie de pirates.



Après avoir reçu des provisions , nous quittâmes cette isle , le 2 Juin ; mais auparavant nous descendîmes à terre le moine que nous avions gardé à bord , & lui fîmes présent d'une grosse horloge de cuivre , d'un astrolabe & d'un grand télescope. Il en fut si content qu'il nous envoya en retour six cochons , quelques boisseaux de patates & 60 livres de manille. Nous avions résolu d'aller à Mindanao , l'une des isles Philippines , abondante en provisions , alors en guerre avec les Espagnols , & située sur la route que nous voulions tenir. Nous partîmes par un beau tems , avec un vent favorable. Le 21 , nous arrivâmes à l'isle de *S. Jean* , qui est comptée au nombre des Philippines.

Ces isles comprennent plus de 300 lieues du midi au nord , & 150 du levant au couchant. On leur donna le nom de Philippe II , roi d'Espagne : la principale est celle de *Luçon* , c'est là que mourut Magellan : sa principale ville est Manille , place commerçante. La plupart sont riches en or. Au midi de celle de *Luçon* , on compte douze à quatorze isles où l'on trouve des villes ou villages Espagnols : il en est un plus grand nombre de petites , plusieurs n'ont point de noms. Celles de *St. Jean* & de *Min-*



*danao*, font les plus méridionales : la première a 38 lieues de long, sur 24 dans sa plus grande largeur : elle est montueuse, & couverte de gros & grands arbres. Celle de Mindanao en est à 10 lieues, & nous arrivâmes bientôt sur ses côtes ; mais nous ne vîmes aucun canot, aucune maison où nous pussions nous informer de la situation de la ville ; en la côtoyant nous y arrivâmes.

L'isle Mindanao a 60 lieues de long, sur 40 à 50 de large ; elle est très-montueuse ; le terroir en est profond, noir & fertile ; les pentes des montagnes y sont revêtues de très-beaux arbres : au centre on trouve de l'or, qui avec la cire, le riz, le tabac, forme le commerce des habitans ; les vallées y sont arrosées par des ruisseaux d'une eau limpide & ombragée d'arbres verts & fleuris. Il en est un qui mérite d'être connu, c'est l'arbre de *Liby*, ils forment de grands bois près des rivières & ressemblent au palmeter ; leur bois mince est rempli d'une moëlle blanche comme celle du fureau ; on la bat avec un pilon de bois dans un grand mortier, on y verse de l'eau, puis on la presse dans un linge : la liqueur qui s'en échappe dépose au fond d'un baquet, une farine dont on fait de fort bon pain ; c'est ce qu'on appelle le *fagu*.

Le riz, les yames, les patates, les citrouilles prospèrent dans cette isle, ainsi que les melons d'eau, les musqués, les plantains, les bananes, les guaves, les noix muscades, les clous de girofle, les noix de betel, les durians, les jacas, les cocos, les orangers, &c. Le plantain peut être regardé comme le roi des fruits : l'arbre qui le porte a 12 pieds de haut, & 3 de tour ; il vient de rejets ; dès que le fruit est mur, l'arbre dépérit ; mais il pousse des rejets qui produisent des fruits un an après ; il pousse d'abord deux feuilles, qui s'ouvrent pour faire place à deux autres, & ainsi de suite, jusqu'à ce que le fruit paraisse ; ces feuilles ont jusqu'à sept à huit pieds de long, sur un & demi de large, elles finissent en pointe, & leur tige est de la grosseur du bras. On dirait que le tronc de cet arbre est formé de plusieurs fortes de peaux croissant les unes sur les autres : le fruit vient par pelotons autour de la tige : il croît dans une gousse longue de six à sept pouces & de la grosseur du bras ; elle est molle & jaunit en mûrissant ; l'intérieur en est dur comme le beurre en hiver : il est d'un goût délicat & fondant ; on n'y trouve ni pepins, ni noyaux ; on s'en sert au lieu de pain en le cueillant avant sa maturité, & le

faisant bouillir; ceux qui n'ont pas d'autres alimens l'apprêtent quelquefois avec du poivre de guinée, du sel, & du jus de citron, & ils mangent le plantain crud avec le cuit; l'un est le pain, l'autre est la pitance. Les Anglais en font de bons poudings & de bonnes tartes: il nourrit un grand nombre d'hommes dans les deux Indes. On en fait aussi une liqueur agréable & nourrissante, en le faisant fermenter dans l'eau. Il fournit une matiere filamenteuse propre à faire des étoffes; on coupe le tronc, on le fait sécher, & il parait alors plein de filets: les femmes les prennent les uns après les autres; ils se séparent avec facilité & sont de la grosseur à-peu-près d'un fil mal blanchi, on le tisse & on en fait des pieces de 20 à 24 pieds de long, dont le peuple s'habille: il dure peu, mais il coûte peu aussi. Il y a encore une autre espece de plantains, plus courts & moins estimés; ils sont pleins de pepins noirs & lâchent le ventre.

Le bananier ressemble à l'arbre du plantain, il en differe par son fruit moins gros, plus tendre, plus doux, plus délicat; il n'est pas si bon quand on le fait bouillir ou rôtir; il est meilleur comme fruit.

Il croît aussi dans l'isle de Mindanao, des



cloux de girofle & des noix muscades, les habitans n'en propagent pas l'arbre, parce qu'ils craignent les entreprises & la rapacité des Hollandais; il en est encore en d'autres isles. La noix de bétel y est très-estimée; elle croît sur un arbre haut de 10 à 12 pieds, qui n'a de feuilles & de branches qu'à la tête; ses branches ont la longueur de l'arbre même, & le fruit croît entr'elles par pelotons de 40 à 50: la noix est semblable à la muscade, mais plus grosse & plus ronde; on la coupe en quatre, on l'enveloppe dans une feuille d'arak avec une pâte de chaux ou de plâtre, & on mange le tout ensemble: c'est une passion universelle dans les Indes orientales que de mâcher du bétel. L'arak est un arbrisseau qui a l'écorce verte & la feuille plus longue & plus large que le saule.

Les durians viennent sur un arbre semblable au pommier, & sont gros comme une citrouille; il n'est bon à manger que lorsqu'il s'ouvre par le haut, il exhale un excellent parfum, & est divisé par cloisons remplies d'une substance blanche comme le lait, délicate comme la crème; il doit être mangé dans sa nouveauté; il renferme un noyau qui a le goût de la châtaigne. Le jaca ressemble au durian,

mais son intérieur est plus jaunâtre & plus rempli de noyaux. On y trouve une multitude d'autres fruits, de racines & de plantes, un grand nombre d'especes d'animaux, comme chevaux, bœufs, buffes, chèvres, sangliers, singes, bêtes fauves, guanos, lézards, couleuvres. Je n'y ai jamais vu d'oiseaux de proie; les sangliers y ont tous de grosses loupes sur les yeux; ils sont maigres, mais de bon goût. Le scorpion y est vénimeux; les cent-pieds y ont 4 à 5 pouces de long, ils sont de couleur rougeâtre, gros comme un tuyau de plume d'oie; leur piquure est plus douloureuse que celle du scorpion.

Plusieurs couleuvres y ont un venin très-actif. Un animal semblable au guano, mais quatre fois plus gros, y est armé d'une langue qui a deux petits crochets comme un hameçon: je n'y ai vu de volaille domestique que les canards & les poules: les montagnes & les forêts nourrissent des ramiers, des tourterelles, des perroquets, des perruches & quantité de petits oiseaux. Il y a des chauves-souris de la grosseur du milan.

Les bords offrent d'excellens havres, des baies étendues, des rivières où l'on peut naviger en des canots; on y pêche une multitude

de poissons d'espèces diverses. Des vents de mer pendant le jour , des vents de terre pendant la nuit y tempèrent la chaleur du climat. Les vents du levant y amènent le beau tems , ceux du couchant , la pluie , les ouragans , des tonnerres épouvantables : alors on reste souvent des semaines entières sans voir le ciel : les vents abattent les plus gros arbres , & les torrens enflés les entraînent dans la mer avec tout ce qu'ils rencontrent : il semble alors que les maisons sont bâties sur un grand lac. Ces vents du couchant commencent en Mai , & cessent à la fin d'Octobre ; mais ils ne sont pas toujours furieux ; ils laissent des intervalles agréables. Dès que les vents du levant leur ont succédé , le beau tems ne discontinue qu'à la fin d'Avril.

L'isle est partagée en divers Etats , & habitée par différens peuples qui parlent des langues diverses. Parmi ces peuples on remarque les *Hilanounes* , qui demeurent dans l'intérieur du pays , & sont riches en mines d'or , en cire , dont l'échange leur fournit les marchandises qui leur sont nécessaires ; les *Sologues* qui sont peu nombreux & commercent avec Manille ; les *Alfoures* sont les mêmes que les Mandanayens : leur taille est médiocre , leur corps droit , leur tête menue , leur visage ovale , leur front plat ,



leur nez court, leur bouche grande, leurs yeux noirs & peu fendus, leurs cheveux noirs, leurs lèvres petites & rouges, leurs dents noires & saines, & en général leurs membres petits : leur teint est un jaune clair ; ils portent l'ongle du pouce gauche fort long, sont ingénieux, agiles, actifs, & cependant fainéants, & ne travaillant que lorsque la faim les presse : soumis à une puissance absolue, qui leur prend d'autant plus qu'ils gagnent davantage, leur industrie s'endort, & ils vivent sans projets dans le sein de la paresse ; quoiqu'orgueilleux, ils sont civils avec les étrangers & les reçoivent avec franchise : ils sont implacables dans leur haine, & tout moyen leur paraît licite pour satisfaire leur vengeance.

Le climat les dispense de porter beaucoup d'habits : les femmes, mieux faites que les hommes, sont aussi simples dans leur habillement & leur parure : elles aiment les blancs, mais elles craignent plus encore leurs maris. Ils ont une manière de mandier singulière. Dès qu'un vaisseau arrive, ils viennent s'offrir d'être le *Pagally*, l'ami ou l'amie intime de ceux qui veulent descendre. Cette offre leur mérite un présent, & autant de fois qu'on descend, on boit, mange, couche chez son *pagally*, & on le paie :

les dames envoient du tabac & des noix de bétel à ceux qui les ont aimées.

La ville de Mindanao est sur les bords d'une petite rivière, à une petite lieue de la mer : les maisons en sont bâties sur des pilotis, hauts de 14 à 20 pieds ; elles n'ont qu'un étage divisé en plusieurs chambres : le toit est couvert de feuilles de palmeto : au-dessous on tient la volaille. Celle du sultan repose sur 180 gros pilotes plus hauts que ceux des particuliers : dans la première chambre il y a une vingtaine de canons de fer : tous les grands en dignité ont aussi des canons. Le riz cuit qu'on prend à poignée, le bœuf, divers oiseaux sont les alimens des riches ; le riz, le fagu & le poisson sont ceux des pauvres : c'est une chose honorable chez eux que de manger les plus gros morceaux à la fois : ils sont propres dans de certains cas, sales dans d'autres ; ils se lavent souvent, & leurs maisons sont puantes d'ordures : le bain y est fréquent & sain : ils parlent leur langue naturelle & le malay : ils ont des écoles où ils apprennent à lire & à écrire ; quelques-uns savent l'espagnol : cette nation s'établit dans leur pays, & y bâtit un fort ; mais obligée d'aller défendre Manille contre les Chinois, le sultan de Mindanao profita de leur absence pour raser leur citadelle & ne les y a plus reçus.

On trouve dans cette ville des orfèvres , des forgerons , des charpentiers : les soufflets des seconds sont faits d'un cylindre de bois percé comme une pompe , & il en fait l'effet avec l'air qu'ils y font entrer par un tuyau avec un bouquet de plumes : le feu se fait sur le cylindre même ; une pierre leur sert d'enclume : ils font de bons ouvrages : la hache du charpentier peut servir à la fois de hache droite & courbe ; ils n'ont point de scie , & font cependant de bonnes planches , bâtissent de bons vaisseaux pour le commerce , la guerre ou le plaisir.

Les Mindanayens sont sujets à une lèpre sèche qui leur rend la peau très-raboteuse : leurs maladies ordinaires sont les fièvres , les flux de ventre , accompagnés de grandes douleurs : le pays est riche en plantes médicinales.

Leur chef , ou maître , ou tyran , est pauvre : s'il fait qu'un de ses sujets a de l'argent , il le lui demande en prêt , ou lui envoie vendre quelques-uns de ses enfans ; on n'ose refuser de prêter , ni d'acheter , & il ne rend pas : souvent il redemande ce qu'il a vendu sans en rendre le prix. Il a une vingtaine de femmes : l'une d'elles est sultane , & l'on veille sur ses enfans avec plus de soin : s'il sort , c'est dans un lit porté par quatre hommes ; il est suivi de huit ou dix hom-



mes armés. Il s'embarque quelquefois sur la rivière dans de longs pros bien bâtis , au milieu desquels est une maison de bambou , ayant des fenêtres & un toit plat , divisé en deux ou trois chambres , dont le plancher est couvert de nattes & orné de tapis : c'est-là qu'il se place avec ses femmes & ses domestiques. Il fait quelquefois la guerre aux Alfoures qui habitent les montagnes voisines ; ses soldats sont armés d'épées , de piques , & d'une espèce de bayonnette ou de poignard. Ils ne font qu'escarmoucher & cherchent à se surprendre ; mais ils ne se battent point en bataille rangée.

Ce peuple est Mahométan ; mais cette religion est pure simagrée , & le vulgaire n'en fait point d'actes , ou en fait très-peu : on s'y sert de tambour en guise de cloches : la circoncision y est presque la seule cérémonie qu'on fasse avec solennité ; elle se fait à la fois sur un grand nombre d'enfans ; la plupart des hommes s'y trouvent en armes , se fatiguent à divers mouvemens , & font des combats simulés. Le Ramadam change les jours en nuits ; se laver souvent , détester la chair de porcs , est le principal de leur religion. Ils ne connaissent que la musique vocale , à moins qu'on ne regarde comme un instrument de musique , un rang de petites cloches sur lesquelles on frappe avec un petit bâton.

Nous fûmes bien reçus à Mindanao ; mais on y parut mécontent de ce que nous ne venions point pour nous y établir, ce qu'on y desirait vivement : c'était peut-être ce que nous pouvions faire de mieux , & nous aurions pû être utile à la nation Anglaife. Mais le defir d'errer , & de s'enrichir promptement, aveuglait nos aventuriers. Nous aurions pû encore nous établir dans les isles *Méangis* , situées à 20 lieues de Mindanao ; riches en or & en épiceries. Leur situation & celle de Mindanao est très-avantageuse pour le commerce. D'ailleurs, nous étions tous de différens métiers, nous avions des scieurs, des charpentiers, des menuisiers, des faiseurs de briques, des maçons, des cordonniers, des tailleurs, &c. Un forgeron seul nous manquait ; mais il en est dans Mindanao. Nous avions des provisions d'outils, de métaux pour en faire, & nous pouvions bâtir un fort : faits à tous les climats, à supporter l'intempérie de toutes les saisons, nous pouvions fonder une excellente colonie ; un bon vaisseau, & assez d'or pour faire le commerce d'épiceries, étaient encore autant de garans du succès.

Revenons à nos aventures. Après qu'on eut mesuré notre vaisseau, coutume imitée des Chinois & dont on ne voit pas trop la raison, nous

cherchâmes à nous concilier l'affection du sultan par des présens. Ils lui furent portés à la lueur des flambeaux ; le capitaine fut reçu ensuite avec solennité , & on le regala de bétel & de tabac ; on lui présenta deux lettres de marchands Anglais pour lui prouver qu'on avait désiré y former un établissement. Un homme avait volé un capitaine qui nous y avait précédé ; on nous le mit dans les mains , & sur le refus que nous fîmes de le punir , on l'attacha nud à un poteau , les yeux contre le soleil , & on faisait en sorte qu'il lui dardasse tout le jour ses rayons brûlans au visage ; les mouches le tourmentèrent , & on voulait lui infliger d'autres peines encore ; mais Swan , notre capitaine , intercédâ pour lui , & on le relâcha. Ce genre de punition , & celui d'être étendu tout le jour sur un sable ardent , exposé au soleil & aux mouches , sont les supplices les plus usités.

Le frere du roi lui servait de général & de ministre ; il vint nous inviter à conduire notre vaisseau plus avant dans la riviere : il fallut le décharger en partie , car elle n'a que 10 à 11 pieds d'eau ; nous réussîmes à y jeter l'ancre aidé de 50 pêcheurs , commandés par le général lui-même ; c'était pour nous faire éviter les tempêtes , disait-il ; mais nous crûmes voir dans la



suite un motif moins humain. On vint nous offrir des pagally, sur-tout à ceux d'entre nous qui étaient riches ; mais aucun de nous en général, ne pouvait se montrer dans les rues, qu'on ne l'entraînât dans les maisons pour le regaler de bétel, d'eau parfumée ou de tabac. Cette apparente cordialité, nous rendait agréables tout ce qu'ils nous offraient : ils louaient notre nation, ils semblaient vouloir qu'elle fut la même nation que la leur. Le général recevait chez lui tous ceux qui s'y présentaient ; ils y trouvaient toujours du riz bouilli & bien accommodé, & quelque morceau de buffle ou de volaille. Il aimait à causer avec le capitaine Swan, & l'invitait à tous les divertissemens qu'il donnait : on n'avait alors rien de mieux à faire ; la mer était extraordinairement agitée & la pluie excessive : la rivière était enflée & menaçait d'emmener notre vaisseau, ou de mettre en pièces nos cables par le choc de grands arbres qu'elle entraînait dans la mer après les avoir déracinés ; la ville qui s'étend en serpentant le long de la rivière, semblait bâtie sur un lac, & l'on ne se visitait qu'en canots. Ce tems dura jusqu'au milieu d'Août. Dès qu'il se fut radouci, nous pensâmes à carener notre vaisseau ; nous échangeâmes une partie de notre fer & de notre

plomb pour avoir les choses nécessaires pour le radoub & l'approvisionnement ; & nous fîmes des planches. En travaillant au fond du vaisseau, nous le trouvâmes rongé de vers, nos canots en avaient été percés comme des rayons de miel ; notre barque en était presque détruite. Notre vaisseau l'aurait été de même s'il n'avait été doublé. Alors nous nous défiâmes de la bonne foi du général, & le chagrin qu'il fit paraître en voyant notre double fond, confirma nos soupçons. On nous dit qu'un vaisseau Hollandais avait eu le sort de notre barque deux mois avant notre arrivée, & que le général avait eu tous ses canons ; peut-être espérait-il avoir aussi les nôtres. Nous apprîmes alors que les Mindanayens savaient si bien le ravage que pouvaient faire ces insectes, que lorsqu'ils reviennent de la mer, ils tirent d'abord leurs bâtimens sur le sable.

Après avoir détaché toutes les planches rongées des vers & en avoir remis d'autres, le fond de notre vaisseau fut goudronné vers le commencement de Décembre, & nous nous préparâmes à mettre à la voile. Swan était à terre & n'avait point déterminé le jour du départ ; il paraissait résolu de ne plus croiser ; mais il désirait se rendre dans quelque comptoir Anglais.

Peut-être il aurait réussi à faire adopter ce projet à tous , s'il l'eût proposé ; car il était craint , & l'équipage lui était soumis , plus que ne le sont ordinairement les aventuriers. Plusieurs de nos gens se livraient à la débauche , plusieurs semblaient se hâter de se délivrer du soin de compter son argent , & ceux-là étaient agréables aux habitans qui savaient les dépouiller. Nous nous rassemblâmes tous pour célébrer le jour de Noël , & je croyais que Swan profiterait de ce moment pour nous proposer un plan ; mais il retourna à terre sans s'être expliqué sur ses desseins. Nous allâmes avec le général à la chasse des bœufs sauvages dont il nous promettait une bonne part pour approvisionner notre navire ; mais plusieurs jours s'écoulèrent sans que nous en vissions ; cependant nous étions bien traités & rien ne nous manquait : on nous régalaient avec de la boisson de riz qui est forte & agréable ; le général nous permettait des entretiens avec ses femmes ; mais enfin , la chasse se réduisit à quelques vaches sauvages ; trois genisses furent notre portion , & nous les emportâmes au vaisseau. Le capitaine était mécontent du général , qui nous avait promis autant de bœufs que nous en aurions besoin , & qui ne nous fournissait point le riz dont on  
était



était convenu en échange du fer que nous lui avions donné, qui encore au lieu de lui rendre 20 onces d'or qu'il lui avait prêté, lui demanda le prix des repas qu'il nous avait fait faire. Quelques-uns des nôtres, fatigués de courir çà & là, résolus de demeurer dans cette isle, s'enfuirent dans le pays & s'y cachèrent : d'autres acheterent un canot pour se rendre à Bornéo, où l'on croyait que la nation était établie, craignant que le vaisseau ne se rendit point dans un port Anglais. Tout l'équipage était mécontent & formait des projets différens ; il était divisé : ceux qui avaient de l'argent se tenaient à terre & se souciaient peu de la quitter ; ceux qui n'en avaient pas étaient impatiens de retourner sur la mer ; pour calmer leur impatience, ils s'enyvraient, puis se querellaient. Swan n'étant pas à bord, il n'y avait point de commandant. Cependant, comme on se préparait au départ, un des gens de l'équipage, qui faisait un journal, ayant aperçu celui du capitaine, en parcourut quelques articles, où Swan parlait mal de diverses personnes qui étaient avec nous : il leur montra ces articles, & le mécontentement s'accrut. Un capitaine nommé *Teat*, qui avait à se plaindre de Swan, & espérait de remplir sa place, fit

on le déposait, ou le laissait à terre, fit adopter ce plan. Ils trouverent le moyen de faire revenir ceux qui leur étaient les plus nécessaires, & Swan, qui pouvait déconcerter leurs projets en venant à bord & agissant avec courage, demeura sur terre. On l'y laissa avec 40 ou 50 hommes dont 8 à 10 étaient cachés dans les bois. Le vaisseau mit à la voile & s'éloigna de Mindanao le 14 Janvier 1687.

Nous avions trouvé à Mindanao, que les Européens comptaient un jour plus que nous : sans doute notre voyage vers le couchant selon le cours du soleil, avait prolongé chaque jour de quelques secondes le soir, comme au contraire ceux qui voyagent vers le levant les rendent plus longs le matin ; ils voyent le soleil se lever une fois de plus que ceux qui voyagent toujours au couchant, & gagnent un jour, tandis que ceux-ci en perdent un. On élut un capitaine ; ce fut *Reod* qui fut choisi : *Teat* ne fut que son lieutenant.

Nous avions un tems serain, un vent frais, & nous cotoyâmes la partie méridionale de Mindanao ; elle est montueuse & boisée. Nous vîmes la ville de *Chambongo*, dont le havre est bon, & où l'on trouve des bœufs & des buffles. Plus avant, le pays est uni ; nous pas-

fâmes devant diverses petites isles où l'on voit des tortues ; mais elles ne se laissent point approcher : plus loin, sur l'isle de Mindanao, nous apperçûmes les ruines d'un fort bâti en pierres, dans un pays où l'on voyait beaucoup de cocotiers & de traces d'animaux sauvages. Après avoir doublé la côte occidentale de cette grande isle, nous fîmes route au nord ; puis nous jetâmes l'ancre dans une baie près d'une isle sans nom ; mais qui est au couchant de celle de *Sébo* : elle a 8 ou 10 lieues de long, est montueuse & couverte de bois. Là, nous fîmes diverses réparations au vaisseau, & on fit la provision d'eau ; le sol est bas autour de cette baie ; mais la terre y est noire & grasse ; les arbres y sont beaux ; nous n'y vîmes ni maisons, ni aucune trace d'habitans. Au milieu de la baie, était une isle d'un mille de circuit, habitée par une multitude de chauve-fouris de la grosseur d'un canard, & qui ont 7 à 8 pieds d'envergure : les extrémités des ailes forment des griffes aiguës par lesquelles elles se prennent à tout. Dès que le soleil était couché, on les voyait s'élever en l'air comme des essaims d'abeilles ; & le matin nous les revoyons s'approcher de la petite isle comme un nuage qui se dispersait bientôt entre les ar-



bres. Nous y trouvâmes aussi des tortues & des vaches marines ; mais point de poissons.

Nous y demeurâmes jusqu'au 10 Février ; ce jour , nous mîmes à la voile par un vent du nord. Sur le soir , nous touchâmes sur un rocher où nous fûmes arrêtés. Nous y aurions fait naufrage si le tems n'eût été calme & la marée montante ; elle nous remit à flot. Nous cinglâmes au couchant , au travers de diverses isles du nombre des Philippines , dont la plupart sont montueuses & arides. *Panay*, est l'une d'elles ; les Espagnols y dominant : la vue de notre vaisseau leur fit allumer d'inutiles signaux. Bientôt nous découvrîmes *Min-dora* qui a 40 lieues de long, est haute, presque dépouillée de bois : nous y mouillâmes près d'un petit ruisseau , & y reçûmes de quelques hommes qui nous aborderent dans un canot, diverses instructions : nous fûmes que Manille avait toujours dans son port 20 ou 30 vaisseaux, Chinois, Portugais ou Espagnols ; si notre dessein eût été de faire le commerce, ils nous en offraient les facilités. Nous remîmes à la voile & fûmes en deux jours sur l'isle de Luçon ; nous y prîmes une barque Espagnole qui venait de *Pengasanaon*, petite ville au nord de cette isle ; mais comme elle n'avait

rien, nous la laissâmes aller. Le même jour, nous prîmes un autre vaisseau chargé de riz & de toiles.

Luçon est une très-grande isle (\*). Manille, sa capitale, est située au pied d'une file de montagnes, & est ceinte d'une haute & forte muraille: ses maisons sont grandes, ses rues larges: au centre est une grande place d'armes. Son hâvre est spacieux. La saison était trop avancée pour que nous pussions y faire quelque capture considérable, & nous résolûmes de nous rendre à Pulo-Condor, d'y carener notre vaisseau & notre dernière prise, puis de revenir croiser pour tâcher d'enlever le navire destiné pour Acapulco. Nous y dirigeâmes donc notre course, nous évitâmes les écueils de Prancel, & le 13 Mars, nous arrivâmes à Pulo-Condor & jetâmes l'ancre dans une baie sablonneuse: il y a là plusieurs isles; mais celle de Condor est la seule habitée: deux sont hautes & on les voit de 14 lieues en mer; les autres ne sont que de petits monceaux de terre: la plus grande a 4 ou 5 lieues de long, sur une de large; elle forme avec l'autre grande

---

(\*) Voyez-en la description dans les Voyages de M. le Gentil.



isle , qui n'est cependant longue que d'une lieue, un hâvre très-commode , où l'on entre par le nord : elles s'approchent assez pour qu'un canot seul puisse passer dans le canal qui les sépare. Leur terroir est noirâtre , assez profond : il y a des lieux montueux , d'autres bas & sablonneux. On y voit un arbre que je n'ai jamais vu que là ; il a près de 4 pieds de diamètre , & on en tire par incision , un suc que l'on fait bouillir & qui donne du bon goudron. Les mangos y sont de la grosseur du pommier ; le fruit en est semblable à une petite pêche , mais plus allongé ; il est jaune & plein de jus , de bon goût & de bonne odeur. On le confit avec du vinaigre & du sel. L'arbre à grape est droit & a peu de branches ; son fruit rouge ou blanc , vient par pelotons tout autour de l'arbre , ainsi que la grape de raisin croît autour du sep. Celui qui porte la noix muscade sauvage , est de la grosseur du noisetier , & le fruit y croît de même , elle est plus petite que la muscade cultivée , dont elle n'a ni l'odeur ni le goût : elle est enfermée dans une gousse déliée avec une espece de fleur.

On y trouve des cochons , des guanos , des lézards , des perroquets , des perruches , des pigeons , &c. Il y a une espece de poule fau-



vage, plus petite que la nôtre; les coqs ont le même chant: leur chair est blanche & délicate. Le rivage est bordé de coquillages & de tortues vertes: des ruisseaux d'eaux douces y serpentent dans les champs pendant dix mois de l'année: pendant deux mois il faut recourir à des puits.

Ces isles sont bien situées pour le commerce de Manille, du Japon, de la Chine, du Tunquin, soit qu'on passe par le détroit de Malaca, ou par celui de la Sonde. On peut y trouver des rafraichissemens, des mâts, des vergues, du goudron, de la poix, & il serait facile d'y élever un fort qui défendrait le havre. Les habitans sont originaires de la Cochinchine; ils sont petits, bien proportionnés, d'un teint plus basané que les Mindanayens. Ils sont polis & pauvres; le goudron & la pêche aux tortues sont leur principale occupation; loin d'être jaloux de leurs femmes, ils les offrent: on ne peut dire quel est leur culte. Vers le midi de cette isle, on voit un village avec un temple de bois & couvert de chaume, où l'on voit l'image d'un éléphant, vis-à-vis celle d'un cheval. Ce sont les images les plus fréquentes que l'on trouve au Tunquin; mais il y en a encore d'autres quadrupedes, d'oiseaux & de poissons; il est rare d'en voir de forme humaine.

Tandis que nous carenions notre vaisseau , nous reçûmes la visite des habitans , dont nous achetâmes des cochons , des fruits & de la poix : nous y enterrâmes deux de nos gens qui avoient été empoisonnés à Mindanao , vengeance que ses habitans se permettent avec facilité. Tout étant prêt pour notre départ , nous engageâmes un vieillard de l'isle à nous conduire dans la baie de Siam , où nous voulions acheter du poisson salé ; car nous ne vivions ordinairement que de riz. Nous partîmes le 21 Avril , & deux jours après nous arrivâmes à *Pulo-Ubi* , qui en est à 40 lieues , & située à l'entrée de la baie de Siam : elle a 7 à 8 lieues de tour , & le sol en est élevé : elle est couverte de bois , & vers le nord elle a de bonnes eaux : nous y trouvâmes deux barques chargées de riz , qui sortaient de Camboye : c'est la nourriture de tous les pays voisins. Nous suivîmes ensuite la côte , le long de la baie de Siam , & nous arrivâmes aux isles dont nous avait parlé le vieillard ; nous y trouvâmes une ville peuplée de pêcheurs , mais point de poissons à vendre. Notre voyage fut inutile , quoique heureux & court. Nous revinmes à l'isle d'Ubi & y trouvâmes encore deux vaisseaux chargés de riz & de vernis : nous y mouillâmes , y fîmes de l'eau , & y éprouvâmes une

tempête. De-là, nous tournâmes vers Pulo-Condor, & en chemin nous rencontrâmes un gros vaisseau chargé de poivre qui prit la même route que nous. Il était bâti à la Chinoise, & divisé en petites chambres. Une vingtaine de nos matelots, quoiqu'avertis par le capitaine, allèrent visiter le vaisseau ; mais les Malayens qui le montaient, croyant qu'on venait pour se saisir de leur navire, s'armèrent de leurs poignards, & eurent bientôt expédié cinq ou six des nôtres ; le reste ne sauva sa vie qu'en s'élançant dans la mer : parmi ceux-ci était *Walis*, jeune homme qui n'avait jamais nagé, & qui nagea cependant avec assez de vigueur pour qu'on pût le sauver. Nous envoyâmes deux canots pour nous venger ; mais les Malayens les voyant s'approcher, firent un trou à leur bâtiment & s'enfuirent à terre où ils se cachèrent dans les bois. Un métis Portugais resta dans le vaisseau, passa dans le nôtre, & y fut reçu parce qu'il savait plusieurs langues, & pouvait être utile. Nous restâmes là onze jours, & peut-être sans le chirurgien y serions-nous toujours restés ; car nous étions malgré nous forcés de mener ce genre de vie ; mais nous résolûmes d'atteindre un lieu plus commode.

Nous fîmes voile pour Manille le 4 Juin ; nous



eûmes le vent contraire & n'avancâmes qu'en louvoyant; nous avions à craindre que les courans ne nous jetaſſent ſur les écueils de Pracel; nous leur échappâmes cependant. Le vent continuant toujours, nous perdîmes l'eſpoir d'arriver à Manille, & projetâmes de viſiter l'isle de *Prata*, petite isle baſſe, environnée d'écueils, ſur la route de Manille à Canton, & célèbre parmi les Chinois par les naufrages qu'elle leur a cauſé. Faute de vent, il fallut encore renoncer à ce deſſein, & nous vinmes ſur les côtes de la Chine. Là, nous mouillâmes dans l'isle *S. Jean*, ſous le 20° 30' de latitude ſeptentrionale. Elle eſt ſur la côte de la province de Quangtong, eſt unie, fertile, partagée en pâturages & en bois: ceux-ci ſont ſur les rivages, ceux-là ſont au centre: on y cultive le riz; on y nourrit des cochons, des buffles, des taureaux, des chèvres, des canards, des coqs & des poules. Je n'y ai vu que de petits oiſeaux ſauvages. Ses habitans ſont Chinois; ils ont le teint cendré, les cheveux noirs, & peu de barbe, que ſouvent ils arrachent. Il y a dans l'isle une petite ville ſur un ſol marécageux: ſes maiſons petites, baſſes, mal meublées & mal propres, couvertes de chaume, ſont ſéparées par de ſales étangs, & ſont bâties comme les nôtres ſur le

fol : ces étangs nourrissent beaucoup de canards. Les habitans en paraissent laboureurs , & ils s'occupaient alors à semer du riz dans des champs couverts de boue , & labourés par le moyen d'un buffle. Un jour que nous avions fait rôtir un cochon , un habitant vint s'asseoir près de nous , & nous lui en donnâmes un morceau. Alors il nous fit signe de le suivre , & il nous conduisit dans un bois , où était un vieux temple bâti & pavé de briques , au milieu duquel était une espece de cloche de fer posée à terre , au sommet de laquelle s'élevaient trois barres du même métal , arrangée de maniere qu'elles formaient l'apparence d'une griffe pointue : il se jeta devant elle le visage en terre , & voulait que nous l'imitassions. Là encore , était un autel de pierres blanches , sur lequel on avait placé des vases de terre , où notre conducteur nous faisait signe de laisser une partie de notre viande ; mais nous n'en voulûmes rien faire & l'y laissâmes seul.

Nous vîmes plusieurs bâtimens Chinois à la voile dans un lac qui sépare deux isles de la Terre-Ferme. J'en visitai un , il avait la poupe & la proue quarrée ; le tillac était couvert de petites chaumieres couvertes de feuilles de palmeto où les matelots se logeaient : au fond étaient

les marchandises séparées par des cloisons si bien jointes que l'eau qui entre dans l'une , ne peut pénétrer dans les autres. Ils n'ont que deux mâts formés d'un seul arbre. La crainte de la tempête nous fit éloigner promptement de ces isles où nous pouvions faire des provisions. C'étoit la saison où l'on attend les orages sur la côte , & l'on n'y trouve point de rades sûres. Nous mîmes donc à la voile , mais bientôt le ciel devint sombre , des nuages noirs s'avancèrent , le vent s'accrut ; il fallut plier nos voiles , la pluie tomba ensuite à torrens , les éclairs & les tonnerres semblaient enflammer la mer ; les vagues enflées se brisaient sur nous , l'une nous enleva notre galerie de proue , une autre nous fit perdre une ancre , & il nous fallut abandonner les deux canots que nous tirions après nous : mais vers les quatre heures du lendemain nous vîmes le feu S. Elme sur un de nos mâts , ce qui est un signe que la tempête est passée : c'est une lumière qui ressemble à une étoile au-dessus du mât. Nous nous étions abandonnés au vent ; mais dès qu'il se fut abaissé , nous continuâmes à faire route ; ce fut une lueur passagère , car le ciel au milieu du calme devint noir & hideux , le vent se leva , & nous ferlâmes notre misaine ; l'orage éclata de nouveau , & avec lui le ton-



nerre & la pluie. Nous n'avions jamais éprouvé une pareille tempête. Dès que le tems fut redevenu beau, nous remîmes nos vergues, & fêchâmes nous & nos habits; résolus de chercher un asyle contre ces ouragans. Nous crûmes devoir gagner les isles *Piscadores*, sous le 33° de latitude nord; ce sont de grandes isles désertes, situées près de Formosa, élevées, couvertes d'une herbe longue, arrosées par divers ruisseaux & nourrissant des chèvres & du gros bétail. Sur l'une d'elles, est une ville avec un fort gardé par les Tartares. Nous fîmes route entre ces isles, & entrant dans une baie, nous fûmes surpris d'y voir plusieurs navires & d'y trouver encore une ville; cependant nous y entrâmes hardiment, & envoyâmes à terre notre quartier-maître qui fut conduit au gouverneur, & interrogé sur sa nation & son but. Il répondit que nous allions à Amoy, & que la tempête nous ayant endommagés, nous venions pour nous réparer: il promit des secours, mais annonça que tout commerce était défendu, & qu'il ne fallait point venir à terre. Il donna un petit présent au capitaine; un mandarin vint à bord le lendemain avec une genisse grasse, deux gros cochons, quatre chèvres, de la farine, des tourteaux, deux grandes cruches d'Arrak & 55 au-

tres remplies d'une liqueur qui est faite avec du froment, & est agréable & fortifiante : elle donne beaucoup d'embonpoinr. Le capitaine reconnut ces dons par le don d'une épée d'argent à l'Espagnole, d'une carabine d'Angleterre & d'une chaîne d'or.

Nous demeurâmes là plusieurs jours, & le 22 Juillet, nous partîmes, & côtoyant la partie méridionale de Formosa, nous arrivâmes le 5 Août aux isles que nous cherchions, que nous croyons être désertes, & qui, au contraire, se trouverent très-peuplées : elles sont au nombre de cinq, & jusqu'ici elles avaient été sans nom. Trois d'entr'elles sont assez grandes. Les Hollandais que nous avions parmi nous, donnerent à la plus occidentale le nom de *Prince-d'Orange* ; elle a 7 à 8 lieues de long sur deux de large, & n'est point habitée. Nous mouillâmes sur la plus septentrionale, & la nommai *isle Grafton* : elle a 4 lieues de long sur une & demie de large. On nomma celle qui en est voisine, *isle Monmouth* ; elle est moins grande que les précédentes, & l'est plus que les deux autres : l'une de ces dernières reçut le nom de *Baschi*, du nom d'une liqueur qu'on y boit abondamment : l'autre fut nommée l'*Isle aux Chèvres*, parce qu'il y en a un grand nombre. L'aspect de ces isles

confirme la théorie , que plus la côte est roide & escarpée , moins on trouve de fond ; & que plus ces côtes élevées & rapides se voyent de loin , plus aussi on peut les approcher sans danger. Celles d'Orange , de Grafton , de Monmouth sont très-montueuses ; les deux autres sont plates & unies : le terroir en est rouge dans la plaine , il est pierreux dans les montagnes , noir dans les vallées où le sol est fertile & bien arrosé. L'herbe y est grande , les arbres médiocres ou petits ; les montagnes y renferment des mines. Les fruits qu'elles produisent , sont les plantains , les bananes , les pommes-de pin , les citrouilles , les cannes à sucre ; les patates & les yams y sont abondantes , de petites plantes y produisent du coton. On y trouve beaucoup de chèvres & de cochons , mais peu de volaille , comme peu de grains ; les habitans se nourrissent de fruits & de racines. On y élève des peruches , de petits oiseaux & des poules.

Les isles de Monmouth & de Grafton sont très-peuplées : leurs habitans sont trapus ; ils ont le visage rond , le front bas , les sourcils gros , les yeux petits & d'une couleur noisette , les dents blanches , les cheveux épais , noirs , lisses , & ne passant pas les oreilles. Ils ont la tête nue ; un seul linge couvre leur nudité ;



quelques-uns font une espece d'habit avec la feuille du plantain ; les femmes portent un jupon de coton , qui leur descend jusqu'aux genoux ; les deux sexes portent des anneaux d'un métal jaune qui est peut-être de l'or. Ils ont de petites maisons basses dont les côtés sont faits de piquets enfoncés en terre & entrelasés de branches. Le foyer est à une des extrémités ; des planches où ils se couchent , sont à l'autre ; elles forment de petits villages sur les flancs , ou au sommet de collines pierreuses , formant trois ou quatre rangs de maisons les unes au-dessus des autres , dans des précipices si escarpés , qu'il faut une échelle pour passer d'un rang de maisons à celui qui lui est supérieur : chaque rang à une rue étroite , de niveau avec le toit des maisons du rang inférieur. Ces rochers sont nuds , & paraissent n'avoir point été taillés pour cet usage. Ils ne bâtissent ainsi que dans les lieux fortifiés par la nature : peut-être l'isle d'Orange est déserte , parce qu'elle n'offre point ces facilités.

Ces insulaires font des bateaux avec des planches étroites , attachées ensemble avec des chevilles & des clous ; il en est qui peuvent porter 40 à 50 hommes. Ils connaissent l'usage du fer , & savent le travailler : leur principale occupation

cupation est la pêche ; les femmes ont soin des plantations. Ils paraissent manger peu de viande, cependant ils venaient ramasser nos restes avec une forte d'avidité : le ventre des chèvres est pour eux un excellent mets ; ils le font bouillir avec tout ce qu'il renferme qui leur tient lieu d'herbe hachée. Ils prennent au filet les sauterelles qui accourent dans leurs champs en certain tems de l'année, & les font rôtir dans un pot de terre. Ils ne boivent ordinairement que de l'eau ; mais ils font quelquefois une liqueur avec le jus de la canne à sucre qu'ils font bouillir avec de petites graines noires ; cette liqueur est bonne & saine. Leur langue n'a rien de commun avec le Malai, ni avec le Chinois ; elle paraît avoir quelque ressemblance avec celle des isles Philippines. Leurs armes sont des lances de bois ; ils portent une espee de cuirasse de peaux de buffle, qui leur descend jusqu'aux genoux. Ils n'ont point de culte, point d'idoles, point de chefs ; ils sont égaux & ne se gouvernent que par des coutumes héritées de leurs ancêtres & qu'ils laisseront à leurs enfans. Ils n'ont qu'une femme ; les fils vont à la pêche avec leurs peres ; les filles suivent leurs meres ; leurs plantations sont assez éloignées de leurs maisons ; ils sont très-pro-

pres, fort paisibles & civils ; je n'ai remarqué aucun bruit, aucun mécontentement entr'eux ; ils se préviennent, ils sont honnêtes envers les étrangers. Les hommes ne demandent rien ; ils rendent les services qu'ils reçoivent, achètent & vendent, & toujours avec franchise ; ils n'ont point de monnaie ; mais le métal dont ils font des anneaux leur en tient lieu ; ils n'ont point de balances, & jugent du poids à l'œil. Nous y avions mouillé le 6 Août : tandis que nous ferlions les voiles, les infulaires accoururent sur notre vaisseau, sans défiance, comme sans dessein d'offenser : mais l'un d'eux ayant été surpris tandis qu'il cherchait à enlever un morceau de fer, tous s'enfuirent ; nous les rassurâmes en faisant un présent à celui que nous avions retenu, & qui était tremblant au milieu de nous, puis il alla rejoindre ses camarades dont quelques-uns revinrent à bord. Chaque jour ils nous apportèrent des cochons & des chèvres, qu'ils échangeaient contre du vieux fer : nous y fîmes provision des premiers, que le sel nous permettait de conserver. Nous côtoyâmes ainsi l'isle Monmouth & celle de Grafton ; nous jetâmes l'ancre dans celle de Baschi, nous y descendîmes & y élevâmes une tente pour raccommo-



der nos voiles : nous y nettayâmes aussi notre vaisseau , en visitâmes les insulaires & y fûmes bien reçus. Nous y attendîmes tranquillement la mousson favorable pour aller croiser à la hauteur de Manille.

Le 26 Septembre , nous éprouvâmes une tempête violente : quoique sans mâts , sans vergues , quoiqu'assurés sur deux grosses ancres , nous ne laissâmes pas de dériver , & nous nous serions brisés , si quelque isle , ou quelque rocher s'étaient trouvés sur notre passage. Nous fûmes emportés en pleine mer , balotés au gré d'un ouragan furieux , & nous ne pûmes revenir à notre ancrage que quatre jours après , pour reprendre six hommes que nous y avions laissés. Les insulaires voyant le vaisseau hors de leur vue , les avaient traités en peres & en amis ; nous reconnûmes leur humanité par des présens. Ainsi cette tempête ne nous causa aucune perte ; mais elle fit une impression si vive sur nos aventuriers , qu'ils perdirent le desir d'aller croiser aux Philippines. Le capitaine leur proposa de se rendre au cap *Comorin* , & là , de déterminer la route & le plan qu'on devait suivre. On prit le chemin le plus long , mais le moins fréquenté : on avait moins à craindre de rencontrer des vaisseaux Anglais

ou Hollandais, & j'y acquis plus de lumieres sur des pays peu connus. On cingla donc vers les isles des Epiceries.

Nous partîmes le 3 Octobre : nous vîmes le nord-est des isles de Luçon , pays assez élevé, uni, semé de montagnes isolées. Nous passâmes à l'orient des autres isles Philippines, & nous entrâmes dans une petite anse de l'une des deux isles situées à 4 lieues de Mindanao; l'une & l'autre n'ont pas deux lieues de circuit; mais elles sont bien arrosées, & le terroir en est gras & fertile : de beaux & grands arbres les ornent, & nous y prîmes des nouveaux mâts & de nouvelles vergues : de l'un d'eux, on fit une pompe, parce que les nôtres étaient usées; ouvrage difficile pour nos charpentiers qui le faisaient pour la première fois. Nous reçûmes là, la visite d'un chef d'une petite isle, devenu esclave à Mindanao, qui nous engagea à l'emmener dans son petit état; mais un événement qui semblait n'avoir aucun rapport avec ce plan, ne permit pas de l'exécuter. Je persuadai à une partie de l'équipage de rappeler le capitaine Swan, qui était encore à Mindanao, & j'y aurais réussi si l'un de ceux que j'avais persuadé n'en avait parlé au nouveau capitaine *Ried*, qui était à terre; il

se hâta de revenir à bord, pour déconcerter ce projet, & de partir pour qu'on ne fut pas tenté de le reprendre. Swan & ses compagnons restèrent donc à Mindanao, plusieurs y moururent; quelques-uns passèrent à Ternate, dans des barques Hollandaïses, & de là, se rendirent à Batavia. Swan & le chirurgien eurent un fort plus funeste : haïs du général, qu'ils ne ménageaient pas, leurs richesses en furent enviées, & comme ils allaient sur un navire Hollandais, les insulaires renversèrent le canot, les assommèrent à coups d'aviron, & le général fut leur héritier.

Nous passâmes devant l'isle de *Celebes*, & nous en gagnâmes la partie orientale.

Cette isle est sous la ligne; elle a 170 lieues de long & 70 de large: au nord elle forme une longue pointe, à l'orient de laquelle est l'isle de *Gilolo*, & celles qui produisent les épiceries: au midi, elle forme un golfe profond de plus de 30 lieues, & large à son entrée de 7 ou 8. Au levant, la terre paraît excellente, grasse, riche en végétaux, des ruisseaux d'une eau limpide la parcourent, de beaux bois semblent la couvrir toute entière. Un jour que nous en étions à trois lieues, à deux heures du matin, nous entendîmes un bruit sembla-



ble à celui que fait une multitude de canots qui vont à la rame ; nous courûmes à nos armes pour nous défendre. Notre vigilance nous sauva peut-être ; car le jour nous fit voir des pros qui s'en retournaient ; nous arborâmes pavillon Hollandais pour les inviter à se rapprocher ; mais ils s'éloignerent plus promptement encore , & bientôt nous ne vîmes plus rien. Nous continuâmes notre route , entre cette isle & un grand nombre d'autres , liées par des bas-fonds où nous allions pêcher des tortues ou des coquillages ; parmi ces derniers était un petonele qui seul pouvait régaler sept à huit hommes. Nous y cueillîmes des feuilles d'une espece de vigne qui monte sur les arbres ; nous savions que hachées & bouillies avec du fain-doux , elles formaient un excellent onguent , salutaire pour les vieux ulceres. Nous y coupâmes un arbre de 44 pieds de haut au-dessous des branches , & 18 de tour , pour'en faire un canot ; mais , après avoir employé près de deux jours à l'abattre , il ne put nous servir pour remplir notre but. Nous navigâmes entre des écueils , qu'on pouvait facilement distinguer , parce qu'on y avait élevé des huttes : c'est dans ces contrées que nous vîmes des cataractes d'eau , ou des trombes ;

elles nous inspiraient beaucoup d'épouvante; cependant je n'ai pas vu qu'elles fissent beaucoup de mal.

Le 1 Décembre, nous vîmes l'isle *Bouton*, où nous pêchâmes des tortues à la faveur de la nuit; car alors elles indiquent le lieu où elles sont, par le bruit qu'elles font en respirant; & on peut mieux la darder, parce qu'elle voit beaucoup mieux qu'elle n'entend. L'isle Bouton a environ 25 lieues de long sur 10 de large; les terres en sont élevées, unies, couronnées de bois. Sa capitale est *Calla-Sung*, bâtie sur le sommet d'un mont à quelque distance de la mer, & environnée de cocotiers & d'un mur; ses habitans sont petits, ressemblent aux Mindanayens, parlent le Malais, & sont Mahométans. Nous jetâmes l'ancre vis-à-vis de la ville, & le sultan envoya s'informer de quelle nation nous faisions partie: il apprit avec plaisir que nous étions Anglais, & nous promit tous les secours que nous pouvions en attendre. En effet, on nous apporta bientôt de la volaille, des œufs, des plantains, des patates, &c. Lui-même vint nous visiter avec ses enfans, environné de dix mousquetaires. Il avait un turban de soie avec un galon d'or, des culottes de soie d'un bleu

céleste & une piece d'étoffe de soie rouge qui couvrait ses épaules & tombait sur ses côtés, tandis que ses reins paraissaient nus : il n'avait ni bas , ni souliers : on le salua de cinq coups de canon , & on le reçut avec autant d'honnêteté que nous le pûmes ; il se plaignait des Hollandais qui habitaient dans son voisinage , parce qu'ils étaient puissans , avides & injustes. Nous lui fîmes les mêmes honneurs à son départ qu'à son arrivée. Le capitaine alla le visiter le lendemain avec quelques-uns d'entre nous : il nous reçut dans une maison assez propre , entourée d'une foule de peuple , & dont la porte était gardée par 40 soldats nus , mais armés de mousquets : les chambres étaient couvertes de nattes ; on nous y régala de tabac , de betel , de cocos. Après une heure de séjour , nous partîmes. Le sultan nous visita une seconde fois , & nous fit accepter un jeune garçon & deux boucs ; le premier avait deux rangs de dents à chaque gencive , ce que je n'ai vu qu'à lui. Nous achetâmes des patates , de beaux perroquets , un grand nombre de crocadores , oiseau de la forme & de la grandeur du perroquet ; mais son plumage est d'un blanc de lait , & il a sur la tête une touffe de plumes ; nous y achetâmes aussi un pros que



nous sciâmes à une des extrémités pour y placer un gouvernail : après ces changemens , il allait admirablement à la voile & à la rame. Nous partîmes de ce lieu où nous fûmes forcés de laisser notre ancre engagée dans le roc. Après avoir passé au travers de petites isles & de bancs de sable , nous fîmes route vers l'isle de *Timor* : nous vîmes celle d'*Omba* , puis celle de *Pentare* , où nous apperçûmes beaucoup de feux , & une ville : nous passâmes entre ces isles avec la marée , qui , lorsque nous fûmes au-delà du canal , nous jeta sur deux isles qui le terminent ; ce ne fut qu'à force de bras & de rames , que nous réussîmes à éviter d'y échouer. Bientôt nous découvrîmes *Timor* , isle , haute , montueuse , longue de 70 lieues , large de 15 à 16 ; nous ne fîmes que la côtoyer : débarrassé de toutes ces isles , nous fîmes voile vers la Nouvelle Hollande , forcés par le vent qui régnait alors ; nous rencontrâmes un banc dangereux , & découvrîmes les côtes du pays que nous cherchions ; nous en suivîmes la côte jusqu'à ce que nous eumes découvert une baie semée d'isles , avec un bon endroit pour mouiller ; nous y jetâmes l'ancre.

La partie de la Nouvelle Hollande qui était devant nous est basse & unie , bordée de bancs

de sable ; le terroir en est sec & sablonneux , on n'y trouve de l'eau qu'en y creusant des puits ; les arbres n'y sont pas nombreux , ni gros : ils sont de la grosseur des pommiers ; l'écorce en est blanchâtre & les feuilles noires ; du corps de l'arbre distille une gomme qui ressemble à la gomme adragant. Les autres especes d'arbres ne nous étaient point connus ; l'herbe y est longue & déliée ; nous n'y avons vu qu'une fois la trace d'un quadrupede ; il y a quelques oiseaux terrestres , il y en a peu de marins ; on y trouve peu de poissons , mais beaucoup de vaches marines & de tortues. Les habitans sont grands , droits & minces ; ils ont la tête grosse & le front rond , leurs paupieres sont demi fermées par la crainte des mouches qui entrent dans les narines & la bouche si l'on ne tient la main devant elles. Ils ont le nez & les lèvres grosses, la bouche grande ; les dents devant leur manquent à tous ; ils n'ont pas de barbe ; ils n'ont pas leurs cheveux noirs & crépus comme ceux des nègres dont ils ont le teint ; leur aspect est désagréable ; un morceau d'écorce d'arbre leur sert de ceinture , & ils y attachent par devant une poignée d'herbe ou une branche feuillée ; ils sont sans maisons , n'ont pour lit que la terre , & pour couverture que le ciel ; ils vont errans par petites troupes ;

hommes, femmes, enfans, tous pêle-mêle ; ils vivent de poissons, de coquillages, & n'ont ni légumes, ni grains, dont ils puissent vivre ; ils n'ont pour armes que des lances & des épées de bois, font du feu en frottant deux morceaux d'arbres ; ils parlent du gosier & ne paraissent avoir aucun culte. Nous voulûmes nous en approcher ; ils s'enfuirent. Dans les isles de la baie ils étaient plus nombreux, sans en être moins sauvages ; notre descente les fit fuir, hurler, mais ils ne pouvaient s'y cacher ; lorsqu'ils virent que nous ne leur faisions point de mal, ils se calmerent. Espérant qu'ils nous feraient de quelque utilité, nous donnâmes à l'un une paire de culottes, à l'autre une chemise, à celui-ci un vieil habit ; mais quand nous voulûmes qu'ils nous aidassent à porter nos barils d'eau à terre, nous ne pûmes y réussir ; nous en chargeons leur dos, nous leur montrions où il fallait les porter ; ils demeuraient immobiles avec leurs charges, se regardant & grimaçant comme des singes. Nous fûmes donc obligés de le faire nous-mêmes, & ils quitterent nos présens, comme si les habits n'étaient faits que pour travailler. Ils n'admiraient rien de ce que nous possédions. Un jour nous en prîmes quatre que nous amenâmes à bord ; nous leur donnâmes



du riz bouilli , de la tortue , de la vache marine ; mais sans regarder ce qui était autour d'eux , & quand on les eut remis à terre , ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent. Le bruit du tambour les faisait fuir en criant *Gury , Gury* ; ceux des isles s'accoutumèrent à nous voir ; ceux du continent furent aussi fuyards à notre départ qu'à notre arrivée , quoique nous regalassions toujours ceux que nous pouvions atteindre.

Nous mîmes notre vaisseau à sec sur le sable , élevâmes une tente & pêchâmes sans inquiétude. Nous en partîmes le 12 Mars 1688 , pour nous rendre à l'isle des *Cocos*. Nous vinmes à une petite isle couverte de bois , & sous le 10° 30' de latitude méridionale : nous y envoyâmes nos canots pour couper du bois & faire de l'eau , ils apportèrent des boubies & des hommes de guerre pour regaler tout l'équipage : ils y prirent un animal terrestre qui a l'air d'une grande écrevisse , à l'exception de ses pattes ; il se tient dans les sables arides & s'y creuse un réduit ; ils donnent une bonne nourriture , & sont couverts d'une écaille d'un brun obscur , qui rougissait en bouillant. Cette isle est assez élevée , escarpée , excepté vers le nord : le sol en est très-bon.

Après l'avoir quittée , nous découvrîmes le

7 Avril la côte orientale de Sumatra ; des noix de cocos flottaient près d'elle sur la mer , & nous en recueillîmes quelques-unes. Nous vinmes à l'isle *Triste* , qui n'a pas un mille de circuit & que la mer couvre dans le tems du flux ; le terroir en est sablonneux , il produit des cocotiers , dont la noix est petite & de bon goût , nous en fîmes une bonne provision : nous en mêlions la chair avec du riz cuit , & c'était un mets agréable : d'autres petites isles sont plus au nord & produisent le même fruit. Celle de *Nassau* est ombragée par de grands arbres ; près d'elle en est une très-petite , basse , entourée de rochers , où nous fîmes encore provision de cocos. Enfin nous parvinmes dans le canal formé par l'isle Sumatra & l'isle des *Cochons* , qui est élevée , unie , parée de grands arbres fleuris. Nous poursuivîmes là une barque que nous prîmes : elle était chargée de noix & d'huile de cocos : le capitaine prit la charge , perça la barque , & retint dans le vaisseau les quatre Achemois qui la conduisaient. Il le fit pour ôter à moi & à quelques autres les moyens de nous échapper dans le voisinage de places de commerce ; car il savait que nous ne restions sur le vaisseau que malgré nous ; il nous servit sans le vouloir, comme on le verra. Nous découvrîmes

les isles qui sont devant la rade d'Achem , & bientôt après les isles de *Nicobar*. Leurs habitans portent aux navires Européens qui passent dans leurs parages de l'ambre gris & des fruits ; ils savent falsifier le premier , & il faut s'y connaître pour n'être point trompé. Un moine qui demeura quelque tems avec eux , dit que ce sont de bonnes gens , paisibles , honnêtes ; qu'ils n'ont qu'une femme , avec laquelle ils vivent bien , qu'ils ont de la bonne foi. Nous mouillâmes dans l'isle *Nicobar* , qui a 10 lieues de long sur 3 à 4 de large ; son côté méridional est assez élevé , & ceint de roches escarpées ; par-tout ailleurs , elle est basse , unie , fertile , bien arrosée , couverte de grands arbres bons à tout : des cocotiers en bordent les baies , & y forment de rians bocages ; derrière leur enceinte , on en trouve une autre d'arbres semblables à nos gros pommiers , dont l'écorce est noirâtre , la feuille large , & le fruit aussi gros que celui à pain ; le dedans est semblable à la pomme ; mais plus filamenteux. Les habitans le nommerent *melori* , & je ne l'ai vu que là ; les hommes y sont grands , bien proportionnés , ont le visage agréable , le teint couleur de cuivre : ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture , dont les extrémités pendent entre les cuisses ; les fem-



mes ont un jupon qui leur descend jusqu'aux genoux. Leur langue a des mots malais , mais n'est pas la même ; ils n'ont ni temples , ni idoles , ni culte , demeurent dans des maisons petites , élevées sur des pilots , & dont les toits sont faits en forme de dômes. Ils n'ont point de chefs ; tous y sont maîtres : les cocos , les meloris sont leurs principaux alimens ; ils ont quelques cochons fort petits & quelques poules ; les hommes pêchent dans des canots légers , pointus au deux bouts , allant à la voile & mieux encore à la rame.

Nous y arrivâmes le 5 Mai ; notre capitaine n'y voulait rester qu'un jour , & je voulus profiter du moment pour m'échapper : ces isles , leurs habitans me plaisaient ; ils m'offraient un objet de commerce avantageux dans l'ambre gris , & de-là je pouvais aisément gagner un port Européen. Au moment du départ , je demandai à être mis à terre , je l'obtins , parce qu'en ce lieu , je ne pouvais nuire au reste de l'équipage , & je me hâtai de profiter de cette bonne volonté. Je descendis , j'entrai dans une maison vuide avec mon coffre & mes habits. Mais à peine j'y étais , que Teal , suivi de quelques hommes armés , vint pour me saisir & me ramener à bord ; il fallut les fuivre. Je trouvai

que trois hommes demandaient instamment de me suivre. On le permettait à deux , mais le troisieme qui était le chirurgien , leur était nécessaire , & ils le forcerent à rester. Nous entrâmes dans la maison que j'avais d'abord occupée , & bientôt après , nous y vîmes arriver les quatre Achemois , & le métis Portugais qui s'était joint à nous à Pulo-Condore ; l'équipage crut n'en avoir plus besoin , & qu'ils ne pouvaient m'être utiles. Nous pouvions nous défendre des habitans du pays ; mais seul , je ne crois pas que je les eusse craint ; ils ne pouvaient me craindre ni supposer que je leur voulusse faire du mal. Je n'ai jamais vu d'antrophages , ni d'hommes qui fissent le mal sans motifs.

Dès que je me vis bien accompagné , je pensai à faire le trajet jusqu'à l'isle de Sumatra. Mais auparavant je voulus voir partir notre vaisseau ; la nuit était avancée , & la lune l'éclairait ; nous le vîmes mettre à la voile & alors nous allâmes nous coucher. Les possesseurs de la maison vinrent le lendemain matin , & nous achetâmes d'eux un canot avec une hache qu'un des matelots qui nous avait conduits à terre avait cachée pour nous la donner ; & nous nous lançâmes à l'eau : à peine fûmes-nous au large que  
le

le canot renversa, & nous nous sauvâmes à la nage, traînant après nous nos hardes. Ayant fêché nos livres & nos habits, nous nous rembarquâmes de nouveau pour aller sur la côte orientale de l'isle : malgré nous, les habitans nous suivirent : pour s'opposer à ce dessein, l'un de nous tira un coup de fusil qui les effraya sans les empêcher de venir après nous, & qui nous brouilla avec tous. Nous approchâmes de quelques maisons : tous les habitans s'enfuirent & nous manquions de provisions; nous fîmes effort de leur prouver que nous ne leur voulions point de mal, & parvinmes à faire la paix avec eux : pour de vieilles guenilles, pour des morceaux de toile nous achetions du melori ; nous aurions pû acheter des cochons, mais nos Achemois étaient Mahométans, & nous craignîmes de les scandaliser. Nos provisions au moment de notre départ furent de trois pains de melori, & d'autant d'eau que pouvaient en contenir 12 coquilles de cocos & deux ou trois bambous ; nous avions 40 lieues à faire pour nous rendre à Achem & nous étions huit : notre canot pointu par les deux bouts, était mince & léger ; il portait un mât, une voile de nattes & deux ailerons pour l'empêcher de renverser ; j'avais un compas de poche ; voilà nos moyens pour tra-



verfer cette mer. Le tems était beau , & en nous éloignant , nous comptions trouver un bon vent : nous ramions tour à tour avec quatre rames nous avions fait félon nous 12 lieues dans l'après midi & pendant la nuit ; mais au jour , nous découvrîmes l'isle que nous avions quittée. Le vent nous permit de quitter nos rames pendant quelques heures ; le lendemain , nous cherchions l'isle de *Sumatra* , qui n'en devait plus être qu'à 20 lieues ; au lieu de la découvrir , nous vîmes encore celle de Nicobar à 8 lieues de nous : le courant nous avait entraînés vers elle. Cependant un grand cercle qui parut autour du soleil nous annonçait un mauvais tems , & je fouhaitais être voifin de quelque terre ; il fallut cacher mes craintes. Le vent devint très-violent ; nous baiffâmes notre voile , mais le vent venant de côté , menaçait de nous renverfer , & il fallut en fuivre la direction. Nous nous abandonnâmes donc au vent & à la mer ; souvent les vagues entraient dans le canot ; mais nous reparions promptement le dommage ; les aîlerons nous empêchaient de renverfer. Cependant lorsque je vis le ciel fe couvrir de nuages noirs , je n'espérai pas que nous puffions nous fauver , le courage m'abandonna , je penfai à la mort , à ma vie paffée , à ce que j'a-

vais à en craindre , & j'adressai au ciel de ferventes prieres ; peut-être elles furent entendues ; soumis à la Providence , sans oublier les moyens qui pouvaient nous sauver , nous passâmes une nuit cruelle , éclairée par la foudre , une pluie abondante lui succéda : elle nous trempa jusqu'aux os ; mais nous remplîmes nos coquilles déjà vuides , & nous ne craignîmes plus la soif. Le vent nous chassait à l'orient ; quand il eut baissé , nous nous dirigeâmes de nouveau vers Sumatra ; un nouvel orage nous força de nous y abandonner encore. La nuit vint ; avec quelle impatience nous attendions le jour ! il parut ; mais pour nous annoncer encore la tempête. Enfin le 19 Mai , un Achemois cria *Pulo-Way* ; nous ne fûmes ce qu'il voulait dire que lorsqu'il eut montré la terre à ses camarades ; nous vîmes la terre comme eux ; c'était une isle située au nord-ouest de Sumatra. La faim , l'humidité , le froid , nous auraient fait voir la terre avec transport quand nous aurions été en sûreté ; qu'on juge de ceux que nous éprouvâmes dans notre situation. Nous cinglâmes vers elle autant que nous le permettait un vent d'ouest violent. A midi , nous nous aperçûmes que la terre que nous voyons n'était point l'isle de Way ; mais la montagne d'Or , dans l'isle de Sumatra. Le len-

demain nous découvrîmes la Terre-Basse ; nous n'en étions plus qu'à 8 lieues. Enfin nous y arrivâmes dans la nuit. Nos Achemois nous menerent dans un petit village, & nous y allâmes épuisés par la fatigue & travaillés de la fièvre. Un noble de l'isle nous fit placer le lendemain dans une grande maison, & prit soin qu'il ne nous manqua rien. Le récit des Achemois avait excité sa charité, & celles des autres. On nous fit présent de buffles, de chèvres dont nous n'avions que faire, & que nous laissâmes échapper après le départ des nobles. On nous donna abondamment des vivres ; mais ces hommes superstitieux ne voulaient point les apprêter ; ils évitaient même de manger avec nous ; il fallait que nous fissions la cuisine & la fièvre nous accablait. Nous demeurâmes dans ce lieu 10 ou 12 jours, après lesquels nous résolûmes d'aller à Achem. On nous fournit un pros, & les habitans nous y conduisirent ; car nous n'en avions pas la force. Il fallut trois jours pour y arriver. Nous y fûmes logés dans le comptoir de la compagnie Anglaise. Trois jours après le métis Portugais mourut de la fièvre : un de mes compagnons Anglais le suivit ; l'autre n'espérait pas en réchapper non plus que moi. Je pris une drogue d'un médecin Achemois



qui faillit de me donner la mort par son action violente; elle chassa la fièvre pour une semaine; elle me revint ensuite & je la gardai une année entière.

Peu de tems après, nous nous embarquâmes sur un petit vaisseau Anglais qui se rendait aux isles *Nicobar*, mais la tempête nous força de rentrer dans le port. Je quittai ce vaisseau pour monter sur un autre, avec lequel je visitai *Tunquin* & *Malaca*, puis je revins à *Achem*, au mois d'Avril 1689. De-là, j'allai au *Fort St. George*, d'où je revins à *Bencou*, dans l'isle de *Sumatra*. Dans ces différens voyages, j'appris le fort du vaisseau sur lequel j'étais venu d'Amérique dans les Indes orientales. Il cingla d'abord vers *Ceilan*, qu'il ne put atteindre, & vint se rafraîchir sur la côte de *Coromandel*, où la moitié de son équipage le quitta, les uns pour se rendre dans des établissemens Européens, les autres pour se mettre à la solde du *Grand Mogol*. *Ried* fit voile avec le reste de l'équipage, projetant de passer dans la mer Rouge; mais les vents le forcèrent de se rendre à *Madagascar*, où il trouva un navire de la *Nouvelle-York*, sur lequel il passa suivi de six des siens. *Teat* devenu capitaine du reste, partit pour la mer Rouge, & les vents le force-

rent encore de venir sur la côte de Coromandel. Il revint ensuite à Madagascar, & son vaisseau y coula à fond dans la baie de St. Augustin. J'ai parlé d'un prince des isles *Meangis*, esclave à Mindanao ; dans mes différentes courses aux Indes, je parvins à en acquérir la propriété, ainsi que celle de sa mere. Je l'appelais le *Prince peint*, parce qu'il était *tatoué* tout le long de l'estomac, entre les épaules, sur le devant des cuisses & autour des bras & des jambes, de figures singulieres, variées, de lignes, de fleurons, &c., bien proportionnés & dessinés avec art. C'est un usage des isles *Meangis*. J'amenai ce prince à *Bencouli*, il demeurerait avec sa mere dans une maison hors du fort. Elle faisait & racommodait ses habits ; il faisait des cofres. La mere mourut malgré tous mes soins : le fils ne put se consoler de sa perte : mais je le sauvai de la mort. Je faisais de grands projets sur ce prince : comme les isles *Meangis* étaient, selon lui, riches en or & en épiceries, j'espérais qu'on me donnerait un vaisseau & une commission pour le rétablir dans son pays, & y fonder un commerce avantageux de ses productions ; plein de ces idées, je l'emmenai avec moi lorsque je revins en Angleterre.

Je partis de *Bencouli*, dans l'isle de Sumatra, le 25 Janvier 1691, dans un vaisseau nommé la *Défense*, commandé par M. Heath ; nous mîmes à la voile pour le Cap de Bonne-Espérance, & fûmes bientôt travaillés de maladies qui nous enleverent plus de 30 hommes. Je crois que la cause du mal venait de l'eau prise dans la riviere de Bencouli, qui reçoit plusieurs ruisseaux, lesquels coulent au travers des terres marécageuses & mal-saines : celles qui enflent les rivières dans le tems des pluies, sont en général toujours mal-saines, & elles donnent la mort aux poissons mêmes qui vivent dans leur sein. De plus, cette eau mauvaise par elle-même, avait été mise à fond de cale avec le poivre qui l'échauffait, au point qu'on avait peine à y tenir les mains : elle était devenue noire, & avec cela les vivres étaient depuis trois ans dans le vaisseau. Le capitaine fit donner aux matelots du tamarin pour manger avec le riz, ce qui leur fit beaucoup de bien ; tous furent malades & peu croyaient l'être ; c'était une faiblesse extrême, mais sans douleur. Dès que le vent était fort, nous ne pouvions diriger notre vaisseau. Le capitaine malade comme nous, voulait faire son quart comme les autres ; mais enfin le vent l'emportant sur nos vains efforts, il nous assem-



bla pour délibérer sur la sûreté commune. Chacun donna son avis ; on ne pouvait gagner le cap , & si l'on ne trouvait bientôt la terre , il fallait se résoudre à périr. Le vent était bon pour aller à l'isle *Johanna* ; mais elle était éloignée , & il nous fallait encore quinze jours pour y arriver , & bien plus long-tems si le calme nous surprenait. Les voix se réunirent à faire tous ses efforts pour soutenir sa route vers le cap ; on pouvait espérer encore que le vent changerait. On promit un mois de paye en don à ceux qui se trouveraient prêts à donner secours , qu'ils fussent de quart ou n'en fussent pas. Cet expédient rehaussa le courage , augmenta l'activité : deux jours s'écoulerent , & bientôt le vent qui nous fatiguait tomba pour faire place à un autre qui nous favorisait , & avec des efforts que nous n'avions pas lieu d'attendre de notre faiblesse , nous parvinmes à nous approcher du cap ; nous fîmes signal de détresse , & on nous envoya 100 hommes qui nous aidèrent à entrer dans le havre & à jeter l'ancre : ils nous rendirent service , on les récompensa grassement , & de plus , ils nous défirent sans que nous nous en aperçussions du bœuf salé que nous avions encore , & d'un balot de mouffelines. On descendit à terre les plus

faibles d'entre nous ; les autres furent bien nourris avec des alimens sains, & ces soins ne furent pas inutiles ; quatre d'entr'eux moururent ; tout le reste se rétablit promptement (\*) ; mais nous avions si peu de monde qu'il ne suffisait pas pour la manœuvre. Le capitaine en demanda au gouverneur qui ne put leur en fournir ; à deux vaisseaux Anglais qui arriverent au cap ; mais ils en manquaient eux-mêmes ; à une flotte Hollandaise qu'on attendait avec impatience & qui ne put nous tendre aucun secours. Il fallut se résoudre à prendre en cachette des soldats & des matelots du cap qui desiraient retourner en Europe ; on les amenait de nuit au vaisseau & ils s'y tenaient cachés durant le jour. Parmi ceux qui renforcèrent notre équipage, était Daniel Wallis que la nécessité rendit nageur à Pulo Condore, sans l'avoir jamais appris.

Nous partîmes du cap le 23 Mai, & cinglâmes vers *Ste. Helene*. Une grosse mer défonça les tonneaux où nous tenions l'eau, les boulets fortirent de leurs caisses & roulant çà & là, faisaient un bruit horrible à chaque roulis ; les

---

(\*) Nous supprimons la description du cap de Bonne-espérance, & des mœurs des *Hadmadods* ou Hottentots : elles se trouveront plus bas.

poulies, les cordages faisaient entendre une musique effroyable ; les mâts furent ébranlés ; mais la perte se borna là , & la mer se calma en peu ; elle demeura cependant enflée jusqu'à Ste. Hélène , quoique le tems fut beau & la mer modérée. Nous arrivâmes le 20 Juin dans cette isle.

Elle est sous le 16° de latitude méridionale, & cependant l'air y est tempéré , bon & sain : elle est bordée de rochers , hérissée de montagnes arides , laissant entr'elles de beaux vallons. Les Portugais la découvrirent , & y porterent des chèvres & des porcs ; les Hollandais s'en emparèrent & l'abandonnerent pour le Cap de Bonne-Espérance , les Anglais s'y établirent , les Hollandais les en chassèrent , & le capitaine Monday vint les en chasser à son tour ; elle est demeurée à la Compagnie des Indes , qui l'a mise en état de défense. On y trouve des patates , des yams , des plantains & des bananes ; on y nourrit des cochons , des bœufs , des poules , des canards , des oies & des coqs d'Inde. On commence à y planter de la vigne. La plupart des habitans y sont fort pauvres. C'est un excellent lieu de relâche : l'isle produit d'excellens simples , & on y guérit facilement du scorbut. Plusieurs de nos matelots y firent des maîtresses ; ce qui rend ces filles plus faciles , est le desir de



fortir de ce lieu qu'elles regardent comme une prison : toutes sont bienfaites , propres & ne manquent pas de graces.

Dès que nous eûmes fait notre provision d'eau , nous partîmes pour l'Angleterre ; c'était le 2 Juillet. Le plus court chemin ferait de côtaier l'Afrique ; mais des vents variables le rendraient le plus long. Nous nous tinmes à égale distance de l'Afrique & de l'Amérique , & nous eûmes des vents frais & constans. Nous rencontrâmes deux vaisseaux Portugais qui allaient au Bresil , & achevâmes notre route heureusement. Nous gagnâmes les Dunes le 19 Novembre ; là je descendis avec mon prince peint , qu'on envoya chercher pour montrer à des personnes de considération : tous les projets que j'âvais formés sur lui s'évanouirent par le besoin d'argent où je me trouvais , & qui me força de le vendre. J'appris depuis qu'on le promenait pour le faire voir & qu'il était peu de tems après mort de la petite vérole à Oxford.

---

Les voyages & les découvertes de Dampier dans la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée sont intéressantes & curieuses , mais n'entrent pas dans notre plan : il fit son second voyage autour du monde avec le capitaine Wood Rogers : on le trouvera sous ce titre.

## VOYAGE DE COWLEY.

**J**E me tairai sur les raisons qui m'amenerent d'Angleterre dans la Virginie. Il suffira de dire que je partis de celle-ci au mois d'Août 1683, sur un bon vaisseau nommé la *Vengeance*, monté de 8 canons, de 52 hommes, & commandés par Jean Cook. J'en étais le pilote : nous nous dirigeâmes d'abord vers le petit Guave, port de l'isle Hispaniola, puis vers les isles du Cap Verd. Au mois de Septembre, nous touchâmes à l'isle de *Sal*, où l'on ne trouve ni fruits, ni bonne eau douce; mais on y peut avoir de très-petites chèvres, & la mer y abonde en poissons. Nous n'y vîmes que cinq hommes, dont l'un était gouverneur, le second capitaine, deux autres lieutenans; tous sont noirs & méprisent le nom de nègres, & croient être Portugais. Les salines de cette isle ont deux milles de long, & les Anglais viennent souvent y chercher du sel.

Nous y restâmes six jours, & en partîmes pour jeter l'ancre sur le rivage de *S. Nicolas*. Là, nous creusâmes des puits pour faire pro-

vision d'eau douce , & nous trafiquâmes avec les habitans pour avoir des chèvres , des plantains , des bananes & d'assez mauvais vin. Nous y conclûmes de nous rendre à S. Yago , pour nous y saisir, s'il était possible , d'un vaisseau plus com-mode que le nôtre , & bientôt nous cinglâmes vers la rade. Du haut de notre grand mât nous y vîmes un vaisseau à l'ancre : il était Hollan-dais , monté de 50 pieces de canon & de 400 hommes d'équipage. A notre approche , les matelots qui étaient à terre accoururent , se préparèrent à nous bien recevoir , ouvrirent leurs sabords , & pointerent leurs canons. La vue de tant de pieces d'artillerie & d'un équi-page si nombreux nous fit promptement chan-ger de route. On nous lâcha dix volées de canon , mais aucune ne nous atteignit. Cette brusque réception nous fit cingler vers la Gui-née , où nous fûmes plus heureux. Près de Sierra Leona , nous abordâmes un vaisseau neuf de 40 canons , propre pour faire un long voyage , & nous réusîmes à nous en saisir : nous y trou-vâmes toutes les provisions nécessaires pour la course que nous méditions. Après avoir rem-pli nos barriques d'eau vers Sherbro , nous tournâmes notre proue vers le midi de l'Amé-rique.



Nous découvrîmes la côte du Bresil vers la fin de Décembre, & nous la suivîmes quelque tems. Vers le  $40^{\circ}$  de latitude méridionale, nous vîmes la mer aussi rouge que du sang; ce phénomène était produit par une quantité prodigieuse de chevrettes, accumulées par monceaux dans un espace de plusieurs lieues. Des bandes de chiens marins, de grosses baleines passaient près de nous, s'élevaient hors de l'eau & faisaient un bruit quelquefois effrayant. Vers le  $47^{\circ}$  nous vîmes une isle inconnue & déserte, à laquelle je donnai le nom de *Pepis*. On y peut faire, de l'eau & du bois, & elle offre un havre où mille vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. Divers oiseaux voltigent sur cette isle, & la mer qui s'y balance sur un fond de sable & de roche, y est très-abondante en poissons.

Un vent violent ne nous permit pas d'y jeter l'ancre, & nous poussa plus avant vers le midi. Nous ne voulions pas traverser le malheureux détroit de Magellan; vers le  $53^{\circ}$ , nous découvrîmes la Terre de Feu, & sans des houles violentes nous aurions enfilé celui de le Maire: nous laissâmes l'isle des Etats à notre couchant, puis gouvernant à l'ouest, nous aperçûmes le cap Horn le 14 Février 1684. Là, nous fûmes accueillis d'une tempête violente, qui ne fit

place à un tems plus doux que dans les premiers jours de Mars. Elle nous poussa jusqu'au 60° 30' de latitude méridionale, & comme nous étions occupés à nous choisir des Valentines lorsqu'elle s'éleva, il fallut bien en conclure qu'on ne pouvait sur mer parler de femmes sans danger.

Au commencement de Mars, le vent souffla du sud, & nous poussa dans un climat plus supportable; car nous avions éprouvé un froid si excessif, que chacun de nous pouvait boire trois pintes de brandevin brûlé dans un jour sans en être incommodé. Vers le 40°, nous apperçûmes un vaisseau, & bientôt nous le joignîmes: c'était le Nicolas de Londres, commandé par le capitaine Eaton. Nous étions compatriotes, nous avions les mêmes projets; nous nous réunîmes avec joie pour les exécuter. L'isle de Juan Fernandez parut à nos yeux; fatigués de ne voir que la mer, nous y jetâmes l'ancre & y trouvâmes de bonnes chèvres grasses, d'excellent poisson, de l'eau exquise & du bon bois de charpente. Le capitaine Sharp y avait laissé un Indien de la nation des Mosquitoes, qui nous voyant de loin, connut que nous étions Anglais, & nous prépara un bon repas.

Le port de cette isle est exposé à des bouffées

de vents , contre lesquelles il est difficile à un vaisseau de se soutenir : il est le seul de l'isle , & si bien fortifié par la nature , qu'avec quelques faibles fortifications , 100 hommes pourraient la défendre contre une petite armée.

Nous en partîmes pour nous rendre vers la côte d'Arica , & là , nous délibérâmes si nous devions entrer dans la baie , ou nous en tenir écartés : ce dernier avis prévalut ; il valait mieux , selon nous , cingler vers le cap Blanco , pour y attendre la flotte d'argent à son retour de Panama. Une espérance éloignée , mais brillante , nous fit éloigner du port d'Arica , où nous aurions trouvé un vaisseau chargé de 300 tonnes d'argent. En chemin nous en rencontrâmes un , dont nous nous emparâmes ; il était chargé de bois de charpente dont nous étions peu avides , & qui nous força d'en nourrir l'équipage , de peur qu'en le relâchant , il ne nous découvrit. Nous vinmes à l'isle de Lobos , où l'on ne trouve ni bois , ni eau douce ; mais qui nourrit de bons oiseaux , secours devenu nécessaire pour nos malades. Nous y mîmes nos vaisseaux à la bande & y demeurâmes sept à huit jours ; mais impatiens de faire d'utiles exploits , nous y résolûmes de surprendre Truxillo , ville qui était à plus de 3 lieues du rivage : c'était un coup hasardeux ,



hasardeux, car nous n'avions que 100 hommes en état de descendre à terre, & encore ils étaient faibles. Le lendemain nous nous occupions à tirer l'ancre lorsque nous découvrîmes trois vaisseaux : nous leur donnâmes la chasse & les primes ; ils étaient chargés de farine, de fruits, de confitures ; ils avaient eu de l'argent ; mais sachant que nous étions dans ces mers, ils l'avaient mis en sûreté. Ces provisions nous firent plaisir, elles allaient nous devenir nécessaires ; nous pensâmes à les mettre en magasin & à nous tenir cachés pendant cinq ou six mois pour laisser à la crainte que nous avions inspirée aux Espagnols le tems de se dissiper. Nous cherchâmes donc les isles *Gallapagos*, nommées aussi les *Isles enchantées*, & nous les découvrîmes après une navigation de trois semaines.

Le vent nous empêcha d'aborder à la première que nous découvrîmes : la terre en est haute & je la nommai le *Roi Charles*. Plus au nord, nous en vîmes trois ; la plus voisine de nous eut le nom de *Crossman*, la plus éloignée celui de *Dean*, celle entre ces deux reçut celui de *Brattles*. Je donnai d'autres noms à celles que je voyais au couchant. Nous mouillâmes dans un bon havre situé à l'extrémité septentrionale d'une belle isle sous la ligne. Autour

nage un grand nombre de poissons & de tortues de mer, dont quelques-unes pèsent 200 livres : une multitude d'oiseaux, tels que des flamingos, & des tourterelles, s'y montraient de toutes parts : celles-ci se laissent prendre à la main ; mais nos coups de fusils les rendirent plus craintives. Je donnai le nom d'*York* à cette isle ; celui de *Norfolk* à une qui était plus au levant, de forme circulaire & d'un aspect agréable : plus au levant, on en voyait une troisième que j'appellai *Albermale* : la première offrait un port, où l'on peut être à l'abri de tous les vents, & devant lequel est une petite isle que je nommai *Jean Narborough*. Entre celles d'*York* & d'*Albermale*, on en voyait une qui sous tous les points de la boussole présentait des aspects différens ; tantôt paraissant couverte de fortifications ruinées, tantôt offrant l'image d'une grande ville, puis d'une prairie terminée par des forêts, je la nommai l'*isle enchantée de Cowley*. On trouve dans ces lieux d'excellente eau douce, du bois & une riche veine de minéral. En cinglant plus loin vers le nord, nous en vîmes de nouvelles, toutes riches en oiseaux, en tortues, en poissons, en guanos ; mais celle d'*York* fut la seule où nous trouvâmes de l'eau. Nous y mîmes en dépôt

1600 sacs de farine, des confitures & autres provisions, puis nous cherchâmes de l'eau douce dans chacune des isles de ce groupe nombreux; mais dans le cours de nos recherches, nous tombâmes dans un courant si rapide que nous tentâmes en vain de lutter contre lui: il nous força de cingler vers le continent, où nous découvrimmes le cap *Très-Puntas*: nous y envoyâmes notre chaloupe pour remplir nos barriques d'une eau assez bonne que nous y découvrîmes. Là, mourut notre capitaine *Jean Cook*, & nous l'y ensevelîmes. Nous y surprîmes trois Indiens, dont nous espérâmes des instructions sur la force & les richesses de Realéjo que nous voulions surprendre: mais l'un d'eux nous échappa, & courut répandre l'alarme dans cette ville, d'où l'on enleva toutes les choses précieuses, & où l'on s'arma. Dès que nous l'eûmes appris, nous renonçâmes à notre dessein, & remontant sur nos vaisseaux, nous parvinmes tristement au golfe *S. Michel*. Nous y prîmes deux vaisseaux riches en bétail, pauvres en argent: ces entreprises infructueuses nous firent rompre notre société, & après avoir carené nos vaisseaux, nous nous séparâmes. Je passai sur le vaisseau d'Eaton dont je devins aussi le pilote. Nous partîmes de ce golfe vers



le milieu d'Août 1684, & vîmes vers le cap S. Francisco un vaisseau que nous ne pûmes atteindre. Par-tout nous trouvâmes le pays en allarmes; nous parvinmes dans la baie de Païta où nous nous saisismes de deux vaisseaux que nous brûlâmes, parce que les Espagnols refuserent de les racheter. De-là, nous allâmes à l'isle Gorgone pour faire de l'eau & du bois, & nous en partîmes pour nous rendre dans les isles orientales.

Notre traversée fut ennuyeuse & longue; le scorbut nous accablait, & notre faiblesse était extrême. Ce ne fut que le 14 Mars 1685, que nous découvrîmes l'isle *Guam*: c'était au matin, la terre nous parut couverte d'arbres; nous en fîmes le tour, & au couchant nous en vîmes une plus petite qui lui est jointe par une chaîne de rochers qui s'étend dans un espace d'un peu moins d'une lieue: on voit une jolie baie dans la petite isle, mais il faut être bien près du bord pour y mouiller. Nous y jetâmes l'ancre, & envoyâmes notre chaloupe avec pavillon de paix; mais à notre approche, les habitans mirent le feu à leurs maisons & se retirèrent à la lueur des flammes. Nous abatîmes quelques cocotiers, & en cueillîmes les fruits pour nos malades qui en avaient grand

besoin. Comme nous nous retirions , les Indiens cachés derriere les buissons nous menacerent avec leurs lances ; en vain nous leur faisions des signes d'amitié , rien ne put vaincre leur défiance que le pavillon qu'ils virent enfin flottant sur notre chaloupe. Alors l'un d'eux coupa une branche d'arbre, en ôta l'écorce, vint nous le présenter après qu'on lui eut donné un bonnet afin qu'il put nous saluer. Nous trafiquâmes paisiblement pendant un jour ; mais le lendemain , les Insulaires accueillirent notre chaloupe avec des pierres & des dards ; nous y répondîmes à coup de fusil qui leur tuèrent quelques hommes : nous n'eûmes pas même de blessés.

Le gouverneur de Guam vint deux jours après sur un promontoire peu éloigné de notre vaisseau , & nous fit demander qui nous étions , où nous allions , & d'où nous venions. Nous répondîmes que nous étions envoyés dans ces mers pour y faire des découvertes : il desira nous voir & nous invita à descendre. Eaton descendit avec 20 hommes bien armés : il fut salué par des salves ; nous rendîmes le salut depuis notre vaisseau. Cet Espagnol fut bientôt en bonne intelligence avec nous , & sur ce que nous lui témoignâmes des regrets d'avoir été ,

comme forcés de tuer des Indiens , il nous permit de les tuer tous si nous voulions ; mais nous ne fûmes point tentés d'user de cette permission.

*Guam* ou *Guana* , est sous le 13° 3' de latitude septentrionale , & a environ 14 lieues de long. Elle est abondante en cocos , en patates , yams , papahs , plantains , bananes , fowr-fops , oranges , limons & miel. Les habitans reçoivent annuellement huit vaisseaux de Manille , qui leur apportent du sucre , du tabac , de soies & autres marchandises. On venait d'y bâtir l'année dernière un vaisseau de 160 tonneaux qu'ils avaient envoyé pour trafiquer à Manille. Elle est défendue par 5 ou 600 soldats. Le gouverneur nous fit présent de dix cochons & d'une grande quantité de différens fruits ; nous présentâmes une épée à chacun de ceux qui nous l'apportèrent , & envoyâmes une bague à diamant à leur chef.

Deux moines vinrent nous demander de la poudre de la part du gouverneur : nous leur en donnâmes quatre barils & y voulions joindre quatre canons qu'ils refusèrent : ils voulurent payer la poudre , mais notre capitaine le refusa à son tour , & cette générosité lui valut une bague de 50 livres sterling , qui fut suivie d'un présent de noix de cocos , de patates , de cho-



colat, d'une piece de vaisselle d'argent & de six tasses de porcelaine. Un jésuite Français qui nous apporta ces dons, nous apprit à rapper la chair de cocos, à la presser, à la mêler avec l'eau, pour en faire une espece de lait d'un goût très-agréable.

Les Indiens nous avaient pris d'abord pour le vaisseau de Manille revenant d'Acapulco, & comme ils étaient en guerre avec les Espagnols, que ce vaisseau est très-grand, & porte un équipage nombreux, ils avaient été effrayés; mais ils se rassurerent ensuite, & vinrent au vaisseau échanger leurs fruits contre de vieux clous & de la ferraille. La défiance nous tenait les yeux ouverts sur eux, & nous ne les recevions que l'épée au côté, le pistolet à la ceinture, & les canons prêts. Le pont était souvent couvert de ces Indiens, & ils s'y comporterent très-paisiblement: cette conduite nous fit relâcher de nos précautions, & nous allions quelquefois à terre nous divertir avec eux; mais un jour que quelques-uns des nôtres étaient avec eux à la pêche, ils environnerent notre chaloupe avec le filet & la tirerent avec violence sur le bord. On leur tira dessus; ils s'enfuirent & eurent encore quelques morts ou blessés.

Ces Indiens sont grands: quelques-uns ont

7 pieds de haut ; ils sont nuds , n'enterrent point leurs morts , mais les exposent au soleil qui les dessèche & les réduit en poudre ; leurs armes sont la fronde & une lance , dont la pointe est faite d'os humains taillés & dentelés comme une scie : les blessures qu'elles font sont dangereuses. Ils sont très-vivaces ; quelques-uns d'entre nous se montrèrent inhumains envers eux , ils les attaquèrent avec le fer & le feu , & l'on remarqua que le coutelas les perçait avec peine , & que l'un d'eux avait reçu 40 coups de mousquet avant de mourir.

Nous nous souvinmes mieux que nous étions des hommes avec le gouverneur Espagnol : il nous fit encore présent de divers fruits avant notre départ , & nous lui donnâmes six petites pieces d'artillerie. Aussi lorsque deux Indiens de Manille vinrent nous exciter à nous emparer de cette possession Espagnole & nous en montrer la facilité , nous ne voulûmes point donner les mains à une action qui nous paraissait une lâcheté. Après avoir réparé notre vaisseau , & nous être approvisionnés , nous levâmes l'ancre & saluâmes le gouverneur de trois coups de canon ; il y répondit par le même nombre. Nous avançâmes d'abord avec assez de bonheur , puis des calmes fréquens , & des

vents faibles retarderent notre marche. Nous parvinmes enfin au nord de Luçon, près de laquelle un courant rapide nous fit dériver : cependant nous pûmes visiter quelques isles au nord de la grande : nous les trouvâmes inhabitées ; le rivage y est plein de rochers & de bancs de sable ; le fond y est mauvais ; mais on y trouve beaucoup de noix muscades & des chèvres.

La Mousson du sud-ouest nous obligea de nous rendre à Canton dans la Chine. Tandis que nous y étions à l'ancre, nous vîmes arriver 13 vaisseaux Tartares chargés des plus riches dépouilles des Chinois ; nos officiers proposerent de s'en emparer, on le pouvait sans nuire & sans déplaire à aucune nation de l'Europe, & nous aurions fait une fortune immense ; mais nos gens ne voulurent pas y coopérer ; ils voulaient, disaient-ils, de l'or & de l'argent, & non faire le métier de colporteur. Nous partîmes donc de Canton pour chercher près de l'isle Luçou un vaisseau Tartare, dont la moitié de la charge consistait en argent. Nous le découvrîmes, le poursuivîmes & ne pûmes l'atteindre. Après cette course inutile, nous vinmes nous réfugier dans une des isles au nord de Luçon pour y attendre des vents favorables qui



nous portaissent vers Bantam , où nous voulions toucher , ignorant que les Hollandais en étaient alors les maîtres. Ces isles nous fournirent des noix de cocos & d'autres fruits : l'une d'elles était très-peuplée , & nous nous en emparâmes pour y faire notre provision de bœufs , dont elle nourrissait de grands troupeaux.

Nous en partîmes dans le mois de Septembre , & nous tombâmes entre les bancs de Paragoa , où nous restâmes trois jours flottant entre la crainte du naufrage , de la faim , de la mort , & l'espoir d'en échapper : nous réussîmes enfin à en sortir , & vinmes surgir au rivage d'une petite isle au nord de Borneo , où nous halâmes notre vaisseau à terre , & dressâmes une tente entourée de 10 pieces de canon , pour en éloigner l'ennemi , quel qu'il put être. Mais les Indiens qui n'avaient peut-être jamais vu d'hommes blancs , étaient si effrayés qu'ils n'osèrent s'approcher. Un jour nous rencontrâmes un de leurs canots remplis de femmes : leur frayeur fut si grande qu'elles se lancerent toutes dans l'eau , nous les en retirâmes , & les traitant avec douceur , nous nous en fîmes aimer.

L'isle de *Borneo* est fort grande & de figure ovale : elle a 325 lieues dans sa plus grande longueur du sud au nord : elle a eu deux rois ;

mais l'un a vaincu l'autre & y règne seul : elle est féconde en végétaux , riche en diamans , & produit du poivre , du camphre , de l'ébène , du bois marqué , des befoards , du musc , de la civette ; on y trouve du girofle à bas prix , parce qu'on l'y apporte en secret des isles voisines. Elle nourrit de gros éléphants , des tigres , des pantheres , des léopards , des antilopes & des sangliers. Ses habitans sont Musulmans. Le gouverneur des Philippines fait un commerce avantageux avec le roi de Borneo , & par un article du traité de paix perpétuelle qui les lie , le roi doit faire la guerre à toutes les nations ennemies des Espagnols ; ce qui nous obligea d'en prendre le nom. Nous y achetâmes du poisson , des oranges , des limons , des mangos , des plantains , des pommes de pin.

Nous partîmes sur la fin de l'année , & nous courûmes vers les isles Natunah , dont le nombre est prodigieux ; mais elles sont peu habitées. De-là , nous nous rendîmes à Pulo-Timon , où les factions nous diviserent & me forcerent avec 19 de mes compagnons à passer dans l'isle de Java , sur une chaloupe que nous achetâmes. Le vent nous fit aborder à Chirebon , où nous fûmes très-bien reçus : c'est-là que nous apprîmes la mort de notre roi Charles II, &

que nous nous apperçûmes que nous avions perdu un jour en voyageant toujours vers le couchant. Ici , nous nous partageâmes encore en trois petites troupes , dont deux se rendirent au Bengale , & la troisieme , composée de M. Hill , d'un matelot & de moi , se rendit à Batavia , dont le gouverneur , Jean Compasa , nous facilita notre retour en Europe.

Batavia est forte , environnée de murs , munie d'un château ou citadelle , qui commande toute la place. On y voit quatre magnifiques cadrans ; le commerce y est très-grand , sur-tout avec les Chinois qui forment la moitié de ses habitans. Les princes voisins dépendent d'elle , & ils n'osent faire la guerre ou la paix sans sa permission. Celui qu'on appelle empereur de Java , y avait mis sa couronne en gage pour 500,000 rixdales qu'il y avait emprunté : on envoya des Hollandais pour retirer cette somme ; mais ce prince perfide les pria d'entrer dans une chambre où l'on mit le feu , & qu'il entoura d'hommes armés pour tuer ceux qui s'échapperaient : ils y périrent tous. Quatre ou cinq vaisseaux allerent demander satisfaction de ce massacre lorsque nous étions à Batavia.

Il y avait deux vaisseaux dans la rade qui devaient partir pour la Hollande ; nous nous



- embarquâmes sur l'un d'eux, & comme nous sortions du port, nous y vîmes entrer le capitaine Eaton. Nous continuâmes notre route & vinmes à Bantam, où nous nous pourvûmes de quelques provisions. Nous en sortîmes pour jeter l'ancre dans l'isle du Prince, où nous attendîmes un vent favorable. En Mars 1686, nous cinglâmes vers le Cap de Bonne-Espérance. Des poissons nous suivirent jusqu'à l'isle de *Mona*, au-delà de laquelle nous ne les vîmes plus. Le 18 Mai, nous vîmes l'isle *Primicva*, qui à la distance de 12 lieues nous parut une terre élevée & unie, surmontée de petites montagnes. Dans ces parages un courant rapide trompe toujours les pilotes, & fait dériver le vaisseau vers le midi, quelquefois vers le levant ou le couchant. Plus loin, un vent violent nous força de mettre à la cape. Nous vîmes peu après la terre; elle nous parut haute & parsemée de montagnes; mais nous la vîmes sans pouvoir l'atteindre: des vents furieux nous balotèrent plusieurs jours, pendant lesquels nous ne pûmes porter de voile. Ce qui redoubla nos peines fut la disette d'eau: nous n'en avions qu'une chopine par tête, & craignant de manquer le cap, nous fîmes route vers l'isle Mayotta, ou Johanna, l'une des isles Comore. La goutte

nous enleva notre capitaine. Le 30 Mai, on jeta son corps à la mer, & un conseil formé des officiers des deux vaisseaux, s'assembla pour en élire un autre. On en élut un qui ne voulut pas l'être ; on lui ordonna d'accepter l'emploi, il s'y refusa toujours, & de-là nâquirent des querelles désagréables.

Le lendemain nous revîmes la terre : elle nous parut une montagne ronde & plate au sommet ; un bon vent nous avait fait espérer de parvenir au Cap de Bonne-Espérance, & c'était lui que nous découvrîmes : nous fîmes le jour suivant devant son havre, nous y entrâmes & jetâmes l'ancre devant le château. Il y a une isle basse dans cette baie, mais on peut passer de l'un ou de l'autre de ses côtés sans danger. A quelque distance de l'isle est un rocher, au midi duquel étaient sept vaisseaux à l'ancre : six partaient pour les contrées que nous quittons, un seul allait où nous tendions. Quand nous fîmes à terre, on nous apprit divers naufrages de vaisseaux richement chargés, & que probablement l'Angleterre ferait bientôt en guerre avec la France.

J'ai vu des Hottentots ; ce sont les hommes les plus sales & les plus vilains que j'aie vu de ma vie ; une peau de mouton leur couvrait

le dos, ils danfaient d'une maniere indécente, & quoique jaloux de leurs femmes, ils les offrent aux Européens pour un morceau de tabac en corde.

De la baie où nous étions, nous nous rendîmes à celle de la Table; diverses hauteurs l'environnent, & elles s'élèvent plus encore que la montagne de la Table: vers le nord est celle du Lion, derriere laquelle est celle du Diable. Le 4 Juin, mes deux amis & moi, nous nous rendîmes à terre pour voir la ville. Elle n'a gueres qu'une centaine de maisons, toutes sont basses à cause de la violence des vents qui y regnent une partie de l'année. Le château est fort & défendu par 80 pieces de canon. Le jardin de la Compagnie est vaste & magnifique, coupé en allées d'arbres fruitiers, renfermant toutes sortes de végétaux: il peut avoir un mille de long, sur 125 pas de large. Le pays nourrit un grand nombre de bêtes à laine, dont la chair est d'un goût exquis; mais on y trouve peu de gros bétail & de volaille. Nous visitâmes un village d'Hottentots, hommes aussi puans que leurs cabanes, dont l'odeur se supporte à peine: elles sont rondes, le foyer est au centre; ils couchent dans les cendres sur une peau de mouton. Outre cette peau qu'ils



portent sur leurs épaules, ils se couvrent la tête d'un bonnet de cuir fort gros & fort sale, & ils s'entortillent les jambes de la cheville au genou avec des boyaux de bêtes. Ils sont naturellement blancs; mais ils se noircissent avec de la suie & se graissent par tout le corps, ce qui à la longue les fait devenir fort noirs: ils sont bien faits, mais ont le nez plat. Lorsqu'une femme se marie, elle se coupe une jointure d'un de ses doigts; si son mari meurt & qu'elle se remarie, elle s'en coupe une seconde, & ainsi de suite. Ils mangent toutes sortes de vilénies; ils se saisissent avec avidité des parties des animaux que les Européens rejettent, les font griller & les dévorent à demi cuites. Ils semblent adorer la lune, & viennent en foule sur le bord de la mer attendre son lever en dansant, & en chantant à gorge déployée: si les nuages la cachent, ils disent qu'elle est irritée contre eux.

L'un d'eux mourut d'ivresse: ses compagnons accoururent vers lui, & après lui avoir rempli la bouche de lait & d'huile sans qu'il donnât quelque signe de vie, ils se préparèrent à l'enterrer: ils le raclèrent jusqu'à la chair vive avec leurs couteaux, l'assirent dans une fosse, & le tinrent dans cette posture en l'entourant  
de

de pierres accumulées ; des femmes vinrent heurler en cérémonie autour de la fosse , qui bientôt après fut comblée.

Après qu'on eut calfaté notre vaisseau , qu'on eut mit des jumelles à son mât de misaine , qu'on eut embarqué les provisions nécessaires & rempli les barriques d'eau , nous mîmes à la voile. Parmi nos nouveaux compagnons de voyage , étaient des Portugais qui venaient de faire naufrage , & un gentilhomme Anglais qui avait servi dans l'armée du duc de Monmouth ; il nous raconta des traits singuliers de cette bataille que je ne dois pas rapporter ici.

Nous voguions en compagnie de deux autres vaisseaux destinés pour la Hollande : nous en avions quitté trois qui cinglaient vers Batavia , après avoir bu des fantés & nous être salués d'environ 300 coups de canon. Dans le cours de notre navigation , pendant laquelle il n'arriva rien de bien remarquable , je m'entretins avec un Anglais qui revenait des Indes & qui m'en apprit des choses singulières ; entr'autres , qu'il y avait divers de nos compatriotes qui s'étaient mis au service du roi de Siam ; que les Mores encourageaient la contrebande des marchands Anglais ; qu'un Mr. Deane , chef des intorlopes Anglais , vivait dans le faste ,

& ne sortait qu'accompagné de 70 à 80 hommes.

Le 29 Juin, nous fîmes un grand festin, où furent invités les capitaines des deux autres vaisseaux, & lorsqu'ils se retirèrent nous les fa-  
luâmes de quelques coups de canon qu'ils nous  
rendirent: comme ils chargeaient leurs canons,  
ils entendirent une voix qui criait: venez au  
secours d'un homme qui est tombé dans la  
mer; ils courent à des cordes, aux chaloupes;  
bientôt ils n'entendent plus rien, & ne savent  
où porter leurs secours. Ils cherchent sur leurs  
vaisseaux, nous cherchons sur le nôtre quel  
est l'homme qui manque, on les retrouve tous.  
Cette aventure nous fit conclure que la voix  
que nous avions entendue était celle d'un re-  
venant qui s'était noyé dans ce lieu. Le 30,  
une chèvre que nous avions prise à Batavia,  
mit bas quatre petits: ce qui nous étonna,  
c'est que nous l'avions prise avec deux de ses  
petits qui n'avaient pas trois semaines, que par  
conséquent nous étions loin de la croire pleine,  
& que sa corpulence accrue tous les jours nous  
semblait l'effet d'une maladie que nos eaux  
lui donnaient.

Le 12 Juillet, nous jetâmes l'ancre dans le  
port de l'isle Ascension, & n'y restâmes qu'un  
jour. Huit jours après on assembla le conseil



de guerre pour juger notre capitaine , accusé d'un assassinat , & de méditer un dessein funeste. L'accusation fut trouvée fausse ; & son accusateur eût l'impudence de nier de l'avoir été.

Depuis notre départ du cap , nous n'avions point cessé d'avoir un tems très-beau : nous passâmes près des lieux où l'on marque les Abrolhos, sous le 13° de latitude septentrionale, bancs ou rochers que je n'ai jamais vus ; & qu'aucun navigateur ne m'a dit avoir vus, ce qui me fait douter de leur existence. Le 5 Septembre , nous essuyâmes une tempête violente qui nous mit en danger de tomber sur un des vaisseaux qui voguaient avec nous , ou de couler à fond pour l'éviter : heureusement nos manœuvres furent si promptes & si justes que nous évitâmes l'un & l'autre danger. Le ciel fut chargé de nuages jusqu'au 19 : il se découvrit alors & nous découvrîmes la terre : je crus qu'elle était l'isle de Sheland ; mais notre capitaine se moqua de moi ; j'en fus vengé, car bientôt elle parut si distinctement qu'il ne put lui-même la méconnaître , & il fut moqué à son tour. Nous passâmes ensuite l'isle de *Farley* ; puis nous atteignîmes le *Dogger-Bank* & le *Wall*. Le tems était si chargé de brouillards qu'on voyait à peine devant soi ; &

si nous n'avions promptement ferlé nos voiles, nous recevions le choc d'un vaisseau Ecoffais que nous aurions coulé à fond; deux de ses passagers, pour éviter ce danger, s'élancerent sur notre bord; mais ils eurent plus de peur que de mal. Ce vaisseau se nommait le *Lion de Laith*, & nous dit que des corsaires Turcs carenaient dans les ports de Darmouth & de Plymouth, après avoir fait une centaine de prises aux Hollandais; contes inventés par la haine nationale, pour rendre les Anglais odieux; car jamais il n'y eut rien de plus faux. Le 28 Septembre, dès qu'il fut jour, nous vîmes l'église de la Brille devant nous & le Banc de Grave: nous entrâmes dans la Meuse & parvinmes enfin à jeter l'ancre dans le port d'Helvertsluis, après 7 mois de navigation depuis notre départ de Batavia. Un de mes compagnons y mourut. Je me rendis à Rotterdam où je m'embarquai sur un yacht, & j'arrivai à Londres le 12 Octobre 1686, après avoir fait le tour du globe. Dans ce voyage, j'avais passé au-delà du 60° 30' de latitude méridionale; ce que personne peut-être n'avait fait encore; & dans mon retour en faisant le tour de l'Ecoffe, je passai aussi au-delà du 60° de latitude septentrionale.

---

---

# V O Y A G E

## DE WOODE ROGERS.

---

LE desir de faire de riches prises sur les Espagnols dans la mer du Sud, fit équiper dans la rade de Bristol deux petits vaisseaux de guerre à divers particuliers réunis. L'un se nommait le *Duc*, l'autre la *Duchesse*: le premier portait 30 pieces de canons, 183 hommes, était du port de 320 tonneaux, & commandé par Woode Rogers, homme hardi, actif, intrépide, mais assez entêté, qui avait pour pilote un homme célèbre & plus instruit: c'était *Guillaume Dampier*. Le second avait 26 canons, 151 hommes, était du port de 270 tonneaux, & commandé par *Etienne Courtney*, qui avait de la naissance, des biens & des qualités aimables: sous lui était *Cook*, qui a fait aussi la relation de ce voyage. Ces deux bâtimens sortirent de la baie Royale le 2 Août 1708, & se rendirent à Cork pour s'y fournir de matelots expérimentés dont ils manquaient. Ils en trouverent de tels qu'ils les souhaitaient, vigou-



reux intrépides, alertes. Ils se marièrent à Cork avant leur départ. Un Danois y épousa une Irlandaise ; mais comme l'un n'entendait point la langue de l'autre, il fallut un interprète lorsqu'ils furent devant le prêtre ; & ce fut le mariage le plus heureux. Les autres couples se quitterent l'œil sec, celui-ci versa des larmes, & l'époux fut long-tems mélancolique. Ils avaient plus d'officiers qu'il n'en fallait pour le nombre d'hommes qui étaient sur les vaisseaux ; mais il fallait pourvoir aux mutineries qui s'élèvent souvent dans les voyages de long cours : presque tous ceux qui étaient à bord étaient de différens métiers , chauderonniers, tailleurs , colporteurs, joueurs de violons, &c. il y avait aussi un nègre & dix mousses. Ce mélange confus bien exercé aux armes, & ayant pris le pied marin, pouvait devenir un équipage redoutable, & on l'espéra. Laissons parler le capitaine Rogers.

Nous sortîmes de Cork le 1 Septembre 1708 : nous étions si bien pourvus de vivres que nous n'aurions pu en venir aux mains avec un ennemi sans jeter à la mer une partie de nos munitions & de nos victuailles ; cependant malgré le poids & l'embarras de notre charge, nous allions très-bien à la voile.

Mais quels qu'eussent été les soins des propriétaires nous manquions encore de diverses choses : telles étaient des rattissoires , des gratoirs , une trompette parlante , &c. Le capitaine *Paul* qui commandait le vaisseau de guerre , le *Hating* , nous les fournit sans vouloir rien prendre en échange , parce que nous avions un long voyage à faire : il lui suffisait qu'on les lui rendit à notre retour. Nous quittâmes cet honnête capitaine le 6. Le vent nous favorisait & nous avançons rapidement ; nous passions quelquefois de l'un des vaisseaux à l'autre pour dîner ensemble , & là , nous résolûmes de toucher à *Madère* , pour nous fournir de vin dont nous n'avions pas en quantité suffisante pour ranimer nos gens dans les pays froids où nous serions obligés de naviger. Le 10 , nous aperçûmes une voile & lui donnâmes la chasse ; nous n'en fûmes à portée que le lendemain : il arbora pavillon Suédois , mais nous crûmes devoir le visiter , & ne pouvant décider s'il était de bonne prise ou non , nous le relâchâmes sans rien toucher à ce qu'il portait. Le maître du vaisseau nous fit des présens & nous lui en fîmes à notre tour. C'était une frégate de la ville de *Stade*. Elle fut la cause d'une mutinerie qui s'éleva parmi nos gens ,

le bosman, quelques bas-officiers étaient à leur tête : plusieurs voulaient se saisir du vaisseau, & parlerent avec insolence. Dix des plus mutins furent mis aux fers, je pardonnai à ceux qui se soumirent, & feignis de ne pas voir la faute des autres. Je leur montrai que, lors même que ce bâtiment eût été de bonne prise, nous nous serions trop dégarni de monde pour l'envoyer dans quelque port ; que nous nous serions affaiblis, retardés, & exposés à une grande perte, si, après l'examen, le vaisseau avait dû être restitué. Ce discours les ramena tous pour ce moment. Mais deux jours après, un matelot suivi de la moitié de l'équipage, vint me demander l'élargissement de *Cash*, l'un des mutins les plus dangereux. Je lui répondis qu'il n'avait qu'à me venir parler seul sur le tillac ; à peine il y fut, que, soutenu des officiers, je le saisis & lui fis donner le fouet. Cette sévérité fit cesser le tumulte, tout le monde se soumit, & ceux qui étaient aux fers promirent de se mieux conduire à l'avenir ; ils demandèrent grace & je les délivrai.

Le vent nous éloignant de Madere, nous résolûmes de nous fournir de vin en croisant entre les Canaries : le 17, nous prîmes pour une voile le rocher auquel on a donné le nom



de *Salvages* ; il est haut & peut avoir demi-lieue de tour : le lendemain nous découvrîmes le pic de *Teneriffe* : nous prîmes près de là une barque Espagnole de 25 tonneaux , sortie d'*Oratava* dans l'isle *Teneriffe* , chargée de 41 passagers , & quatre moines , dont l'un était un bon vieillard , que nous fîmes boire à la santé de l'archiduc. On voulut nous faire rendre cette barque , parce que les isles Canaries avaient obtenu , disait-on , de pouvoir commercer entr'elles sans être inquiétées : mais je ne savais rien de cet accord , mes ordres n'en parlaient pas , & en effet , il n'existait point. Je fus ferme , & l'on vint racheter la barque en l'échangeant contre du vin , des raisins , des cochons ; nous rendîmes à nos prisonniers tout ce qu'on leur avait ôté & les renvoyâmes. Peu après nous vîmes une voile que nous poursuivîmes vainement , elle nous échappa entre les Isles. A 36 lieues de distance , nous voyons encore le pic de *Teneriffe*. Le 25 , nous passâmes le Tropique : là , nous hissâmes dans l'air & laissâmes tomber dans l'eau ceux qui ne l'avaient jamais passé : c'est ce qu'on appelle le *baptême* : ceux qui veulent en être exempts , paient une amende qui sert à faire un festin public. Nous découvrîmes l'isle de *Sel* , l'une de celles

du cap Verd : nous les vîmes toutes, le 30, & vinmes jeter l'ancre dans la baie de *S. Vincent* ; elle est grande, sablonneuse, presque à son entrée est un rocher en pain de sucre qu'on appelle *Le Moine* : par-tout le fond est net : à l'extrémité est un joli bois, & un ruisseau qui vient s'y rendre de la montagne où est sa source : le vent nous empêchait de faire de l'eau & nous tendîmes une corde du vaisseau sur le rivage pour y faire parvenir nos futailles. Nous écrivîmes respectueusement au gouverneur, homme qui languissait dans la misère, mais qui était vain & fier, pour obtenir des rafraichissemens en échange des effets de la barque Espagnole, & nous obtinmes ce que nous désirions ; des fruits excellens, des bœufs, de la volaille vinrent remplacer des marchandises dont nous n'avions que faire ; & après avoir fini notre échange, voyant qu'il nous serait impossible d'empêcher le pillage à des aventuriers avides qui ne combattaient qu'à ce prix, nous convinmes du partage du butin, & même de l'ordre dans un désordre que nous ne pouvions empêcher.

Nous partîmes de St. Vincent le 8 Octobre sur le soir. Les rivages étaient peuplés de nègres qui prenaient des tortues pour en faire

de l'huile : car les tortues y sont abondantes dans cette saison ; on y trouve aussi des chèvres , des ânes sauvages , des poules de guinée , des corlieux & un grand nombre d'oiseaux de mer. L'isle est montueuse , stérile ; le bois n'y est bon que pour le chauffage ; les araignées y sont très-grosses & leur toile est un des obstacles qu'on trouve pour pénétrer dans les bois. Les chaleurs y sont excessives. Il y a neuf autres isles qui , avec elle , forment le petit archipel du cap Verd. La principale est *S. Yago* qui renferme deux villes , produit peu de vin & de bled , nourrit des boucs gras & de bon goût ; on dit que les chèvres y portent de quatre en quatre mois trois ou quatre petits. *S. Nicolas* est la mieux peuplée après elle. *Mayo* est riche en sel qui s'y forme de l'eau que la mer y jette , cristallisé ensuite par les rayons du soleil. De la peau des boucs on fait beaucoup de marroquins. Un vent frais nous fit bientôt perdre ces isles de vue : nous vîmes des poissons volans , un bouillonnement de vagues qui s'entrechoquaient & qui annonçait un courant que nous n'eûmes pas le tems d'examiner ; puis des ondées de pluie que séparaient des calmes. Des mutins nous rendaient de tems en tems nécessaires les châti-



mens, le fouet & les fers; il le fallait pour qu'ils fussent soumis à nos ordres.

Le 1 Novembre, la mer, par un beau clair de lune, parut en feu aussi loin que la vue pouvait s'étendre : ceux qui étaient de garde furent effrayés de ce spectacle ; ils m'éveillèrent, & je fis sonder : on ne trouva point de fond ; ils se tranquilliserent enfin, persuadés que cette lumière venait des œufs de poisson. Nous voulions d'abord descendre à l'isle de la *Trinité* ; mais elle est si petite, le ciel était si couvert qu'il était facile de la manquer, & nous résolûmes d'aller à l'*Isle Grande*, sur la côte du Brésil. Le 14, nous découvrîmes la côte de l'Amérique, & le lendemain nous essuyâmes un orage qui coucha le vaisseau sur le côté, quoique nous eussions ployé les voiles : les éclairs semblaient former autour de nous des torrens de feu : le calme lui succéda : le soleil en approchant du zénith semble exciter des tempêtes dans ces climats. Deux jours après nous découvrîmes l'isle du cap *Frio*. Elle est élevée & renferme deux montagnes dont la moindre a la figure d'une selle. Nous prîmes une tortue sur la côte, celles qu'on y trouve ont le goût âcre & désagréable. Le 19, nous découvrîmes l'*Isle Grande*, & nous

y jetâmes l'ancre à minuit. A trois lieues de là est *Nuestra Senora de la Concepcion*, bourg de 60 maisons, où nous envoyâmes un présent pour le gouverneur, afin qu'il nous aidât à reprendre nos déserteurs : on nous prit d'abord pour des Français & on fit feu sur nous : mais on ne nous tua personne & on nous demanda excuse lorsqu'on eût reconnu l'erreur. Les habitans avaient été pillé, il y avait peu de tems, par les Français. En cherchant des arbres pour nos mâts fendus, nous vîmes beaucoup de tombeaux ; c'étaient ceux de la moitié de l'équipage de deux gros vaisseaux Français que les maladies avaient dévastés ; nous vîmes aussi des canots qui portaient de l'or, car on en trouve beaucoup dans cette province ; on y remarque un animal couvert de piquans ou de tuyaux de plumes, semblable à ceux d'un hérisson, entremêlé de fourrure, dont la tête & la queue ressembloient à celles d'un singe, & qui répand une puanteur insupportable. Les Portugais en mangent la chair & la trouvent excellente ; mais nous ne pûmes en toucher. Les bois sont remplis de singes qui y font un tintamare effrayant pour qui n'en connaît pas la cause. Nous nous rendîmes au bourg pour être spectateurs de la fête de la Conception :

deux de nos trompettes & un haut-bois servirent d'orgue à l'église; ils y jouèrent des airs gais, des ballades ridicules, & après s'être remplis de vin, ils marcherent gravement à la tête de la procession, suivis de vénérables moines & des principaux habitans du lieu: ceux-ci se mirent à genoux, & n'exigerent point que nous les imitassions. Les maisons du bourg sont basses, faites de boue séchée, & couvertes de feuilles de palmier; il y a deux églises, un monastere & un corps de garde où vit une garnison de 20 soldats. La rade en est poissonneuse, on y trouve entr'autres le poisson argenté, & la remore: celle-ci a sur la tête une espece de foupape, longue de deux pouces, qui est très-visqueuse & par laquelle elle se colle fortement aux autres poissons. Nous regalâmes sur notre bord les principaux habitans du lieu qui nous porterent la santé du pape, & nous celles de l'archevêque de Cantorbery, & de Guillaume Penn: le vin était si bon qu'on ne s'y refusa point. Nous nous accueillîmes avec des présens mutuels, des provisions de vin, & quelque tems après nous nous éloignâmes; mais le vent nous força de rebrousser, & nous jetâmes l'ancre sur la côte méridionale de la même isle: à treize lieues



plus au levant on voit un rocher élevé & rond, près duquel est l'entrée de Rio Janeiro. L'*Isle Grande* est haute, montueuse, & longue de 9 lieues : autour d'elle il y en a plusieurs petites, & le continent même présente le même aspect : on y trouve de l'eau douce dans une baie qui a une lieue d'enfoncement : le bourg est au nord-est. Tout le sol paraît couvert de forêts épaisses remplies de bêtes sauvages : on y voit des bois de charpente & de chauffage, de l'eau excellente ; on y recueille des oranges, des citrons, des guaves, du maïs, des bananes, des plantains & des pommes de pin : la volaille, les cochons y sont assez rares ; le rum, le sucre, le tabac nous y parurent chers ; le bœuf & le mouton y sont à bon marché : on y mange de la cassave au lieu de pain : la chaleur y est excessive, & l'on n'y trouve point d'herbes pour la salade. On nous assura que dans le continent voisin on trouvait des serpents nommés *Liboya*, longs quelquefois de 30 pieds, & qui avalent un chevreuil tout entier. Je ne parlerai pas ici du Brésil, je ne l'ai point parcouru & on en trouve ailleurs la description. Peu après notre départ de l'*Isle Grande*, nous vîmes des albatros qui étendent leurs ailes de huit à dix pieds : les tonnerres

& la pluie nous poursuivaient, nous incommodaient. Le 15 Décembre, la couleur du fond changée tout-à-coup, nous fit jeter la sonde avec inquiétude; mais elle ne trouva point de fable, & nous continuâmes à nous avancer vers le midi. Bientôt le froid succédant à de grandes chaleurs, nous devint très-incommodé. Le 23, nous découvrîmes la terre; depuis quelques jours nous avions vu un grand nombre de joncs marins, ronds, élevés, branchus. La terre nous montra l'apparence de trois isles qui semblaient se multiplier à mesure que nous en approchions. Plus près, nous vîmes que ces isles apparentes se joignaient à une terre basse qui les unissaient, & nous reconnûmes enfin que c'étaient les isles *Falkland* qu'aucune carte ne décrit & ne place bien; leur milieu est sous le 51° de latitude méridionale, sous le 315° 41' de longitude: à vue d'œil elles s'étendent en longueur l'espace de deux degrés. Les côtes y offrent une pente facile, un sol qui paraît bon, garni de bois; le rivage y forme de bons havres. Nous perdîmes de vue cette côte sans avoir pu nous assurer si elle était habitée. Nous découvrîmes une voile & nous la poursuivîmes; mais la nuit la fit disparaître à nos yeux. Je la cherchai au nord pendant la nuit;

nuît ; mais au matin un brouillard épais nous en déroba encore la vue ; ce ne fut qu'entre 7 à 8 heures que nous le revîmes à 4 lieues de nous. Nous nous en approchâmes , soit en nous faisant traîner par nos chaloupes durant le calme , soit en donnant toutes nos voiles au vent dès qu'une légère brise se fit sentir : vains efforts ; ou la nécessité d'aller ensemble , ou le vent contraire ne nous permirent pas de l'atteindre , & nous reprîmes tristement notre route , plus pauvres de tout ce que nous avions espéré de nous enrichir. Le 1 Janvier 1709 , les officiers se réveillèrent au son de la musique du vaisseau. Une cuve entiere de punch fut placée sur le tillac , on fit des vœux pour la santé de nos amis , pour un bon voyage , pour un retour heureux. Puis les deux vaisseaux s'approchèrent & se saluerent mutuellement par des cris de joie.

Les vents étaient froids , & six tailleurs étaient depuis quelque tems occupés à faire des habits aux matelots avec de gros draps & des couvertures de laine. Le 5 , le vent fut si violent qu'il fallut plier les voiles , & nous vîmes la *Duchesse* amener sa grande vergue , ses haubans flottaient , sa grande voile trempait dans l'eau , & sa voile de beaupré était étendue ,



elle se laissait aller au vent. Je l'approchai, mais elle gagnait toujours au sud où je craignais de trouver des glaces, & dont je crus devoir m'écarter & courir au large, je l'en avertis pour qu'elle vînt après nous; mais elle fit signal de détresse, & je la suivis jusqu'au matin où le calme lui permit de nous apprendre, que la mer était entrée avec violence par les fenêtres des cabanes & par dessus la poupe, que plusieurs matelots avaient été sur le point de se noyer, & qu'ils avaient été forcés de s'abandonner au vent; mais qu'enfin ils étaient hors de danger, quoique tous mouillés & transis de froid. Dès que le soleil parut, leur bâtiment fut couvert de linges & d'habits suspendus du tillac jusqu'au haut des mâts. Le 15, nous nous trouvâmes dans la mer du Sud; & le 20, nous vîmes la terre au levant. Nous cherchions un port où nous pussions recouvrer la santé & des forces; car le scorbut se répandait parmi nous. Le ciel & le vent nous favorisaient; nous crûmes voir l'isle *Ste. Marie*; nous cherchions celle de *Juan Fernandez*; mais la situation en était si mal déterminée que nous étions très-incertains de pouvoir la trouver. Le 1 Février, la terre parut à 11 lieues de distance, & notre pinasse s'y rendit; mais

elle se hâta de revenir parce qu'on voyait des feux sur la côte, & que des vaisseaux Français pouvaient y être cachés. Nous résolûmes d'y aller avec nos vaisseaux; le vent du sud qui souffle tout le jour le long des côtes du Chili, nous y conduisit; c'était l'isle que nous cherchions: on y trouve deux baies; mais ni l'une ni l'autre n'avait de vaisseaux; notre chaloupe s'y rendit & ne revint pas; craignant que les Espagnols ne l'eussent retenue, nous y envoyâmes notre pinasse bien armée: elle revint bientôt après avec des écrevisses, & un homme vêtu de peau de chèvres, aussi sauvage que les chèvres elles-mêmes. C'était un Ecossais, nommé *Alexandre Selkirk*, que le capitaine Stradling avait abandonné sur cette isle depuis 4 ans & 4 mois. A la vue de nos vaisseaux, il avait allumé les feux qui nous avaient frappés. Deux autres vaisseaux y avaient abordé; mais c'étaient des Espagnols, qui ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils tirèrent sur lui, & le poursuivirent dans les bois, où il se cacha, au sommet d'un arbre: de-là, il vit ses ennemis roder & tuer des chèvres sous ses yeux. Il était né à Largo, dans la province de Tife, avait été élevé sur la mer dès son enfance, & laissé sur cette isle où il avait voulu être mis

à terre, à cause d'un démêlé qu'il avait eu avec son capitaine ; mais sa colere étant calmée, il desira retourner sur le vaisseau, & le capitaine n'y avait pas voulu consentir. Ce fut un bonheur pour lui, peut-être, puisque ce vaisseau échoua quelque tems après. On lui avait donné ses habits, son lit, un fusil, de la poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chauderon, une Bible, des livres & des instrumens de marine. D'abord sa solitude lui inspira une sombre mélancolie, puis il s'y habitua : il fit deux cabanes avec du bois de piment, les couvrit de joncs, les doubla de peaux de chèvres. Sa poudre finit, & pour faire du feu, il frottait avec force deux morceaux de bois de piment : sa cuisine était dans la plus petite des cabanes, & dans la grande il dormait, priait Dieu, chantait les Pseaumes. Jamais il n'avait été meilleur chrétien ; il ne mangeait que lorsque la faim le pressait, ne se couchait que lorsqu'il ne pouvait soutenir la veille ; le bois de piment l'éclairait, cuisait sa viande, & le récréait par son parfum : il mangeait peu de poissons, mais beaucoup d'écrevisses qu'il faisait bouillir ou rôtir comme la chair de ses chèvres : celle ci lui donnait un excellent bouillon : il en avait tué près de



500, & marqué autant à l'oreille. Depuis qu'il n'avait plus de poudre, il les prenait à la course, & l'exercice l'avait rendu si agile qu'il courait à travers les bois, sur les rochers & les collines avec une vitesse incroyable, nous l'avons vu devançant nos coureurs & un chien à la chasse, saisissant une chèvre & nous l'apporter sur ses épaules. Un jour il poursuivit une chèvre avec tant d'ardeur, qu'il la prit sur le bord d'un précipice que des buissons lui cachaient, & il culbuta du haut en bas avec elle: étourdi du coup, il en perdit connaissance & ne revint à lui que le lendemain, il trouva la chèvre morte sous lui: il eut assez de peine à se traîner jusqu'à sa cabane, d'où il ne sortit qu'au bout de dix jours.

Il avait de bons navets que le capitaine Dampier y avait semé, & qui couvrent aujourd'hui quelques arpens de terre; il avait encore d'excellens choux que lui fournissaient des palmiers; le piment servait à tous ses repas, & l'odeur en est délicieuse. Ses souliers & ses habits s'étant usés à force de courir au travers des bois & des broussailles, il se fit un justaucorps & un bonnet de peau de chèvres, qu'il cousit avec des lanieres de la même étoffe; un clou lui servit d'éguille: il se fit des che-

mises de quelque toile qu'il coufit avec des fils qu'il tira de ses vieux bas ; mais il en était à sa dernière lorsque nous arrivâmes : quand son couteau fut usé , il en fit d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage , & les éguisa sur des pierres ; ses pieds étaient si bien endurcis qu'il ne put de long-tems porter des souliers. Dans son oisiveté , il s'occupait à graver son nom & la date de son exil sur l'écorce des arbres , ou à dresser des chats & des chevreaux à danser avec lui. Les chats , mais surtout les rats , lui firent d'abord une cruelle guerre : les derniers venaient lui ronger les pieds & ses habits lorsqu'il dormait ; mais ayant apprivoisé des chats , ils venaient en grand nombre coucher autour de sa hutte , & ils le délivrèrent de ses ennemis. Il avait oublié de parler , & nous eûmes d'abord de la peine à l'entendre ; il lui fallut du tems aussi pour se faire à notre manière de vivre.

L'isle lui fournissait encore quelques fruits : telle est une prune noire , excellente pour le goût , mais qui ne croît que sur le sommet des montagnes & des rochers. On y voit des arbres de piment qui ont 60 pieds de haut & 6 pieds de tour , des cotonniers qui sont plus hauts encore & dont la tige a 20 pieds de circonférence :

les plantes y conservent leur verdure toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, & même alors, on n'y voit qu'une petite gelée & un peu de grêle : la chaleur y est modérée en été & l'on y éprouve peu de tempêtes. Cette isle peut nourrir un grand nombre de personnes & être fortifiée en sorte qu'il serait difficile de la prendre.

Dès que Selkirk eut repris notre manière de vivre, qu'il se nourrit de nos viandes & but de nos liqueurs, il perdit beaucoup de ses forces & de son agilité; il n'avait alors que 30 ans. Il y a d'autres exemples d'hommes abandonnés dans cette isle, & qui n'y vécurent pas si commodément, parce qu'ils étaient moins ingénieux. Nous l'appellions le monarque de l'isle, & au moins il nous y fut utile, car il nous fournit d'abord deux chèvres & fit d'excellent bouillon pour nos malades dès que nous les eûmes portés à terre : il leur fournit régulièrement trois chèvres par jour, & le bouillon, joint aux végétaux & à la bonté de l'air, les guérit en peu de jours. Nous nous promenions avec plaisir entre les piments verts qui répandaient une odeur très-agréable; nous en avions enfermé quatre dans une tente. Nous radoubâmes nos vaisseaux, nous fîmes du bois, de l'eau, & même de l'huile avec le lard des lions de



mer pour épargner nos chandelles , & quelques-  
fis pour frire la viande en place de beurre.  
Nous allâmes à la chasse des chèvres dans une  
plaine où l'on en surprit un troupeau de plus  
de mille peut-être , & nous n'en pûmes attraper  
que seize , mais elles étaient fort grosses. Nous  
hâtions nos préparatifs , parce qu'on nous avait  
annoncé aux Canaries que cinq gros vaisseaux  
Français étaient partis pour ces parages. Nous  
nous rembarquâmes donc le 12 Février ; nous  
n'avions perdu que trois hommes dans notre  
traversée. *Juan Fernandez* , est de figure trian-  
gulaire & peut avoir 12 lieues de circuit ; sa  
principale baie est au nord , & on la reconnoît  
par une haute montagne dont le sommet est  
plat ; la rade la plus sûre est au côté gauche ;  
le vent de terre y souffle avec violence ; le  
vent de mer y est faible & rare ; la nuit y est  
calme , les vagues y sont rarement enflées. La  
terre y produit encore du persil , du pourpier  
& d'autres plantes antiscorbutiques ; on y trouve  
une plante qui ressemble à la matricaire & dont  
l'odeur est plus cordiale que celle de la men-  
the ; en en parfumant nos tentes , nous aidâ-  
mes à la guérison de nos malades : elle croît le  
long du rivage. Le rivage y est couvert de  
chiens & de lions marins ; leur poil en est très-

beau : celui de nos loutres ne l'égale pas. Le lion marin est très-gros. Selkirk en avait vu de 20 pieds de long , & qui ne pouvaient guere peser moins de 4000 livres ; leur forme approche de celle du chien marin (\*), mais il a la peau plus épaisse que celle d'un bœuf, le poil court & rude, la tête fort grosse, les yeux d'une grandeur monstrueuse, la gueule très-large, le museau semblable à celui du lion, avec des moustaches terribles, dont le poil peut servir pour faire des cure-dents. Quant aux oiseaux de terre, nous n'y vîmes qu'une espece de merle qui a le jabot rouge, & l'oiseau murmure, qui n'est pas plus gros qu'un haneton.

Après être convenus d'un rendez-vous en cas de séparation, de la marche que nous devions suivre, des signaux pour annoncer l'ennemi, pour le combattre, ou l'éviter, ou l'abandonner, nous partîmes le 14 Février par un bon vent du sud-est ; nous découvrîmes la terre le 18 ; elle paraissait haute & bordée d'isles. Pour faire plus facilement des prises, nous armâmes

---

(\*) On verra que les animaux que Rogers nomme chien marin, sont appelés veau marin par d'autres voyageurs plus modernes.

nos pinasses, montées chacune d'un canon, & pourvue de tout ce qui est nécessaire à de petits aventuriers; elles pouvaient marcher dans le calme & pénétrer où les vaisseaux ne le pouvaient pas, au moins sans être découverts, ce que nous avions grand intérêt d'éviter. Déjà nos gens murmuraient de ce qu'ils n'avaient encore point fait de prises.

Les nuits étaient assez froides; nous n'essuyâmes point de pluies, mais de fortes rosées; le ciel était toujours serein; cependant un brouillard nous dérobait quelquefois la vue de la terre; le 15 nous crûmes voir l'isle de *Lobos*, & c'était le continent du Pérou. Le lendemain nous vîmes une voile; c'était une barque de *Paita* que la Duchesse enleva; on y trouva une petite somme d'argent destinée à acheter de la farine. Son patron nous apprit qu'il n'y avait plus de vaisseaux Français dans ces mers, & qu'ils s'étaient fait haïr au Pérou; il nous avertit qu'il y avait des bas-fonds près de *Lobos*, avis qui nous fut salutaire. Nous voyons cette isle à quatre lieues de nous, & nous y envoyâmes notre pinasse bien armée pour se saisir des bâtimens qu'on y trouverait. On n'y trouva personne. Une autre isle forme avec elle un canal où le vent de terre souffle



toujours ; mais l'entrée en est sûre & la rade bonne. Nous fîmes de la barque dont nous venions de nous emparer un capre , ou un petit vaisseau armé en course ; il fut nommé le *Commencement*, on le monta de 32 hommes ; Cook en devint le capitaine ; je le vis sortir du havre , il était bien fait & allait bien à la voile. Nous y bâtîmes aussi une chaloupe. La Duchesse sortit & revint quelques jours après avec une barque de 50 tonneaux , chargée de bois de charpente , de cacao , de noix de cocos & de tabac ; nous distribuâmes le tout à nos équipages. Nous radoubâmes cette seconde prise , & la nommâmes l'*Accroissement*. Selkirk en devint le chef.

L'isle où nous étions se distingue sous le nom de *Lobos de la mer*, pour la distinguer des isles voisines qu'on nomme *Lobos de la terre*. Celles-ci ne sont qu'à deux lieues du continent. Sur la plus orientale , il y a une colline ronde sous laquelle est une anse unie , profonde & commode pour carener les vaisseaux. Lobos de la mer a un sol maigre , argilleux & blanc , mêlé de sable & de rochers ; il est peu élevé : il n'y a point d'eau douce , point de verdure , mais un grand nombre de puantes corneilles , qui de loin ressemblent à des coqs,

d'inde. On y voit des boubies, des mouettes, des pingoins, des pelicans, & une espece de farcelle très-bonne à manger. Nous y trouvâmes des jarres vuides dans lesquelles les Espagnols mettent leur vin, leur huile & toutes sortes de liqueurs. Le vent y apporte de terre une odeur insupportable de chiens marins.

Les avis que nous reçûmes nous firent résoudre à croiser à la hauteur de Paita, d'où allait sortir bientôt de riches vaisseaux. Après être convenus de la maniere dont les divers bâtimens de notre petite flotte devaient agir, nous mîmes à la voile, & peu après nous vîmes la mer rouge comme du sang; des œufs de poisson flottans sur l'eau lui donnaient cette apparence. Le 2 Avril, nous nous emparâmes du vaisseau l'*Ascension*, bâti comme un galion avec de hautes galeries; il était du port de 4 à 500 tonneaux, & portait à Lima des marchandises fines, du bois de charpente & plus de 50 nègres; il y avait de bonnes provisions qui nous firent grand plaisir. Le *Commencement* prit aussi une barque de 35 tonneaux, chargée de charpente. Nous vîmes croiser près de Paita, le *Commencement* devait s'en approcher le plus qu'il ferait possible sans être découvert, & nous, croiser au sud & au nord de la même place;

nous y vîmes une baleine que nous prîmes pour un vaisseau. Le 12, nous résolûmes d'attaquer Guyaquil, & pour éviter des querelles, nous déterminâmes quels objets seraient censés soumis au pillage, & quels autres devaient en être exceptés; ceux-ci étaient la grosse artillerie, l'argent monnaïé, les pendans d'oreilles & toutes les pierres précieuses. On ordonna que celui qui s'enivrerait serait châtié & perdrait sa part du pillage. Ceux qui restaient à bord avaient une part égale du butin que les autres feraient. Le 15, nous vîmes un vaisseau bâti à la française, & nos pinasses allèrent l'attaquer. A leur vue, il arbora pavillon Espagnol, mit à son grand mât une large bannière & tira un coup de canon. Une pinasse le prit à la poupe & l'autre à la proue; le vaisseau fit grand feu & les força deux fois de reculer; elles revinrent & furent repoussées encore; mon frere y perdit la vie, jeune homme de 20 ans, fort actif & d'une grande espérance; sa mort me coûta des larmes, & je ne trouvai de consolation qu'en remplissant mon devoir avec le même courage. Le vaisseau Espagnol se rendit aux nôtres lorsque nous pûmes l'atteindre; il portait 150 hommes dont le tiers seulement était Espagnol. On nous avait dit qu'il



portait un évêque, mais il l'avait quitté deux jours auparavant avec son équipage & sa vaisselle d'argent que nous convoitions. Le lendemain nous primes encore une petite barque chargée de savon, de casse & de cuirs. Nous nous préparâmes à faire notre descente & en choisîmes les chefs. Le capitaine Dover devait commander le premier, & je devais lui succéder, comme le capitaine Courtney me succédait. Nous avions 300 prisonniers; il fallut en mettre aux fers & laisser 111 hommes pour les garder. Il nous en restait 201 pour l'expédition. Nous partîmes à minuit : les vaisseaux devaient venir nous attendre vers la pointe *Arena*; nous étions à neuf lieues de l'isle *Sainte-Claire*, longue d'une petite lieue & qui ressemble à un cadavre étendu; de-là jusqu'à Guayaquil il y a encore 27 lieues. Nous laissâmes nos barques en arriere pour être découverts plus tard, & abordâmes avec 40 hommes dans des chaloupes à *Puna*, isle couverte de mangles épais & de marécages où les mouches fourmillent. Nous nous faisons touer les uns par les autres pour offrir l'apparence du bois flottant : nous envahîmes le bourg de *Puna*, composé d'une trentaine d'habitans, & envoyâmes des hommes pour enlever les fen-

tinelles qui étaient posées en avant de Guayaquil. Un écrit qui nous tomba dans les mains, nous apprit qu'on nous attendait dans ces mers, qu'on était sur la défensive, & que des vaisseaux Français devaient nous poursuivre dès qu'on ferait instruit de notre arrivée. Nous n'en poursuivîmes pas moins notre projet; c'était même une raison pour nous hâter; nous nous avançâmes dans la rivière de Guayaquil, les mangles qui la bordent nous servirent d'abri pendant la nuit, mais les mouchérons nous tourmentèrent vivement; nous avançâmes le lendemain, & à minuit nous fûmes à la vue de la ville. Prêts à débarquer, nous aperçûmes une multitude de flambeaux qui descendaient de la colline & se multipliaient dans la place; on venait d'y apprendre que Puna était prise & que l'ennemi s'avancait. Bientôt nous entendîmes le son des cloches, une décharge de mousqueterie & deux coups de canon. Je voulais attaquer dans le tumulte que l'alarme excitait; mes compagnons combattirent cet avis, & nous nous éloignâmes. Nous nous blottîmes dans un lieu où il y avait de l'eau douce, vis-à-vis d'un bois d'arbres élevés: une embuscade était à craindre & nous prîmes des précautions pour l'éloigner. Là, nous mîmes en

délibération s'il fallait attaquer la ville ; le capitaine Dover s'y opposait par des raisons assez fortes ; il voulait qu'on se bornât à lui envoyer un trompette pour l'inviter à racheter les marchandises & les esclaves que nous avions pris. Je m'y opposai de toutes mes forces & l'emportai d'abord ; mais comme on voulait me rendre responsable de tous les événemens & que la division se mettait parmi nous , il fallut revenir à cet avis. On envoya deux officiers Espagnols parler au corregidor , & nous vinmes nous placer vis-à-vis de la ville ; nous enlevâmes en chemin quatre barques. Le corregidor s'approcha , & nous traitâmes & convinmes avec lui du prix des effets ; il nous quitta pour engager les habitans à donner les mains à ce qu'il venait de conclure ; mais comme il ne revint point à l'heure marquée , & que nous soupçonnions de la fourberie , nous nous rapprochâmes de la ville , d'où un gentilhomme vint nous donner les raisons du retard du corregidor & nous promettre qu'il viendrait le lendemain matin ; il nous fit un présent de rafraîchissemens & de liqueurs. Il vint comme il l'avait promis , mais sembla chercher à nous amuser encore. Enfin , il convint d'acheter la charge des deux vaisseaux que nous avions pris ,

&



& de payer 40000 pieces de huit pour la rançon de la ville, de deux vaisseaux neufs qui s'y trouvaient & des six barques dont nous nous étions emparés. Il fallait faire signer cet accord. Un canot vint avertir le corregidor que si nous ne voulions pas finir à l'amiable, tout le monde était sous les armes & qu'on nous attaquerait. A cette nouvelle, on voulut retenir le corregidor, puisqu'il nous avait manqué de parole la nuit précédente; mais je ne le permis pas; il partit, & nous laissa trois ôtages; bientôt après on vint nous dire qu'on ne pouvait trouver qu'une partie de la somme promise: impatienté de ces longueurs, nous menaçâmes de prendre les vaisseaux, de les brûler, de descendre & de ne faire quartier à personne. Ces menaces produisirent assez peu d'effet. Alors nous arborâmes le pavillon du combat, débarquâmes du canon avec nos chaloupes & nos pinasses remplies d'hommes armés. Nous nous faisions des vaisseaux qu'on avait abandonnés. L'ennemi posta sa cavalerie au bout de la rue qui était vis-à-vis de nous, & son infanterie le long des maisons; elle était nombreuse & ne nous effraya pas. Nous descendîmes, fîmes feu genou en terre, puis nous rechargions, avançons & faisons feu de nou-

veau. Notre feu fut si vif, que les ennemis reculerent jusqu'à leurs canons où la cavalerie se rangea en bataille; bientôt nous gagnâmes les premières maisons, & enfilâmes une rue terminée par une église, où étaient quatre pièces de canon. Nous forçâmes la cavalerie à se retirer. prîmes les canons, nous fîsîmes de l'église; tout nous réussit, mais plus par le courage que par la discipline. L'ennemi s'enfuit & nous distribuâmes notre monde en divers postes pour la sûreté commune, enfonçâmes les portes des magasins, des caves, des églises, furetâmes par-tout, & ne trouvâmes guères que des provisions qui ne furent pas sans utilité pour nous. Quelques-uns de nos soldats voulaient fouiller dans les tombeaux, mais ils renfermaient des cadavres morts de la peste, & cette crainte que je leur inspirai suffit pour les retenir. Nous n'eûmes que deux hommes blessés, l'ennemi eut 15 à 20 morts ou blessés. Nous nous occupâmes à transporter dans nos vaisseaux tout ce qui était à notre usage, & fîmes faire aux habitans des propositions pour le rachat de la ville, tandis qu'avec une chaloupe nous fîsions remonter la rivière à 20 hommes qui firent diverses descentes, trouvèrent des maisons remplies de femmes qui leur

donnerent leurs pendant-d'oreilles & leurs colliers, de la vaisselle, & offrirent de leur apporter à manger. Ils en agirent avec honnêteté avec elles, ce qui n'est pas ordinaire aux gens de mer. Ils rapportèrent pour environ mille livres sterling, & en auraient rapporté plus du double s'ils avaient eu deux chaloupes. Dans une des églises, nous trouvâmes des armes, de la poudre, des tambours, qu'on ne s'attendait pas à trouver-là.

Cependant les ennemis se renforçaient, on nous avertit qu'ils descendaient la colline pour nous attaquer. J'allai à eux avec quelques postes rassemblés, ils reculèrent & se placèrent dans la forêt où nous les laissâmes. Ils nous envoyèrent offrir 30000 pieces de huit pour la rançon de la ville; mais ils demandaient douze jours de terme, sans doute afin de rassembler des forces qui pussent les dispenser de tenir leur parole. Nous donnâmes six jours & demandâmes de bons otages, sans quoi nous allions mettre le feu à la ville. Nous embarquions peu de choses pendant ces petits combats; la chaleur était excessive, il pleuvait beaucoup, les rues étaient glissantes, les chemins mauvais, & l'ennemi caché dans le bois ne cessait de tirer sur nous. Il accepta cependant



nos offres , & nous donna des ôtages. L'accord fut signé , nous revinmes dans nos vaisseaux avec notre butin , & les ennemis rentrèrent dans leurs maisons. Nous étions accablés de fatigue & de lassitude , & il nous fallut encore traîner les canons conquis au travers d'un terrain glissant où nous enfoncions jusqu'à moitié jambe. Notre pillage consistait en 230 sacs de farine , pois , fèves & ris ; en 175 jarres d'huile & autres liqueurs ; en un grand nombre d'habits , d'ustenciles & de bijoux qui pouvaient valoir 1200 livres sterlings ; en 150 ballots de marchandises fines , 4 canons , 200 mousquets , &c. Nous en laissâmes encore beaucoup dans la ville , & ne touchâmes pas à deux vaisseaux neufs encore sur les chantiers , & qui coûtaient plus de 80 mille écus. On voit donc que les Espagnols gagnèrent à signer , & nous y gagnâmes aussi. Un de mes gens était resté dans la ville endormi dans l'ivresse , on le réveilla doucement , on lui rendit ses armes & le renvoya. Nous nous éloignâmes de la ville au bruit de notre artillerie , de nos tambours & de nos trompettes , emmenant nos ôtages & laissant deux barques dans la rivière pour recevoir la rançon : nous étions contents de notre fort ; mais si nous avions attaqué la ville tout de suite , nous l'eussions

été davantage, car on eut le tems d'emporter la plus grande partie de ses richesses.

Cette ville a demi-lieue de long; elle est divisée en nouveau & vieux quartier, joints ensemble par un long pont de bois; elle renferme 4 ou 500 maisons, 5 églises & 2000 habitans; ses maisons sont de briques ou de bois de charpente; les moindres sont bâties en cannes; la riviere la borde, & le sol y est si marécageux que sans le pont on ne pourrait aller en hiver d'une maison à l'autre. Son corregidor en est le premier magistrat; c'est un jeune homme de 24 ans. Elle est bien située pour le commerce & la construction des vaisseaux. La riviere y est large, ses bords sont ornés de villages & de fermes, de mangles & de salsaparillas qui donnent à l'eau une qualité utile contre le mal vénérien. Les campagnes nourrissent beaucoup de chevaux, de chèvres, de cochons, de volaille, & plusieurs fortes de canards qu'on ne connaît pas en Europe. Ses habitans se plaignaient que le commerce des Français les réduisait à la mendicité. Nous retrouvâmes nos vaches où nous les attendions; notre longue absence avait inquiété ceux que nous y avions laissés; ils nous revirent avec joie. Ils avaient été obligés de

laisser les prisonniers se promener au grand air le jour & de les renfermer la nuit, pour qu'ils ne souffrissent qu'autant que le soin de leur sûreté l'exigeait. Deux des blessés dans le combat où mon frere perdit la vie, moururent aussi; & à ce sujet nous remarquerons que dans ces climats, les fievres suivent les blessures bien plus communément qu'en Europe.

Le 30 Avril, nous prîmes une barque de 30 tonneaux qui entra dans la riviere de Guayaquil, chargée de 200 sacs de farine & de légumes, de 200 pains de sucre, de confitures, de grenades, de pommes & d'oignons; ils nous annoncerent qu'il y avait en effet plusieurs Français répandus en divers ports, où le bruit de notre arrivée n'était pas encore parvenu. Inquiet sur le silence de Mrs. Dower & Courtney, je vins à Puna, & les y trouvai; je fus qu'ils n'avaient point reçu de nouvelles des Espagnols depuis mon départ. Enfin, une de nos chaloupes vint le dernier jour de notre convention & nous apporta 22000 pieces de huit; nous les menaçâmes de garder les otages s'ils n'apportaient le plutôt possible le reste de la rançon; je donnai cependant la liberté à plusieurs prisonniers dont j'avais pris soin & qui en parurent reconnaissans. Au moment où



nous partions , on nous apporta encore 3500 pieces de huit. Nous fûmes trop impatiens pour attendre le reste , & l'argent qu'on voulait échanger contre nos marchandises. Nous levâmes l'ancre le 8 Mai & partîmes. Une partie de nos gens étaient attaqués de fievres malignes dont ils avaient pris le germe à Guayaquil. J'en avais 60 dans les lits , & la Duchesse en avait 80. Le 19 , nous vîmes une isle , j'y envoyai chercher de l'eau , & l'on ne put y en trouver. Cette isle est sèche & aride , couverte de cailloux pesans & cariés , semblables à du mâchefer , les pieds s'y enfoncent comme dans la cendre ; peut-être y eût-il ici un volcan : on y voit des buissons , de la verdure & point d'eau : elle est sous le 0 deg. 32 min. de latitude méridionale. C'est une des *Gallapagos* ; de bons poissons & des tortues soulagerent ici nos malades réduits à la viande salée. Deux de nos prises s'étaient égarées , il fallut les chercher entre ces isles où souvent il regne des courans violens ; nous en retrouvâmes une ; mais nous cherchâmes en vain la seconde ; nos matelots continuaient à être malades , & il en mourrait tous les jours. Nous savions qu'une de ces isles *Gallapagos* fournit de la bonne eau , des bois de charpente,

des tortues & une rade très-sûre; mais pressés par la nécessité, nous n'eûmes pas le tems de la chercher, & nous cinglâmes vers le continent pour y faire de l'eau dont nous avions un pressant besoin. Le 6 Juin, nous vîmes la terre & une voile, nous lui donnâmes la chasse & la prîmes. C'était un bâtiment de 90 tonneaux sorti de Panama, qui portait 40 personnes, du fer & de la draperie. Nous vîmes *Gallo*, petite isle près du rivage. Le 7, nous découvrîmes l'isle *Gorgone*, & nous y jetâmes l'ancre le lendemain dans sa partie orientale. De-là nous vîmes une voile, nos deux chaloupes la poursuivirent, la prirent & l'amenerent: c'était une barque de 35 tonneaux, nommée le *Soleil d'or*. Nous y trouvâmes une grosse chaîne d'or, un peu de poudre de ce métal; ceux qui la montaient ignoraient notre arrivée dans ces mers, parce que les bois & les rivières coupent la communication entre les diverses parties de ce vaste continent. Le conseil décida qu'il fallait se rendre dans l'isle *Malaga*, & de-là tâcher de pénétrer dans les mines de *Barbacore* & de *Saint-Jean*; mais sur de nouvelles informations que je fis faire, on résolut de retourner à l'isle *Gorgone* que nous avions quittée le jour auparavant. Arri-

vés sur cette isle, nous y préparâmes un terrain propre à y élever une tente pour nos malades ; nous pèchâmes & carenâmes la Duchesse avec promptitude. Nos malades se trouverent mieux lorsqu'ils furent descendus à terre. Nous radoubâmes aussi l'un des vaisseaux que nous avions pris, & nous cherchâmes dans l'isle des mâts qui lui fussent propres ; le bois y est trop pesant pour cet usage ; c'est un cèdre qui a la couleur & le grain du chêne ; mais nous fûmes forcés de nous en servir, car les mâts & les vergues de ce vaisseau ne valaient rien. Ses cordages étaient gâtés, ses voiles pourries, les vers en avaient criblé le timon & le taille-mer : cependant comme il était bon d'ailleurs, qu'il était bien fait, nous résolûmes de le ragréer à neuf, & de le faire monter par une partie des gens de nos deux vaisseaux. Nous étions tour-à-tour cordiers, forgerons, tourneurs, voiliers, selon que la nécessité l'exigeait. Quand il fut armé, ce vaisseau avait si belle apparence, que nous fûmes charmés de l'avoir pour croiser avec nous. Il fut nommé le *Marquis*, & on y plaça 20 pièces de canon, son équipage fut de 60 blancs & 20 nègres ; Edouard Coke en devint le capitaine. Nous renvoyâmes nos prisonniers dans



une barque montée par 45 hommes, avec ordre de faire sur la côte le plus de butin qu'il leur serait possible. Nous nous séparâmes bons amis de ces Espagnols, avec lesquels nous en agîmes avec honnêteté & à qui nous avons laissé pleine liberté de conscience; car un prêtre, dans chaque vaisseau, leur disait la messe, tandis qu'au-dessus de leur tête nous faisions le service de l'église anglicane.

Parmi ces prisonniers étaient les possesseurs des deux vaisseaux que nous avons pris, avec qui nous convinmes d'une somme pour leur rachat & celui des effets qu'ils contenaient; ils devaient apporter cette somme dans dix jours. On débarqua les prisonniers & l'on pilla un bourg voisin, d'où l'on rapporta 7 petits bœufs gras, une douzaine de cochons, six chèvres, avec des limons & des plantains. Le pays leur parut misérable, bas, couvert de mangles; on y voit des montagnes plus avant dans les terres. Il y a dans le voisinage de pauvres mines d'or.

Le 16, un negre affranchi de la Jamaïque nous vint joindre; il avait été avec une centaine d'Anglais pour piller les mines de *Saint-Jago*, à l'extrémité du golfe de Darien; ils remontaient une rivière étroite lorsque les

Espagnols & les Indiens qui les environnaient, qui les tuaient au travers des arbres sans qu'ils pussent se défendre, les obligèrent de s'arrêter; environ 60, en partie bleffés, se rendirent prisonniers de guerre: d'abord assez bien traités, on reçut un ordre de les massacrer; on le fit tandis qu'ils étaient à table. Aucun Anglais n'échappa: quelques negres avaient été épargnés, & parmi eux était celui qui venait nous joindre. Nous frémîmes d'horreur en écoutant cette action barbare, & nous nous félicitâmes d'en avoir agi avec générosité. Le 23, notre cable rompit & nous perdîmes l'ancre. Dans les pays chauds, un fond de vase noire pourrit promptement les cables. La partie de la côte où nous étions, est la plus exposée à l'humidité & au mauvais tems.

Parmi notre butin, il y avait plus de 60 mille livres pesant de médailles de cuivre, de croix, de chapelets, de brimborions de cire, d'images de saints taillées sur le bois ou sur la pierre, &c. attirail qui venait de l'Italie pour les Jésuites du Pérou. Nous les abandonnâmes aux habitans sans exiger rien pour échange; mais l'une de ces images en bois nous fournit un spectacle singulier. Elle tomba du vaisseau dans l'eau, & fut poussée par les ondes sur le

rivage où nos prisonniers se promenaient. Dès qu'ils la virent, ils firent le signe de la croix, la releverent, la porterent vis-à-vis du vaisseau. C'était la Vierge Marie de Lima qui venait les secourir, les délivrer ; ils l'effuyèrent dévotement avec du coton, assurèrent que malgré leurs soins, elle suait toujours, & vénérèrent le coton trempé de cette précieuse sueur. A cette occasion on nous raconta divers autres miracles ; entr'autres qu'une de ces images, exposée dans la cathédrale de Lima, ornée de très-grandes richesses, arrêta par le bras le voleur qui la dépouillait. Ces histoires nourrissent la superstition qui les fit naître.

Une grande affaire dont nous nous occupâmes, fut l'appréciation & le partage du butin : il fallut y employer la plus grande prudence & le plus grand désintéressement, pour prévenir les mécontentemens. L'estimation fit monter les habits à la valeur de 400 livres sterling, les ouvrages d'orfèvrerie compris dans le pillage à 744 livres, & il y eut pour trois livres & douze onces d'or en bijoux. Malgré mes soins, il y eut des murmures & une forte de conjuration causée par ce partage, sur-tout parce que les simples soldats & les matelots croyaient les officiers trop bien partagés : il



fallut au moins les satisfaire sur ce point, & le capitaine Courtney & moi fîmes de plus grands sacrifices. Rien ne s'oppose plus au succès des armateurs que ces dissensions qui naissent de la distribution du pillage. Nous hâtâmes ces opérations, afin de quitter l'isle Gorgone, & les officiers des trois vaisseaux jurèrent encore d'aller ensemble, de se secourir les uns les autres, de n'attaquer l'ennemi que de concert, de se défendre & de défendre les autres au péril de leur vaisseau; & quand tout fut prêt, nous donnâmes à des commerçans de Guayaquil ou de Panama deux vaisseaux que nous leur avions pris, avec les effets que nous ne pûmes emporter, pour une somme qu'ils nous avaient payée. Enfin le 8 Août, nous nous éloignâmes de l'isle où nous avions séjourné assez long-tems. Elle est située à six lieues du continent, elle en a trois de long, mais elle est étroite & remplie de bois & d'arbres de haute futaie, parmi lesquels on remarque le *Palma-Maria*, dont les Espagnols font des mâts & dont ils tirent une résine ou baume qu'ils emploient en différentes maladies. De loin, elle offre l'aspect de trois éminences; il y a des bancs près du rivage, sur-tout vers le sud-ouest où une petite isle semble s'y joindre;

divers rocs semblent l'environner ; il en est un qui donne l'apparence d'une voile ; d'autres sont escarpés & fervent d'asyle aux oiseaux ; on y éprouve de fréquens orages ; on y trouve des singes , des cochons d'inde , des lièvres , des léfards , de jolis caméléons & une prodigieuse quantité de serpens dont la morsure est mortelle , au moins nous en vîmes un exemple. Elle nourrit une grande variété d'arbres & de plantes différentes de celles d'Europe. La mer y est remplie de poissons inconnus ; le corail blanc & les huîtres à perle n'y sont pas rares. Parmi ses animaux , le plus remarquable est le *Paresseux* ; il est de la grosseur d'un singe de moyenne taille ; il a des poils longs & épais , le nez & les yeux petits , un air ridé , difforme , les dents longues & aiguës , les hanches épaisses , le corps gros , la queue courte , & trois doigts à chaque patte. Il monte sur les arbres , mais avec la plus grande lenteur ; il semblait aller par ressort comme une pendule. On dit qu'il vit des feuilles d'un arbre fort élevé ; qu'il s'y engraisse quand il est monté , mais qu'il n'a que la peau & les os avant qu'il en ait escaladé un autre placé auprès. On n'y voit point d'oiseaux de terre , peut-être parce que les singes les y détruisent.

En partant, nous vîmes que le *Marquis* allait mal à la voile, il fallut y faire encore diverses réparations, & nous en fûmes contents. Pour augmenter nos forces, je rassemblai 35 negres qui étaient sur mon bord, & leur promis la liberté, s'ils combattaient avec courage: ils demandèrent à être exercés, à être armés, j'écrivis leurs noms, j'en donnai à ceux qui n'en avaient pas, & mis à leur tête le negre de la Jamaïque, nommé *Kendall*: je les habillai, & leur dis de ne se plus regarder comme esclaves, mais comme Anglais: leur joie fut très-vive, & je ne doutai pas qu'ils ne nous fussent utiles. Le 18, nous prîmes un petit vaisseau de 70 tonneaux, parti de Panama & chargé de 24 negres mâles ou femelles, dont nous nous défîmes à *Tacames*. Ils nous apprirent que l'époux de notre reine Anne était mort; nous bûmes cependant le soir à sa santé, dans la pensée qu'elle ne pouvait lui nuire en quelque lieu qu'il fut. Nous sûmes aussi que Panama, allarmée de notre approche, tenait ses portes fermées la nuit & le jour; mais nous n'étions pas assez nombreux pour l'attaquer. Pour exercer nos negres, nous donnâmes un combat simulé, où chacun s'acquitta de son devoir avec autant d'exactitude que si l'on se fut battu tout de bon.



Nous vîmes la terre, c'était une colline blanche au nord de *Tacames*, & nous résolûmes d'y envoyer chercher des vivres: nous nous en approchâmes: l'eau était épaisse & blanchâtre; tout à côté on voyait des bancs de sable. Je les traversai avec inquiétude, & nous jetâmes l'ancre à la vue des maisons. Les Indiens nous reçurent d'abord à coup de fusil, puis ils nous promirent des vivres pourvu que leur *Padre* ou curé leur en donnât la permission. Nous en avions un sur nos vaisseaux que nous débarquâmes, qui parla pour nous & vanta si bien les honnêtetés que nous lui faisions, que bientôt le commerce s'établit, & l'Indien quitta sa couleur rouge qui annonce la guerre. L'un d'eux vint sur mon vaisseau, il s'étendit par terre dans la grande chambre, la contempla pendant une heure; puis s'en retourna joyeux du présent de quelques babioles que nous lui avions fait, & d'un verre d'eau-de-vie qu'il avait bu. Nous échangeâmes nos marchandises contre des bœufs, des cochons & des plantains; nous les eûmes à bon marché, & rendîmes contents ces bons Indiens en leur donnant trois images de saints en bois dont ils décorèrent leur église. Je fis présent à la femme du chef d'un bonnet garni de plumes, & par reconnaissance

naissance elle m'envoya des arcs & des flèches.

La baie de Tacames est formée au nord par une longue pointe : elle est haute , plate au sommet , blanche jusques dans l'eau. La terre au midi montre aussi des collines blanches : entre ces deux pointes est un espace de trois lieues , il est bas & couvert de bois. Le village est au fond de la baie ; il n'a que sept maisons & une église ; elles sont basses , posées sur des pieux , bâties de cannes fendues , couvertes de feuilles de palmier : au-dessous sont des étables pour les porcs. Les femmes n'y ont pour vêtement qu'une ceinture ; les hommes sont adroits à la chasse & à la pêche ; ils sont courageux ; armés de fusils & de flèches empoisonnées : à quatre lieues de-là est un grand bourg où réside le curé. Trois lieues plus au nord est la riviere des Emeraudes ; ses bords sont habités par des Indiens , des mulâtres & des sambous. Le pays est couvert de plantains , mais il y a une lisière au bord de la mer qui est stérile. La mer y roule en grosses lames : les brises de mer & de terre y soufflent alternativement ; la première regne depuis midi à minuit ; la seconde de minuit à midi. Près de-là est le cap *St. Francisco*. Nous nous éloignâmes de ce bord le 1 Septembre , pour retourner.

ner aux *Gallapagos* que nous découvrîmes le 10. Nous jetâmes l'ancre près du rivage de l'une d'elles, dans une baie sablonneuse : l'isle est haute, pleine de rochers, stérile & sans eau ; mais nous y trouvâmes d'excellentes tortues de terre & de mer : les premières n'en pèsent guères que 100 livres, celles de mer en pèsent 400 ; c'est une nourriture substantielle. La tortue de terre est un vilain animal ; son écaille est d'un beau noir ; sa peau extérieure est noire, ridée & rude ; elle a le cou long, les jambes assez grosses, les pieds tortus & gros comme le poing, taillés comme ceux de l'éléphant ; cinq ongles épais sont à ceux de devant, quatre à ceux de derrière ; elle a le museau d'un serpent : dès qu'elle voit quelqu'un, elle retire son cou, sa tête & ses jambes. On dit que de tout l'Océan Pacifique on n'en trouve que dans ces isles, & quelques-unes sont si fortes & si grosses que deux hommes sur leur dos ne les arrêtent pas, & qu'elles continuent leur route comme si elles n'eussent rien porté. Nous y trouvâmes aussi un peu de bois, du sel, & nous y pêchâmes des poissons que nous partageâmes, pour les conserver dans le sel.

Nous partîmes de-là le 14 Septembre, & portant au levant, nous nous trouvâmes bientôt



environnés de rochers à fleur d'eau qui ne laissent entr'eux d'autre passage que celui par lequel nous étions entrés ; de sorte que nous fûmes obligés de rebrousser. Nous avions assez de tortues pour en vivre jusqu'aux *Trois-Maries*, isles vers lesquelles nous tendions. Nous vîmes beaucoup d'autres isles, & les *Gallapagos* nous parurent former un archipel fort nombreux ; mais il n'y en a point qui aient de l'eau douce, à en juger par celles que nous visitâmes & leur extérieur ; cependant le capitaine *Davis* & les Espagnols s'accordent à dire, qu'il en est une qu'ils nomment *S. Maria de l'Aquada*, où l'on trouve des tortues, de l'eau douce, du bois, du poisson, une bonne rade, &c. Divers oiseaux de mer volent entre ces isles ; on y voit des faucons & des tourterelles fort peu sauvages. Il y a aussi des *guanoses* & des chiens marins redoutables.

Nous vîmes le continent du Mexique le 1 Octobre : nous en étions à 10 lieues, & nous nous en éloignâmes pour ne pas y jeter l'allarme : le cap *Corrientes* nous annonça que les *Trois-Maries* n'étaient pas éloignées, & en effet nous les découvrîmes peu après. La première que nous visitâmes n'a point d'ancrage sûr, ni d'eau douce ; mais elle est couverte de bois. Nous cinglâ-

mes vers l'isle du milieu , & d'abord nous n'en fumes pas plus contens. Le *Marquis* nous avait abandonné , & ne le voyant point venir , la Duchesse alla le chercher & le trouva : un brouillard nous en avait dérobé la vue. Nous visitâmes l'autre côté de l'isle , & il nous donna de plus douces espérances : ses baies sablonneuses nous promettaient des tortues, & on y trouva de l'eau douce : nous en remplîmes nos barriques , & nous fîmes une abondante provision de tortues. On y tua un serpent de terre d'un coup de fusil ; il avait 15 pouces de circonférence & 10 pieds de long : j'en ai vu de beaucoup plus gros. Sa peau est couleur noisette & tachetée ; les Espagnols les nomment *léopards*. Nous avions vu ailleurs des serpens d'eau que nous avions assez de peine d'éloigner du vaisseau.

Nous pensâmes à fixer une croisiere pour découvrir & attaquer le vaisseau de Manille : je voulais qu'on se séparât , pour mieux le découvrir & se fournir de vivres avec plus de facilité ; mais on décida qu'on ne se séparerait point , & que nous irions tous ensemble croiser à la hauteur du cap *St. Lucas*. Après nous être pourvus de bois , d'eau & de tortues , nous partîmes pour nous y rendre.

Les isles *Maries* sont rangées à 4 lieues de

distance l'une de l'autre : la plus grande est au couchant ; elle est haute & peut avoir 5 lieues de long : celle du milieu n'en a que trois, la plus orientale n'en a pas deux : ces deux dernières sont d'une hauteur médiocre & couvertes de bois. On y trouve des perroquets, des tourterelles, des pigeons, & d'autres oiseaux ; beaucoup de lièvres, mais plus petits que ceux d'Europe ; beaucoup de guanos & de racoans : ces derniers aboient & grondent comme des chiens. Nous n'y avons trouvé que deux sources de bonne eau : elles formaient de gros courans où l'eau devenait amère & désagréable. Les tortues y sont très-bonnes, mais d'une figure différente de celles qu'on voit ailleurs. Nous n'en primes que des femelles qui venaient pondre, & couvrir leurs œufs de sable. Telle femelle a eu jusqu'à 800 œufs, dont 150 étaient déjà couverts de leur peau & prêts à être pondus. Nous avons cru voir que dans 24 heures les œufs se changent en petits vivans. Si nous eussions demeuré plus long-tems sur ces isles, j'aurais pu m'assurer du fait d'une manière plus décisive. Lorsque nous y étions à l'ancre, nous avions la terre à l'orient d'été à 12 lieues de distance, & à l'orient d'hiver à 17 lieues. Il n'y a point de danger autour de ces isles. La chaleur y est très-forte.



Nous eûmes de petits vents, des calmes fréquens; enfin, le 1 Novembre, nous vîmes la pointe de la Californie; & nous convinmes des signaux de notre croisière; elle fut telle que nous pouvions découvrir tout ce qui pouvait se passer à 4 lieues de la côte. Nous signâmes un accord, pour prévenir les fraudes dans la distribution du butin, & nous nous préparâmes au combat. C'était dans ce même lieu, que le chevalier Thomas Cavendish prit un vaisseau de Manille, sous le regne d'Elisabeth. Le 17, nous envoyâmes la barque chercher de l'eau sur le continent; elle revint & nous dit qu'on avait vu des sauvages Indiens sur des radeaux, qui, alléchés par le don de deux ou trois couteaux, & quelques haillons, leur donnerent à leur tour deux vessies pleines d'eau, une couple de renards en vie & la peau d'un cerf. Ces hommes sont absolument nus & n'entendent pas un mot d'Espagnol. Je renvoyai vers eux avec la chaloupe pour voir si l'on ne pourrait point en obtenir quelques rafraichissemens; mais ces pauvres Indiens n'ont point de provisions; ils nous visiterent & nous inviterent à les visiter. La chaloupe y retourna & ne put aborder à cause des houles qu'il faisait; nos gens n'y parvinrent qu'en se

mettant sur les radeaux des Indiens qui les tiraient à la corde & à la nage. Ils arrivèrent : chacun d'eux ayant un Indien de chaque côté, fut conduit à quelque distance du rivage, où ils trouverent un vieillard assis sur une peau de cerf, devant lequel ils se mirent à genoux ainsi que leurs guides ; ils marcherent ensuite un quart de mille d'un pas grave & lent, à travers un petit sentier qui aboutissait à leurs huttes ; là ils trouverent un Indien qui frottait l'un sur l'autre deux bâtons dentelés en forme de scie, & bourdonnait en même tems un air lugubre pour les divertir. Après les cérémonies, on s'assit à terre, on mangea du poisson grillé, ensuite on ramena les nouveaux hôtes au son sourd de l'instrument que nous avons décrit. Quelques-uns de leurs instrumens, tels qu'un couteau fait d'une dent de goulu de mer, prouvent qu'en tout pays la nécessité est mere de l'industrie.

Le 21, ces bons Indiens allumerent un feu sur le rivage : nous crûmes qu'ils avaient quelque chose d'intéressant à nous apprendre, & j'y envoyai la barque & la chaloupe, pour les engager à nous fournir des vivres : elles trouverent une bonne baie avec une riviere d'eau douce, au bord de laquelle 500 Indiens rassemblés dans de

petites cabanes , vivaient de quelques poissons. Ils vinrent pour servir de pilotes & conduire les deux bateaux en sûreté. L'eau fut tout le secours qu'on en put tirer. Deux jours après nous nous aperçûmes que les Indiens ne nous recevaient plus aussi bien ; ils ne permirent pas que nous y allassions de nuit ; peut-être à cause de leurs femmes qu'ils nous cachaient avec soin. Un coup de canon tiré par le *Marquis* , nous fit quitter le rivage ; j'y allai à toutes voiles, les deux autres vaisseaux y accoururent aussi , & bientôt nous nous fûmes joints : une erreur avait causé cette allarme , on avait pris mon vaisseau pour celui de Manille : il nous fallut retourner à notre poste , en plaisantant sur notre activité inquiète. Nous commençons à douter que nous pussions rencontrer le vaisseau que nous cherchions. Nous résolûmes le 14 Décembre de ne croiser plus que huit jours. Comme nous manquions de pain , il fut proposé d'attaquer une ville pour nous avitailler , ou de passer promptement à *Guam*, l'une des isles *Larrons*. J'insistai pour ce dernier avis , & il fut adopté. Il fallait trouver promptement un port pour nous radoubier. C'était avec peine que nous avions pris cette résolution : si nous avions eu assez de vivres , nous aurions préféré doubler encore le cap *Horn* ,



& venir au Brésil vendre nos marchandises, où elles pouvaient l'être avec avantage. Le 21 Décembre, nous fîmes donc route vers le port, que je crois être celui que Cavendish nomme *Segura* ; mais tantôt le calme, tantôt les courans, nous empêcherent d'avancer ; & le lendemain, quoique nous eussions donné toutes nos voiles à une brise légère qui s'était élevée, nous ne pûmes entrer dans le port. Tandis que nous faisons de vains efforts, l'homme qui était sur la hune vit une voile à 7 lieues de nous. Je courus sur elle en arborant mon pavillon : quelques-uns de nos gens crurent que c'était le *Marquis* qui était sorti du port où il se radoubaît. Il faisait peu de vent ; j'approchai lentement du vaisseau inconnu. Bientôt nous fûmes certains que ce navire était celui que nous attendions avec impatience : nous convinmes de la manière de l'attaquer ; nous nous préparâmes au combat, & je regalai mon équipage d'un grand chauderon de chocolat : puis nous fîmes la prière, qui fut interrompue par le canon de l'ennemi. Arrivés près de lui, je lui lâchai plusieurs bordées soutenues de ma mousqueterie, & ils nous les rendirent assez vertement. Nous l'attaquâmes ensuite de proue, & si vivement qu'il commença à baisser son pavillon ; & la

Duchesse vint lui tirer cinq ou six volées de coups de canon , auquel il ne répondit pas , parce qu'il s'était déjà rendu. Je me fis amener les prisonniers, & j'appris d'eux qu'un plus gros vaisseau , monté de 40 pieces de canons & d'autant de pierriers , était parti de Manille avec eux ; mais qu'ils en étaient séparés depuis trois mois , & qu'ils le croyaient arrivé dans Acapulco , parce qu'il allait mieux à la voile qu'eux. Notre prise se nommait *Nuestra Sennora de la Incarnation del Desenganno* ; elle portait 20 pieces de canon , 20 pierriers & 193 hommes, dont 9 avaient été tués & 10 blessés. Un soldat & moi furent les seuls blessés sur mon bord : un coup de mousquet me fit sauter une partie de la mâchoire supérieure & une partie de mes dents qui tomberent autour de moi. Nous vinmes avec notre prise mouiller dans le port *Segura* , d'où le Marquis était prêt à sortir. J'avais la gorge & la tête si enflée que je ne pouvais à peine avaler du liquide , & la nuit quelque chose m'embarassant la gorge , je l'avalai , soit que ce fut une balle , ou une partie de ma mâchoire.

Tandis qu'on me pansait , & que mon vaisseau & ma prise se radoubaient , la Duchesse & le Marquis allerent croiser pendant huit jours , pour

tâcher de rencontrer l'autre vaisseau de Manille.

Je voulais qu'on y envoyât le Duc & la Duchesse renforcés par une partie de l'équipage du Marquis ; mais on ne m'écouta pas , parce que le capitaine de la Duchesse piqué de quelques raileries de mes gens sur ce qu'il n'était venu que sur la fin du combat , ne voulut pas croiser avec nous. Ils partirent donc le 25 , après avoir renforcé la Duchesse de dix de mes meilleurs hommes, & je plaçai une sentinelle sur une montagne voisine , avec ordre d'avertir s'il voyait 3 voiles au large. Dès le lendemain il nous fit le signe convenu , & après avoir mis mes prisonniers en sûreté , je levai l'ancre pour aller joindre la Duchesse , & lui aider à combattre le gros vaisseau qui commençait à paraître. J'étais si faible que je ne parlais qu'avec peine , & les chirurgiens me conseillaient de rester dans le hayre. Le lendemain , les voiles étaient si loin de nous , qu'à peine pus-je les distinguer à 9 heures. La Duchesse était fort près de l'ennemi , & le Marquis courait sur lui à toutes voiles : je forçai de voiles aussi ; mais il faisait peu de vent , & j'avancais peu. Dans l'après-midi , le Marquis attaqua vigoureusement l'ennemi, puis tomba sous le vent, où il resta quelque tems hors de la portée du canon. Craignant qu'il n'eut été désarmé , je



lui envoyai ma pinasse lorsque nous le vîmes attaquer encore l'ennemi avec vigueur. La Duchesse courut un peu au large au-dessus du vent de l'ennemi, pour boucher ses voies d'eau & rétablir ses agrès : puis elle lâcha deux bordées, après quoi la nuit les sépara. La pinasse revint, & m'apprit que la Duchesse avait souffert, avait un homme tué, plusieurs blessés, la soute aux poudres percée, ainsi que divers endroits de ses œuvres mortes ; le Marquis n'avait plus de poudre ni de boulets, & je lui en envoyai ; le lendemain nous continuâmes le combat ; mon mât reçut deux boulets qui faillirent à l'abattre ; mes cordages étaient délabrés, ceux de la Duchesse ne l'étaient pas moins ; le Marquis tirait en vain, parce que ses canons étaient fort petits ; nos boulets avaient fait peu de mal à l'ennemi, & notre mousqueterie était inutile ; car l'ennemi avait eu le tems de se bien préparer. Nous résolûmes donc d'abandonner ce vaisseau, que peut-être nous aurions enlevé, si les deux vaisseaux qui allaient le mieux à la voile l'avaient attaqué promptement & l'eussent abordés, quoiqu'il eut trois fois plus de monde que nous. Nous suivîmes donc ce vaisseau jusqu'à la nuit, puis nous revînmes en diligence au port nous assurer de notre prise. Il y eut onze hommes de

bleffés sur mon bord , & je le fus au pied gauche , par un éclat de bois qui m'enleva une partie de l'os du talon & me fit souffrir de grandes douleurs. La Duchesse eut une vingtaine d'hommes tués ou bleffés. Le Marquis eut deux hommes grillés par le feu de la poudre.

Le vaisseau ennemi se nommait *Bigonia* : il était du port de 900 tonneaux & percé pour 60 canons , il n'y en avait que 40 de montés ; mais il avait autant de mortiers , tous de bronze. Son équipage sans les passagers , montait à 450 hommes , & parmi eux étaient des Européens enrichis par la piraterie , & résolus de défendre leurs richesses jusqu'à la mort. Son canonier était un homme expérimenté , & il avait si bien muni son vaisseau , il avait formé une si bonne enceinte de balots entre les canons , qu'il nous fit du mal sans que nous pussions lui en faire beaucoup. Cependant nous endommageâmes leurs voiles & leurs cordages , abattîmes leur vergue de misaine & leur tuâmes deux hommes. Nous tirâmes plus de 500 boulets de 6 livres dans le corps du vaisseau ; mais il était bâti d'un excellent bois , très-fort & qui ne s'éclate point. On nous dit qu'avant de partir de Manille , il avait su qu'on équipait deux frégates à Bristol pour les envoyer dans la mer du Sud , & que cette

nouvelle avait obligé les Espagnols à se bien munir. Lorsque nous nous étions proposé de l'attaquer, nous ne connaissions pas sa force & n'avions pas lieu de la présumer telle. J'ai su depuis que ce vaisseau était rentré fort désespéré au port d'Acapulco, & que le canonier, pour les engager à se défendre avec courage, avait fait ferment sur l'hostie de faire sauter le vaisseau avant de se rendre, & se tenait à l'entrée de la soute aux poudres pour remplir son ferment.

Le 28 Décembre, l'ennemi se mit à la cape, dans l'idée que nous allions revenir à la charge; mais dès qu'il nous vit mettre à la voile vers le sud, il déploya les siennes & continua sa route; une brise fraîche le fit bientôt disparaître, & nous nous rapprochâmes de notre port. Nous y arrivâmes le 1 Janvier 1710, & là nous congédiâmes nos prisonniers, & les otages de Guyaquil, sur une barque que nous pourvûmes de l'eau & des vivres nécessaires pour se rendre dans Acapulco. Ils nous donnerent des billets pour sûreté de ce qu'on nous devait encore.

Pendant les sept jours que nous employâmes à nous radoubier, à faire de l'eau & du bois, il s'éleva parmi nous une division qui heureusement n'eut pas des suites. Je voulais qu'on don-



nât le commandement de notre dernière prise , que nous appellâmes le *Bachelier* , au capitaine Frye , comme le plus capable ; les officiers de la Duchesse & du Marquis voulurent le donner au capitaine Dover , comme le plus intéressé à sa conservation. Ce poste ne me paraissait pas devoir le flatter , ni son refus l'humilier. Je convenais qu'ayant le plus grand intérêt dans notre armement , il devait être sur le *Bachelier* , pour veiller sur la conservation des effets qu'il portait ; mais je voulais qu'on mit à la tête de l'équipage un chef plus capable de le conduire avec intelligence. Le tout aboutit à lui laisser le nom de chef , sans lui en laisser ni l'autorité , ni les soins. Nous fîmes à ce vaisseau un équipage de 110 hommes , & nous bûmes ensemble à notre bonne arrivée dans notre patrie.

Difons en peu de mots ce que nous avons vu de la Californie. L'endroit où nous étions est montueux , stérile , couvert de fable , du milieu desquels s'élèvent çà & là quelques arbrisseaux & buissons qui portent différentes baies ou fruits. Nous l'avons visité jusqu'à 18 lieues au nord , où l'on voit beaucoup d'arbres de haute futaie : dans cet espace il n'y a pas de ports ; des colonnes de fumée nous prouvaient que le pays était peuplé. Durant notre séjour , le ciel y fut serein

& agréable ; pendant les nuits il y tombait d'abondantes rosées , & elles étaient très-fraîches. Les habitans sont d'une taille avantageuse ; plus noirs que les autres Indiens : ils ont les cheveux longs , noirs & applatis ; ils leur pendent jusqu'aux cuisses & formaient leur seul vêtement : les femmes y couvrent leur nudité avec des feuilles ou des morceaux d'étoffe d'herbe de soie , ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles que nous vîmes étaient vieilles & ridées , ils nous cachaient celles qui étaient jeunes encore ; leur Langue est rude & gutturale ; quelques-uns portaient des coliers & des bracelets composés de brins de bois & de coquilles , de petites baies rouges & de perles qu'ils entaillent & attachent ensuite avec un fil de l'herbe à soie ; nos chapelets de verre coloré , & nos autres babioles leur paraissaient moins beaux que cet ornement ; ils n'enviaient de tout ce que nous possédions que les instrumens tranchans ; cependant ils ne les prenaient point lorsque nos tonneliers & nos charpentiers en laissaient la nuit sur le rivage. Leurs huttes sont basses , construites de branches d'arbres & de cannes , & si mal couvertes que la pluie y pénétrait de toutes parts ; on ne voyait autour d'elles aucune trace de jardins ni de champs ;

ils

ils ne vécurent presque que de poisson pendant notre séjour ; leurs cabanes qui ne semblent dressées que pour un tems , nous firent conjecturer qu'ils n'y demeuraient pas toujours , & ne s'y rendaient que pour la pêche. Ils n'ont ni filets, ni hameçons ; mais ils dardent le poisson avec un instrument de bois qu'ils lancent avec adresse : ils plongent admirablement bien. J'en ai vu qui attrappaient de vieux couteaux que je leur jetais , avant qu'ils eussent atteint le fond. Une petite semence noire qu'ils broient entre des pierres & mangent à poignées , leur tient lieu de pain ; quelques-uns de nos gens qui en mettaient dans leur bouillon , lui trouvaient le goût du café : ils avaient des racines qui avaient celui de l'igname ou de l'yams , légume qui croît dans une coque & a la faveur du pois verd ; ils avaient encore des baies qui ressemblent à celles du lierre pour l'extérieur , & aux pois secs par leur goût ; d'autres qui ressemblent à la groseille rouge , mais dont la pulpe aigrette & blanche enferme un noyau ou un pepin. On y trouve des poiriers épineux dont le fruit a le goût de la groseille blanche , & d'autres plantes qui nous sont inconnues.

Par les peaux de bêtes que nous vîmes , il



semble qu'il y ait une saison pour la chasse.

L'un des habitans avait un bonnet garni de plumes , & on le respectait , quoique d'ailleurs ils paraissent jouir de tout en commun. Leur vice dominant est la paresse , & ils ne vivent , comme on dit , que du jour à la journée. Ils regardaient avec attention nos gens occupés à faire du bois & de l'eau ; mais ils évitaient de partager avec eux tout travail qui fatigue. Leurs armes sont l'arc & la flèche ; ils en tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs faits d'un bois souple , garnis d'une corde d'herbe à soie , ont environ sept pieds de long ; leurs flèches , faites de petites cannes armées d'un os de poisson bien affilé , en ont quatre & demi ; leurs instrumens tranchans sont faits avec des dents de goulus de mer. Quelques-uns ont de grosses perles , & l'on dit qu'on en pêche beaucoup à l'extrémité du golfe ; que vers le continent du Mexique , le pays est agréable & fertile , qu'il abonde en vivres & en bétail. Nous y avons vu des pierres pesantes , brillantes , qui semblent contenir quelque minéral. Ils admiraient la structure de notre vaisseau ; mais eux-mêmes n'ont que des radeaux qu'ils font mouvoir avec des pagayes à chaque extrémité. Nous donnâmes une chemise à l'un d'eux , qui la mit

en lambeaux & les distribua à ses voisins, pour y mettre les graines qui leur servent de pain. Ils apprêtent leur poisson en le mettant sous un tas de fable qu'ils recouvrent de feu ; ils l'allument au milieu de leurs cabanes en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. Leur eau est fort bonne ; on y trouve beaucoup de fenouil marin ; nous n'y vîmes point d'oiseaux extraordinaires.

Le port où nous étions, est remarquable par quatre rochers, dont les deux qui sont au couchant, sont coniques. Le plus avancé vers la terre a une arcade comme celle d'un pont sous laquelle l'eau passe ; la baie est saine partout, & elle n'est ouverte qu'aux vents du couchant & du sud.

Nous partîmes de ce lieu le 11 Janvier : pour faciliter notre route, je fis mettre dix de nos canons à fond de cale ; & comme nous avions peu de provisions, nous fûmes obligés de vivre avec économie. Chaque repas on donnait une livre & demi de farine avec un morceau de viande pour cinq hommes. Je n'avais que 100 livres de pain ; mais le Bachelier m'en fournit en échange de deux barils de farine, d'un bœuf salé, & d'un cochon. Sur les avis de notre pilote Espagnol, qui nous dit qu'il



était dangereux de suivre le 14° de latitude ; & qu'un vaisseau Espagnol s'y était perdu , nous suivîmes le 13° jusqu'à Guam. D'abord nous eûmes quelques calmes, auxquels succéda un vent frais qui nous faisait beaucoup avancer. C'est ce qui me détermina à proposer d'augmenter la ration de nos équipages ; mais on résolut de suspendre encore quelques jours , parce que nous pouvions manquer l'isle de Guam : nous le fîmes enfin huit jours après , parce que le beau tems continua. Malgré la disette où nous étions réduits , & la crainte de la voir devenir plus sévère encore , nous ne négligions pas les occasions de nous amuser. Le 14 Février, jour où chaque jeune homme se choisit ce qu'on appelle une *Valentine* , nous suivîmes cet usage : chacun tira le nom d'une jeune demoiselle de Bristol qu'on avait rassemblé dans une boîte , & nous bûmes ensuite du *punch* à la santé de nos Valentines qui ne savaient pas le plaisir qu'elles nous procuraient à plus de 4000 lieues d'elles.

Le 17, nous nous aperçûmes que notre vaisseau faisait eau plus qu'à l'ordinaire ; nous essayâmes en vain de l'en empêcher : il fallut recourir à la pompe & la tenir sans cesse en mouvement. Ce travail pénible joint à ceux de



la manœuvre & au défaut de nourriture suffisante, épuisa mon équipage déjà affaibli, & que les maladies commençaient d'attaquer.

Le 10 Mars, nous vîmes l'isle *Serpana*. Il y en avait une autre plus au midi, que nous crûmes être l'isle de *Guam* ; nous nous en approchâmes & en vîmes sortir plusieurs pirogues qui navigeaient rapidement autour de nous sans vouloir s'arrêter. L'isle nous parut agréable & verdoyante ; nous passâmes un banc qui s'étend au sud, & cinglâmes vers un havre qui est à moitié chemin de la partie septentrionale au banc. Des pesantes bouffées de vent nous en approchaient, nous en éloignaient tour à tour ; & enfin nous jetâmes l'ancre à demi mille du rivage où était un petit village. Au nord & au sud on voyait une petite isle. Nous n'avions plus de vivres que pour 15 jours, en ne mangeant que pour ne point cesser de vivre ; il fallait donc s'arrêter ici pour en acheter s'il était possible. Nous tâchâmes d'avoir quelque Espagnol qui put servir d'otage & de caution pour celui d'entre nous qui se rendrait auprès du gouverneur pour lui faire des propositions, & nous y réussîmes. Deux Espagnols vinrent nous demander si nous avions une lettre pour leur chef. J'en avais une prête, que je donnai à un

messager, qu'il m'envoya peu de tems après & qui partit avec mes deux interprètes, de la sûreté desquels répondait un Espagnol qui restait avec nous. Je lui disais, ce que nous étions, quels étaient nos besoins, que s'il voulait nous fournir des vivres en payant, nous en agirions avec lui comme ami; mais que s'il n'acquiesçait pas à ma demande, nous serions forcé d'employer les armes pour nous en procurer; ce que nous ne désirions point. Les habitans paraissaient bien disposés, ils n'attendaient que le consentement du gouverneur pour faire avec nous des échanges, & ce consentement ne tarda pas; & l'abondance vint tarir la source des dissensions que la disette avait fait élever parmi nous; car chacun s'imaginait que son voisin était mieux pourvu que lui. Nous invitâmes des Espagnols à dîner sur nos vaisseaux, le gouverneur nous invita à son tour: à la descente de nos officiers, ils trouverent près de 200 hommes sous les armes & rangés en haie, avec les officiers & les ecclésiastiques de l'isle, pour les conduire à la maison du chef, où on leur servit dans 60 plats différens tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'isle. Ils lui firent présent de deux negres en habits de livrée, de 20 verges de draps écar-

late & cinq pieces de Cambrai. Ce présent lui fit grand plaisir & le disposa toujours plus à nous obliger. Nous reçûmes diverses provisions, des bœufs, des cochons, des volailles, du maïs, du ris, des ignames, des noix de coco : nous eûmes lieu d'être contents des Espagnols, & ils le furent de nous : notre séparation fut celle de bons amis.

L'isle de *Guam* peut avoir 40 lieues de tour. Au couchant est une grande anse où les galions viennent se rafraîchir. On compte 300 Espagnols dans son enceinte ou dans celles du voisinage : ils y ont huit curés, dont six tiennent école pour instruire les Indiens ; il y a sous eux d'autres maîtres d'école mulâtres ou Indiens, qui ont répandu la langue Espagnole dans tout le pays. *Guam* est montueuse, arrosée par d'excellentes eaux ; on y recueille des oranges, des limons, des citrons, des melons d'eau & musqués ; on y nourrit des bœufs ; mais ils sont maigres, petits & blancs ; des cochons dont la chair est le meilleur porc frais qu'on puisse manger au monde, parce qu'ils se nourrissent de noix de cacao & d'un fruit qui sert de pain aux habitans. L'indigo y croît en grande abondance, & il y est presque inutile ; l'argent y est très-rare, & le commerce



peu de chose. Environ 200 soldats y reçoivent annuellement leur paye de Manille par la voie d'un petit vaisseau qui leur apporte des habits, du sucre, du ris & du vin, & en remporte ainsi une somme égale à celle qu'il y apporte. Aujourd'hui ils sement du riz dans les vallées, ils cultivent la terre, & leur sort s'améliore. Le fruit qui leur sert de pain ressemble à de très-grosses oranges : l'arbre qui les porte est gros, ses feuilles ressemblent un peu à celles du figuier, mais d'un verd plus brun. On donne aussi de ce fruit aux cochons pour les engraisser ; il n'a point de noyau.

Le gouverneur demeure au nord de l'isle, dans un village où il y a un couvent. Les Espagnols s'y marient avec les Indiennes. Les habitans naturels sont d'une taille avantageuse, d'un teint brun olivâtre ; ils sont vigoureux ; leur seul habit est une espèce de torchon qui leur pend au derrière : les femmes ont de petits jupons : ils sont si adroits à tirer de la fronde, que rarement ils manquent leur but, & jettent une pierre d'argile pétrie & séchée, avec tant de roideur, qu'ils peuvent tuer un homme à une assez grande distance : ils se servent aussi d'une lance faite d'un bois très-pesant. Leurs pirogues sont, disent les Espa-

gnols, 20 lieues par heure; je crois qu'elles en peuvent faire 6 ou 7; elles semblent aller comme un trait; elles ont 30 pieds de long, 2 de large, & 3 de creux, & n'ont qu'une voile de nattes: elle ne la porterait pas, s'il n'y avait, au côté opposé au vent, des solives attachées à un gros bloc contigu, de la forme de la pirogue & qui a la moitié de sa longueur. Ces solives sont couvertes de planches, & c'est là que l'on met les marchandises ou les passagers: la difficulté est d'aller vent arriere avec cette pirogue sans renverser, ce qui arrive quelquefois.

Nous partîmes de Guam le 20 Mars par un bon vent; dans ce climat, nous avions beaux tems tout le jour, la nuit il faisait des bourrasques de pluie avec une chaleur étouffante; nous cinglâmes vers *Ternate*. Le 11 Avril, nous vîmes une isle basse, plate, couverte d'arbres & de verdure: elle est vers le 2 deg. 54 min. de latitude septentrionale, & n'est point marquée dans nos cartes: le 14, nous découvrîmes une terre fort haute; nous la laissâmes à 12 lieues de nous, & le lendemain nous en vîmes une autre que nous crûmes faire partie de *Celebes*. Le 23, le tems fut orageux, ce qui ajouta aux travaux de mon

équipage ; à peine 4 hommes avec la pompe , pouvaient balancer l'effet de la voie d'eau. Nous vîmes ensuite différentes isles , & le 12 Mai , nous nous assûrâmes qu'elles étaient celles qui forment le détroit de la Nouvelle Guinée , & nous envoyâmes une chaloupe vers l'une d'elles : elle nous rapporta qu'elle y avait vu des traces d'hommes & de tortues , avec des restes de feux. Déjà nous approchions encore de la disette , mais on trouva dans le Bachelier beaucoup plus de ris qu'on ne croyait : après sa distribution , il se trouva que nous avions des vivres pour subsister sur mer pendant trois semaines. Nous avançons toujours à la vue des hautes terres de la Nouvelle Guinée ; durant la nuit , la Duchesse allait devant nous avec sa pinasse à la tête , car ce parage nous était inconnu , & les courans y sont très-variables. Nous aperçûmes une autre isle longue , élevée , que nous crûmes être l'isle de *Ceram* ; mais incertain de ce qu'elle était & de ce qu'on y trouve , nous résolûmes de ne pas perdre de tems , & de tendre directement vers le détroit de *Bouton* , où peut-être nous trouverions assez de vivres pour nous rendre à Batavia. Nous entrâmes , sans le chercher , dans une grande baie fermée par des isles ;



mais nous n'y trouvâmes point d'ancrage, quoique nos vergues pussent toucher la terre; quelques-uns des habitans s'approcherent dans un canot, & nous firent entendre qu'ils avaient des vivres en abondance. J'y envoyai ma pinasse & ma gabarre pour voir ce qu'on y trouverait; elles furent bientôt environnées de canots remplis de cocos, de citrouilles, de maïs, de volailles & autres provisions. On présenta mes officiers au roi & à ses nobles, tous simplement vêtus d'un morceau d'étoffe autour des reins, mais empressés à nous obliger. Nous ne pûmes en profiter beaucoup, ne pouvant y mouiller, ni nous y soutenir contre le courant: nous résolûmes de nous approcher de la terre que nous voyions à l'ouest à 9 lieues de distance. Les habitans nommaient *Vanseal* la plus orientale de ces isles; *Capota*, celle qui est entr'elle, & celle de *Cambaver* qui est au levant. Leur latitude y est de 5 deg. 13 min. leur longitude de 220 deg. 31 min. La terre où nous tendîmes se trouva être l'isle de *Bouton*, & nous en avions passé le détroit: il fut résolu de rebrousser; une brise de l'est nous favorisa; nous approchâmes de la terre; elle nous parut bien habitée, garnie de forêts, pourvue de toutes sortes de vivres; mais je

n'y trouvai point d'ancrage : le lendemain 29 Mai, je trouvai fond, & nous jetâmes l'ancre. Les gens de ma chaloupe m'amenerent des Malayans qu'ils avaient gagné à force de présents, & que nous ne pûmes entendre faute d'interprète; ils se bornèrent à nous indiquer la terre qui était au nord. Nous envoyâmes une de nos pinasses pour chercher la ville dont parle le capitaine Dampier dans ses voyages, où réside le roi de Bouton. Ils la trouverent. Ce roi a plusieurs galeres construites singulièrement & sur lesquelles il peut embarquer 8000 hommes. Les bourgs de cette isle sont bâtis sur des précipices, & il est très-difficile d'y atteindre. La capitale est sur une montagne, où l'on ne parvient que par un sentier escarpé. Nous y vîmes une source qui descendait des rochers; mais la marée qui s'élève ici à 15 pieds, ne nous permit pas d'y prendre de l'eau.

Des officiers du roi vinrent le lendemain nous apporter une lettre de nos officiers, qui nous annonçait que nous trouverions des vivres si l'on convenait de prix; mais cette apparence de succès ne produisit rien; nous eûmes lieu de craindre d'y essuyer quelques malheurs, & il nous fallut retenir l'interprète du

roi pour faire relâcher nos gens qu'on retenait à la ville. Heureusement les habitans nous avaient fourni de vivres pendant la négociation ; nous avons fait du bois & de l'eau , & nous pouvions au moins arriver à Batavia sans craindre la disette. Nous partîmes le 8 Juin, n'ayant pu obtenir un pilote du roi de cette isle. On dit qu'il domine sur toute les isles du voisinage , & peut lever 50,000 hommes : celle où il réside peut avoir 30 lieues de long ; elle est sous le 5° 20' de latitude méridionale. Ses sujets parlent la langue Malaïse, sont courageux ou disent l'être ; & vivent dans la sécurité, surtout parce qu'ils sont pauvres : ils sont assez bien faits, d'une taille presque au-dessous de la médiocre, d'un teint olivâtre ; ils ont les traits grossiers. Ils se disent Mahométans , & tout ce qu'ils en savent, c'est, qu'on peut prendre plusieurs femmes, qu'on doit se baigner souvent, s'abstenir de porc, & pratiquer quelques autres petites cérémonies. On y trouve des noix muscades : les Hollandais n'y ont point de comptoirs , mais ils en tirent des esclaves & un peu d'or.

Le 9, nous vîmes la terre à 8 lieues de nous : c'étaient les isles *Zaley* ; plus loin nous aperçûmes un vaisseau qui nous parut Hollan-



dais, & nous cherchâmes à le joindre ; le calme nous surprit, j'y envoyai ma pinasse qui nous rapporta que le vaisseau allait à Macassar dans l'isle Celebes, que son maître était un *Malais* qui promettait de nous conduire à Batavia, pourvu que les Hollandais ignorassent le service qu'il nous aurait rendu. Il nous fit enfilier le détroit de Zaleyer ; nous côtoyâmes Celebes dont les terres sont basses près de la mer ; mais au-delà on voit s'élever de hautes montagnes. Nous marchâmes entre des petites isles qui en sont voisines, toujours la sonde à la main : bientôt nous perdîmes Celebes de vue ; nous passâmes près de *Maduré*, isle qui peut avoir 40 lieues du levant au couchant, & est située au nord de Java, que nous découvrîmes le lendemain près de la haute terre de *Japara*. Autour de nous étaient des bateaux de pêcheurs dont aucun ne voulut s'approcher. Le 17, nous vîmes à 3 lieues de distance les isles de *Caraman Java*. Un gros vaisseau parut devant nous, j'envoyai ma pinasse pour en apprendre des nouvelles. C'était un navire Hollandais, du port de 600 tonneaux, monté de 50 pieces de canon, qui était parti de Batavia. Il nous apprit que la guerre continuait en Europe, que nous avions eu de grands

succès en France, & qu'il n'y avait plus de dangers dans notre route jusqu'à Batavia.

Le 20, nous apperçûmes 30 ou 40 vaisseaux rassemblés dans la rade de Batavia, où nous mouillâmes heureusement après le coucher du soleil. Nous allâmes ensuite visiter le gouverneur, & lui parlâmes de la nécessité de radoubier nos vaisseaux, & on nous l'accorda; mais après de longs délais. Pour le faire, nos vaisseaux allèrent mouiller près de l'isle *Horn*, parce qu'on ne voulut pas embarrasser l'isle *Onrust*, où l'on répare les vaisseaux Hollandais. Pendant ce tems, je demeurai à Batavia où j'espérois me rétablir: le chirurgien y parvint à tirer la balle du mousquet qui m'était resté dans la gorge depuis six mois; ce fut avec peine, parce que j'avais la mâchoire si fracassée que je ne pouvais ouvrir la bouche; il me tira aussi plusieurs esquilles de mon pied, & j'eus enfin l'espérance de me rétablir. Notre équipage cependant, se dédommageait de la disette que nous avions souffert, il ne pensait qu'au plaisir, il regardait avec horreur la peine & le travail; mais il fallut pourtant s'y remettre.

Notre vaisseau le *Marquis*, se trouva hors d'état de se rendre en Europe: ses côtés & son plafond étaient criblés de vers, & nous résolû-



mes de le vendre. Le 23 Juillet, fourni enfin d'un pilote & d'un ponton, nous passâmes sur l'isle *Horn*, & y mouillâmes à un jet de pierre du rivage. Là, nous nous occupâmes à réparer promptement nos vaisseaux, à mieux embaler nos marchandises, & nous n'y parvinmes pas sans peine. Plusieurs de nos gens étaient atteints de fièvre & de dyssenterie; quelques-uns moururent. La saison était avancée & le vent soufflait avec violence dans l'isle où nous étions; ce qui me fit chercher à hâter notre départ. D'ailleurs, tout ici est chargé de prohibition; l'on visite les petits bateaux avec une exactitude rigoureuse; & c'est en partie pour éviter des tracasseries que nous avons interdit le commerce à tous nos gens. Nous ne pouvions obtenir des charpentiers Hollandais, ni d'aller à l'isle d'*Onrust*, puisqu'il n'était pas possible de radouber à l'isle *Horn*. En vain voulûmes-nous aller au gouverneur pour nous plaindre, nous ne pûmes parvenir jusqu'à lui; il ne nous resta de parti à prendre que celui de nous hâter pour nous rendre au cap de *Bonne-Espérance*. Nous vendîmes le Marquis, pour 575 rixdalles, & quittâmes Batavia le 12 Octobre.

Cette ville est située au nord-ouest de l'isle *Java*: la chaleur y est tempérée par les brises de



de mer & de terre qui s'y font sentir tous les jours , & par les vents du levant & du couchant qui soufflent alternativement , toute l'année , le long de la côte. L'été y regne de Mai à la fin d'Octobre ; alors le ciel est serein , l'air est rafraîchi par les vents du levant. L'hiver lui succède & s'annonce par de grosses pluies : en Décembre le vent souffle du couchant avec violence & en éloigne le commerce : en Février on éprouve des changemens brusques , des orages subits accompagnés de tonnerre. On y sème en Mars ; Juin y est la fleur de l'année ; on récolte le riz & le sucre en Septembre ; & le mois suivant , la terre est embellie de toutes sortes de fleurs & de fruits. La ville est quarrée , ceinte d'un mur & de 22 bastions : un tremblement de terre qui renversa des montagnes , détourna le cours des rivières , vers le commencement de ce siècle , y rendit les canaux moins commodes qu'ils ne l'avaient été. La baie est environnée de 17 à 18 isles , qui rompent les vagues & en font la sûreté. Les canaux qui traversent la ville sont revêtus de pierres jusques à l'estacade qu'on ferme tous les soirs & où l'on tient un corps de gardes qui reçoit un droit de passage , payé par les vaisseaux qui y entrent : les rues sont tirées au cordeau , & ont 30 pieds de large de chaque

côté des canaux qui les traversent, sont au nombre de 15, & sur lesquels il y a 16 ponts, presque tous bâtis de pierre. L'hôtel de ville est magnifique : il y a une cour environnée de murailles avec un double rang de colonnes de pierres : c'est-là que sont les appartemens des officiers de la justice. Il y a divers hôpitaux, diverses maisons de discipline où l'on occupe les catins à filer, les garnemens à raper du bois de teinture. Les Chinois y ont un hôpital pour eux, & ses revenus sont si bien administrés qu'on n'y en voit point qui mendient. Les criminels condamnés à mort, y sont rarement exécutés ; on les employe à nettoyer les canaux & les fossés de la ville. Les femmes peuvent aisément s'y séparer de leurs maris, & un avocat m'a dit que de 58 causes qui pendaient à la fois devant le conseil, il y en avait 52 pour cause de divorce. La ville, le château, l'isle Onrust sont bien fortifiés, & munis d'une nombreuse artillerie. Les ouvrages du dehors répandus dans la campagne à 4 lieues au loin, sont faits de terre, environnés de fossés & de haies vives ; ils ressemblent à des berceaux de verdure ; quelques-uns sont revêtus de brique. Les Chinois qui sont habitués dans l'isle, jouissent de grands privilèges : les autres n'y peu-

vent demeurer que six mois. On parlera des Javanois dans un autre voyage. Les Hollandais exercent sur eux un pouvoir despotique ; ils leur préfèrent les Chinois , plus industrieux , qu'ils craignent moins & dont ils retirent davantage : ils payent un gros loyer pour leurs boutiques, des taxes considérables & un intérêt, de 16 à 30 pour cent, de l'argent qu'ils leur empruntent. J'ai ouï dire qu'il y en avait 80000 dans l'isle qui payaient chaque année une rixdale pour le droit de porter leurs cheveux : ils vont tête nue , en robe longue & un éventail à la main : ils fournissent aux Hollandais toutes les marchandises de la Chine à meilleur compte que s'ils les transportaient eux-mêmes. Il y a dans Batavia une imprimerie & des colleges publics où l'on enseigne le latin , le grec , les humanités & les sciences.

Quelques-uns de nos hommes désertèrent de nos vaisseaux pour rester ici ; d'un autre côté, chacun de nos vaisseaux fit 16 à 17 recrues ; il le fallait, afin de pouvoir nous défendre, puisque la guerre durait encore. Nous restâmes quatre jours dans l'isle du Prina pour faire de l'eau & du bois, & nous y résolûmes d'aller droit au cap, de nous y attendre 20 jours au cas de séparation, & de partir de-là pour *Ste.*



*Hélène.* Le 31, nous fûmes en danger de couler à fond & fîmes le signal de détresse : nous avions trois pieds d'eau & nos pompes étaient engorgées, heureusement nous parvinmes à les dégager. Dix jours après il se fit une nouvelle voie d'eau, & nous ne pûmes parvenir à la boucher. Le 15 Décembre, nous vîmes la côte d'Afrique, & le 27, la montagne de la Table; nous jetâmes l'ancre le lendemain; mais je fis amarrer mon vaisseau, afin de pouvoir résister aux bouffées violentes que nous y éprouvions. On résolut d'aller en Angleterre de conserve avec la flotte Hollandaise. Cette résolution était contraire à mon sentiment, car je voulais aller au Brésil vendre avec avantage nos marchandises qui ne pouvaient manquer de souffrir dans le long trajet qui nous restait à faire, ou du moins d'y envoyer dans ce but un des trois vaisseaux; je cédai à la pluralité des voix. La nécessité d'attendre jusqu'en Mars la flotte avec laquelle nous devons partir, m'en faisait une de carèner mon vaisseau; mais les officiers des autres vaisseaux s'y opposèrent: c'était un reste de la dissention élevée entre nous.

La flotte arriva en Février, & je me préparai au départ. J'étais toujours retenu dans ma chambre & hors d'état d'agir: pour payer nos

provisions, nous vendîmes une partie de nos marchandises : je vendis aussi une douzaine de mes nègres ; presque tout fut tiré de mon vaisseau, parce qu'on n'y pouvait rien tenir à sec nulle part. Nous ne partîmes que le 6 Avril, au nombre de 16 vaisseaux Hollandais & de neuf Anglais. Nous avions reçu nos ordres de l'amiral & nous devons les suivre à la rigueur.

La ville du cap renferme 250 maisons & une église ; il y a plusieurs villages répandus à 20 ou 30 lieues de distance ; il n'y a du gros bois de charpente qu'à 50 milles de-là. On y observe de si bonnes loix, il y regne tant d'industrie & de propreté, qu'on ne peut que louer cette colonie & désirer de l'imiter ; peut-être la justice y est trop sévère. Le château est fort vaste & bâti de pierres de taille : on y compte 70 pieces de canons, & environ 500 hommes qui y sont fort bien logés ; mais ce château est trop éloigné de la rade pour défendre les vaisseaux. La rade elle-même est dangereuse en hiver. A plus de 100 milles de-là, les Hollandais ont trouvé une source chaude, excellente pour les malades qui boivent ses eaux & s'y baignent.

Le 30 Avril, nous vîmes l'isle Ste. Hélène ; le 7 Mai, celle de l'Ascension. Un mois après les amiraux Hollandais arborèrent des flammes

à la tête de leurs grands mâts, & les autres vaisseaux les imiterent, afin de paraître tous des vaisseaux de guerre. A mesure qu'ils approchent de leur pays, ils grattent & nettoient leurs vaisseaux, ils y mettent des voiles neuves, & l'on dirait qu'ils sortent tout fraîchement du port. Des brouillards épais nous environnerent pendant plusieurs jours, & pour que l'escadre ne se dispersât point, l'amiral tira deux coups de canon toutes les demi-heures, & chaque vaisseau lui répondait par un coup. Le 15 Juillet, nous rencontrâmes un vaisseau Danois qui allait en Irlande & nous apprit que 10 vaisseaux de guerre Hollandais croisaient pour nous attendre à la hauteur de Schetland. Nous les découvrîmes en effet bientôt après : ils nous joignirent tous, le 16 Juillet, vers ces isles, dont les habitans fort pauvres vinrent nous offrir le peu de provisions qu'ils avaient ; leur seule richesse est la pêche. Nous les quittâmes le lendemain. L'amiral de la flotte marchande commanda les vaisseaux de guerre comme ses propres vaisseaux ; ce qui, je crois, n'a lieu qu'en Hollande. Il fit observer la plus sévère discipline, & aucun n'allait de son bord à un autre sans qu'il l'eût permis. Le 23, nous vîmes la terre, & tous les vaisseaux arborerent leur pavillon.



Tous les vaisseaux Hollandais, à la vue de leur *chère Patrie*, ainsi qu'ils l'appellent de bon cœur, déchargèrent tous leurs canons. Nous mouillâmes à la rade du Texel, où nous restâmes jusqu'à la fin de Septembre, tems où nous quittâmes les ports de la Hollande pour venir mouiller aux Dunes, après un voyage pénible de trois ans & un mois.

Nous ne donnerons point ici la relation que le capitaine Cook a donné du même voyage; il differe par quelques circonstances & quelques observations; mais ces différences sont trop peu importantes pour répéter le reste, dans la vue de ne point les perdre. Il ne faut point, s'il est possible, faire de double emploi.

*FIN du Tome III.*

---

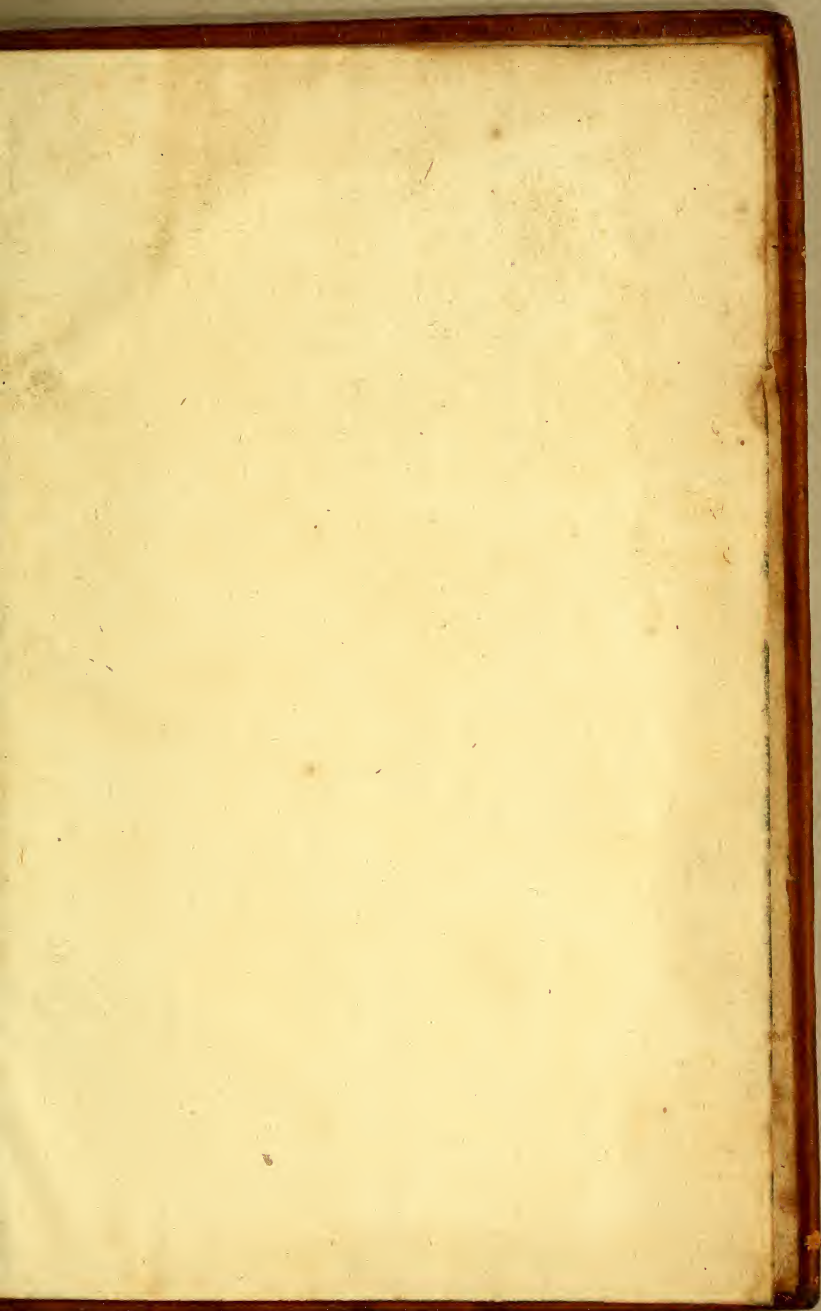
T A B L E

Des VOYAGES contenus dans ce Volume.

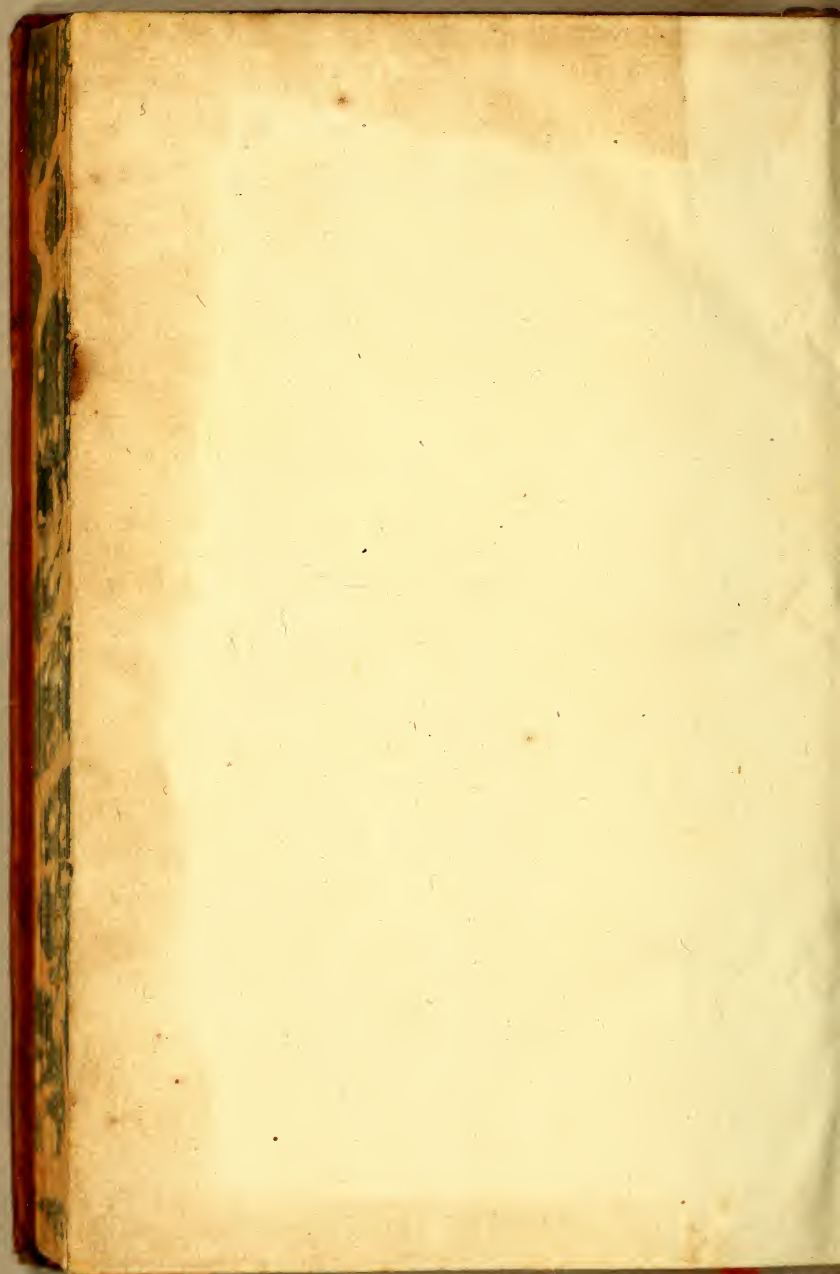
---

<i>V</i> OYAGE du Capitaine Shelvock.	Pag. 3
<i>V</i> oyage de Dampier.	140
<i>V</i> oyage de Cowley.	284
<i>V</i> oyage de Woodc Rogers.	309

---







E788

C697d

V.3

